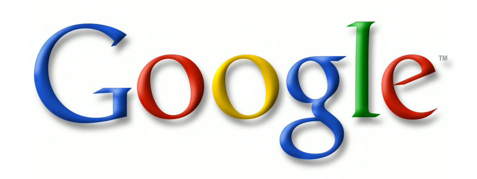






LE SCULPTEUR DE CHRISTS

LAUSANNE — IMPRIMERIE CH. VIRET-GENTON

Pittard, Hélène (Dufour)

NOËLLE ROGER

Le Sculpteur de Christs



LAUSANNE
PAYOT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1902

A ma mère.



LE SCULPTEUR DE CHRISTS

Le Sculpteur de Christs.

Le vieux Sculpteur, tous les soirs, s'accoudait à sa fenêtre. Il dominait le dédale des rues pauvres, l'immense étendue des toits où les cheminées se dressent, comme une foule immobile, au-dessus de la foule mouvante de l'énorme cité.

Les fumées montaient en ondulant, les épaisses fumées d'usines, et les fumées légères, les fumées noires, les fumées grises, les fumées blondes. Elles bleuissaient et se doraient, elles se rejoignaient et s'évanouissaient dans la brume. Le Sculpteur regardait tout cela. L'immense coupole d'un rose attendri, semblait s'abaisser et sourire aux théories lugubres des maisons qui s'en allaient sans fin, basses, serrées les unes contre les autres.

L'obscurité grandissait. Elle venait on ne savait comment, descendait du ciel, s'élevait des rues, s'exhalait des lourdes silhouettes noires. Le Sculpteur voyait s'allumer des points d'or dans cette nuit. Des rubans de lumière suivaient les grandes rues. Ici et là, un réverbère isolé déchirait les ténèbres d'une ruelle.

Des raies de clarté apparaissaient entre les persiennes closes. Et parfois, tout-à-coup, une fenêtre s'ouvrait comme un carré de feu.

Le Sculpteur rêvait à toutes les douleurs que ces lumières éclairaient.

Puis il se détournait et rentrait dans la galerie.

De hautes formes noires se succédaient le long des parois. La lampe s'allumant montrait des crucifix, en bois, en glaise, en plâtre, en marbre. Des reflets s'accrochaient aux pieds et aux mains rigides. Çà et là un rayon faisait surgir une face blême. Et c'était une fantastique assemblée de jeunes hommes douloureux qui se mouraient, calmes et beaux comme des dieux.

Le Sculpteur avait parcouru toutes les collections d'art des grandes cités. Il allait dans les vieilles villes encore croyantes, et dans les

villages inconnus qui dorment au creux des montagnes. Il copiait les crucifix dans les musées, dans les églises ou sur les carrefours. Quelquefois un curé bienveillant lui permettait d'emporter quelque vieux Christ, gardien d'un ossuaire détruit, qui encombrait la sacristie.

L'artiste reprenait ses esquisses, les sculptait en grandeur naturelle. Il y avait là des Christs ardents d'Italie aux yeux de flamme, des Hongrois en cuivre, les beaux Christs flamands dont les corps splendides disent les douleurs de la pitoyable chair, les Christs naïfs du Valais, si pâles, si réalistes avec leurs membres troués, leur sang qui coule, les Christs forts, les lutteurs des Grisons et les Christs de Bretagne, énigmatiques, à l'obsédant sourire.

Et dans ce merveilleux corps d'homme écartelé sur une croix, le Sculpteur cherchait à exprimer toutes les nuances de la passion humaine. Chacune de ces figures représentait une parcelle de la vie supérieure. Elles aimaient, pensaient, priaient, bénissaient, se donnaient. Il sculptait des Christs rayonnants et calmes, et des Christs désespérés dont toute l'attitude était un cri de souffrance. D'autres,

mélancoliques, se souvenaient; d'autres pardonnaient.

Et le Sculpteur oubliait auprès d'eux le mépris de la critique et la raillerie des cercles mondains dont ses collègues se disputaient les faveurs.

Parfois il se décourageait. Oh! le supplice chéri, l'impossibilité de rendre avec de la matière, l'âme mystérieuse et fuyante, et souffrante, qui se dérobe et vous appelle. Il voulait l'exprimer plus complète, pour que chaque être pût retrouver sa souffrance, plus douloureuse, divine, cette âme humaine, afin qu'elle enveloppât la pauvre âme fragile des hommes.

Mais il avait aussi des jours d'extase où il croyait atteindre son rêve. Lorsque venait le soir et que les lueurs du couchant inondaient l'atelier, il ouvrait le grand vitrage et l'œuvre achevée se profilait sur l'infini rose, au-dessus de la mer de misère dont on entendait par intervalle monter le grondement. Le Sculpteur ravi croyait voir le ciel s'abaisser vers son Christ, tandis que s'élevaient en l'appelant la foule des maisons noires. Et le crucifix, tout illuminé, lui apparaissait dans une gloire, entre les deux immensités : le ciel et la souf-

france humaine. Le Sculpteur les contemplait, attirées l'une par l'autre, convergeant vers son Christ.

Mais le Christ s'élevait bien loin au-dessus des maisons noires.

Le Sculpteur, un jour d'enthousiasme, eut l'idée de faire descendre ses Christs dans la rue, de les suspendre aux maisons souillées, afin que d'autres hommes pussent les voir. Il avait bien souvent rêvé d'édifier, au milieu des carrefours sinistres, une fontaine ruisselante, une colonne sculptée, avec des anges, des oiseaux et des fleurs en relief. Il rêvait des tours gothiques ressemblant aux cathédrales des quartiers riches, et des sons d'orgue plus beaux, plus puissants, puisqu'ils ont à dominer les tumultes infâmes.

Mais toutes ses idées, impitoyablement, avaient été traitées de chimères. Il savait qu'on le tenait pour fou, et que sa parole suscitait des rires. Alors comme il ne pouvait les réaliser à lui tout seul, il s'était tu.

Tandis que ses Christs lui appartenaient...

Tout joyeux, le Sculpteur s'en alla chez ceux qui prêchent le christianisme, pensant rencontrer un appui.

Mais l'un après l'autre, tous secouèrent la tête. Ils disaient :

— On ne comprendra pas... Il faudrait écrire au-dessous un texte explicatif.

Ou bien :

— C'est une profanation !

Ou encore :

— Loin de nous les adorateurs d'images !

Alors le Sculpteur alla trouver les conseillers de paroisse, les maîtres d'école. Mais ceux-ci à leur tour, se récrièrent :

— Gardez-vous des innovations... D'ailleurs la place du Christ est dans les églises, pour les honnêtes gens, et non pas dans la rue.

Le Sculpteur, sans se décourager, se rendit chez les propriétaires de ces ignobles maisons qu'on loue aux ouvriers.

Les grands riches, logés somptueusement dans des quartiers bien aérés, accueillirent en riant la requête du Sculpteur.

— Ne nous parlez pas de ces brutes ! On ne leur demande que de payer leur terme... ce qu'ils ne font guère.

Les propriétaires moins riches, les ouvriers devenus de petits bourgeois, craignant d'être en disgrâce auprès de ceux qui refusaient, mirent le Sculpteur à la porte.

Alors celui-ci, perdant toute espérance,

s'adressa à des prêteurs sur gages, à des fripiers, à des cabaretiers, en offrant une somme d'argent. Quelques-uns d'entre eux, haussant les épaules, déclarèrent la farce amusante, et qu'ils consentaient, bien sûrs, ajoutaient-ils, qu'un tel objet ne ferait pas de tort à leur commerce.

Le Sculpteur tout heureux rentra chez lui.

Le rayonnement du soleil couchant illuminait les grands corps pâles tordus sur leurs croix.

Chacun d'eux exprimait une douleur différente, une nuance de tendresse ou de pitié, une ivresse d'amour.

Le Sculpteur cependant marchait à pas lents dans la galerie. Il considérait les œuvres achevées, fixées définitivement avec le bois et la couleur. Pour la rue, il cherchait les Christs les plus beaux, les plus vivants.

Il s'arrêta devant l'un d'eux dont le visage baigné de larmes exprimait une peine intense.

— Toi, dit-il, tu dois partir.

La tête se penchait, ravagée par la pire douleur qui puisse torturer un homme, la douleur qu'infligent les êtres chéris. Des larmes coulaient sur les joues exsangues. Et dans les grands yeux caves l'amour persistait.

Le Sculpteur, s'arrachant à sa contempla-

tion, parcourut l'atelier. Le crépuscule atténuait les contours des corps, creusait les ombres plus profondes.

Il s'arrêta de nouveau.

— Et toi aussi.

Le Christ blême, aux cheveux noirs, se dressait, effrayant, et semblait descendre de sa croix. Ses yeux terribles menaçaient. Plus loin et plus haut que les hommes, il regardait le mal qui les enveloppe. C'était le Christ justicier.

Le Sculpteur en chercha un qu'il avait conçu un jour d'enthousiasme. Ce Christ souriait à travers ses larmes; la joie de donner éclairait les yeux dilatés par la contemplation des souffrances. Une paix divine émanait de lui : sa tendresse consolait.

— Il m'en faut encore un...

La nuit venait. Pourtant le Sculpteur n'hésita point. Il marcha vers sa dernière œuvre, celle qu'il venait d'achever, tandis que son projet de la donner aux rues battait déjà dans son cœur.

C'était bien l'Aimant, dont l'amour complet ne connaît plus le sacrifice, pour qui l'immolation est la joie suprême.

Il se tenait debout devant sa croix, les bras

tendus, des bras qui appelaient. Sa face à demi levée, s'illuminait d'extase. Son attitude frémissait de l'emportement divin.

Le Sculpteur le regardait. Il l'apercevait encore dans l'ombre grandissante, le visage bien-aimé, qui lui était apparu aux heures de découragement. Celui-là, c'était son chef-d'œuvre. Ce Christ lui affirmait chaque jour de nouveau que le monde a beau agoniser dans l'injustice, au milieu des hommes douloureux et las demeure l'invincible amour.

Alors il songe qu'il va se séparer de ses amis, ses enfants, créés dans la douleur, animés avec l'essence de sa propre vie.

— Adieu, murmure le Sculpteur.

Il se représente que ses Christs si bien soignés, qu'il vénère, s'en iront sous la pluie, dans les vents glacés, se suspendre à des bouges, au milieu d'ivrognes qui cracheront sur eux.

— Adieu, répète-t-il.

Et des larmes coulent sur ses joues.

Lorsque les Christs furent placés, le Sculpteur fit suspendre aux croix des lanternes, afin qu'ils apparussent clairs pendant la nuit.

I

Celui qui donne.

Les jours où les passants se montraient généreux, le balayeur Marfield rentrait chez lui très tard, ivre. Tant de cabarets le guettaient au passage ! Quelquefois, lorsqu'approchait le jour du terme, il se jurait bien de leur échapper. Mais ils étaient trop qui s'allumaient et flambaient au coin des rues bleues, dans la nuit tombante, et le poursuivaient de leur irrésistible appel.

Marfield disait :

— Il faut bien laver toute cette poussière que j'avale par mon métier.

Et, lorsqu'une fois, il avait cédé, c'était fini. Il roulait de bouge en bouge.

Son pas lourd hésitait le long de son escalier noir. Il trébuchait. Sa main cherchait la porte en tâtonnant.

Sa femme se jetait sur lui, affolée elle aussi par l'envie de boire.

— M'en as-tu laissé, au moins ?

Elle le fouillait, lui arrachait avec un cri de

triomphe quelque cuivre oublié dans sa veste, et, nu-tête, courait à son tour au cabaret.

Leur enfant avait toujours faim. Il demeurait abandonné dans son berceau ; et, des journées entières, on entendait sa plainte maladive.

— Vaudrait mieux qu'il meure, par pitié! disaient les voisines.

Furieusement, la Marfield, éméchée, les apostrophait :

— Faut-il que vous soyiez sans cœur, mauvaises femmes!

Ce soir-là, devant un cabaret proche de chez lui, Marfield s'arrêta court. Malgré son ivresse, il distinguait contre le mur, à côté de la porte, une silhouette vivement éclairée par une lanterne. Il fit encore quelques pas et reconnut un grand crucifix en bois peint, dont la face pâle, inondée de larmes, souriait doucement.

L'ivrogne interpella le cabaretier.

— Dis donc, toi, veux-tu faire de ta boutique une église? Est-ce pour donner soif aux clients?

Les buveurs attablés éclatèrent de rire.

— Ah! répondit le cabaretier, le ministre

est venu cet après-midi me commander de l'enlever. Mais j'ai donné ma parole à une sorte de fou qui m'a remis une assez jolie somme...

— Une jolie somme, répéta Marfied, tu as bien fait. Rien pour rien. Il faut tout vendre cher. Nous devons bien nous vendre, nous.

C'était sa thèse favorite. Dans ses heures lucides, le monde lui apparaissait comme un vaste marché. Il regardait autour de lui, les décrotteurs, les commissionnaires, les ouvriers, les bonnes d'enfants, toute la foule des salariés qui vendent aux riches leur temps, leur force, leur cœur pour obtenir la subsistance. Et ils lui semblaient d'innombrables parias, haïssant les maîtres et travaillant sous leurs talons, sous leur fouet, dans la boue.

Marfield avait réfléchi et pensé dans ses bons jours. Lorsqu'il était jeune, ses voisins prétendaient qu'il ferait son chemin. Mais il portait la tare de ceux qui naissent dans les bouges, grandissent au hasard, et dont les parents sont brûlés par l'alcool. Un de ses frères, assassin, avait été condamné à la déportation. Sa sœur disparut très jeune, emportée par le torrent de vice de la ville immense.

Et lui-même, peu à peu, tombait dans l'abrutissement.

Cependant, debout devant le comptoir, Marfield se faisait verser du gin. Tout à coup, par bravade, il sortit et alla offrir son verre au Christ.

Un rire énorme fit trembler les vitres. Des têtes avinées se pressaient à la porte. D'immondes plaisanteries se croisaient. Un passant, révolté, cria :

— N'avez-vous pas honte, brutes!

Marfield, juché sur une chaise, voyait la tête du Christ vaciller dans un halo rougeâtre. Sa main gauche la heurta. La sensation d'un corps rigide, d'un froid mouillé, lui descendit jusqu'aux talons. A demi-dégrisé, il regarda, il rencontra les yeux calmes, remplis d'une infinie mansuétude.

Le verre se brisa sur le pavé. L'ivrogne eut un hurlement d'épouvante :

— Tonnerre!... Il est vivant!...

D'un bond il fut dans le cabaret. Il but coup sur coup plusieurs verres et roula comme une masse.

Le petit enfant des Marfield allait mourir. Il blémissait chaque jour, refusait son lait,

sa plainte devenait plus douloureuse et ses grands yeux tout cernés, si tristes, semblaient penser.

Sa mère l'avait porté à la consultation gratuite du quartier. Le médecin, sans rien dire, secouait la tête en le lui rendant. Rien à faire. Il était né malade déjà, et les germes se développaient dans la saleté, l'humidité du logis.

Le soir, les deux Marfield, de chaque côté du berceau, écoutaient le gémissement continu. L'homme, dans sa conscience obscure, sentait que leur incurie d'ivrognes avait tué l'enfant. Mais quoi, la misère les poussait au cabaret. Quand il faut tant peiner dans le froid, dans la boue, le ventre vide, pour gagner quelques sous, il est trop dur d'essayer d'être brave, de se refuser l'eau de vie, pour payer le terme et le pain. Boire... oublier! Et c'est toujours ça.

Seulement leur petit en mourait. Et Marfield grinçait des dents, faisait le poing, éprouvait une envie de se jeter sur quelqu'un, de l'assommer, d'exhaler cette souffrance et cette rage qui l'étouffaient.

— Ils me volent mon enfant, répétait-il avec sa persistance de brute.

Ils, c'était la foule élégante qu'il voyait

passer le long des rues spacieuses, se presser devant les magasins éblouissants où se dépensent des fortunes, les heureux, emportés dans des carosses qui l'éclaboussaient.

Et la haine montait en lui.

Un soir, sa femme vint à sa rencontre sur le seuil et lui dit :

— Il est mort !

Marfield éprouva une secousse comme s'il ne s'y fût pas attendu.

Il alla regarder le petit cadavre, si frêle, une parcelle de souffrance humaine qui s'en était allée.

Et Marfield, la tête dans ses deux mains, pleurait à gros sanglots.

A l'aube, il se leva, prit son chapeau, dit à sa femme qu'il ne pouvait plus supporter de voir le eptit si tranquille, et sortit. Son pas fit craquer l'escalier. Elle l'écoutait, hébétée, saisie d'une terreur vague à demeurer ainsi toute seule avec le bébé mort.

L'homme arpentait la rue. Un seul désir émergeait encore dans l'anéantissement de son être : oublier.

Il ne rentra pas.

Le lendemain, à la fin de l'après-midi, deux agents, qui traversaient un parc, ramassèrent Marfield à demi nu, vautré sur un banc. Ils l'éveillèrent et le mirent debout. L'homme roulait de gros yeux vagues comme s'il ne comprenait pas leurs questions.

— Allons, au poste! dirent les agents.

Ils rajustèrent ses haillons et le firent marcher entre eux, forçant à les suivre l'homme las qui traînait la jambe.

C'était une exquise soirée de printemps. Des vapeurs roses, encore chaudes du soleil disparu, donnaient aux passants des apparences de visions. Et les maisons semblaient des constructions de rêve. Le parfum des violettes embaumait la rue. Une douceur flottait dans l'atmosphère. Le vent caressait. Marfied, tout à coup, se vit, marchant entre deux gendarmes, comme un voleur. Allait-on le mener en prison? Epouvanté, il se rappela le meurtrier qui lui avait dit, le jour de sa condamnation :

— N'aie jamais rien à démêler avec la police. Souviens-toi que tu es mon frère.

Ses deux gardiens marchaient d'un pas allègre et inexorable, avec le contentement du devoir accompli.

—

Marfield sentit peser sur sa tête, comme une barre de fer, la loi rigide, plus rigide pour lui, misérable ivrogne, frère d'assassin.

Des odeurs de cuisine montaient des sous-sols aux fenêtres grandes ouvertes. Et les rideaux clairs des rez-de-chaussées laissaient entrevoir des tables blanches, étincelantes de cristaux, couvertes de fleurs. Sur les balcons, des femmes en robes claires respiraient le crépuscule en attendant le dîner. Dans la rue large, tranquille, des gens bien mis flânaient, rentraient chez eux sans se presser.

Marfield, depuis longtemps, n'avait été pareillement lucide. Il éprouvait la sensation aiguë de tous ces bourgeois qui le dévisageaient avec mépris et satisfaction.

Un gros monsieur murmura :

— Un de pincé, c'est toujours ça!

Des enfants se demandaient :

— Qu'a-t-il volé?

Seuls quelques maçons, tout blancs de plâtre, eurent un regard d'intérêt pour l'homme qu'on emmenait, un compagnon de misère.

Les agents pressaient Marfield. Ils devancèrent une fillette et sa gouvernante qui tenaient des gerbes de roses. L'enfant était grande et

portait sur ses épaules ses longs cheveux blonds qui ondulaient.

Marfield l'avait regardée. Et, comme l'éclair, il eut le ressouvenir d'autres cheveux de ce blond-là, qui bouclaient, entrevus quelque part... il ne savait plus.

Ils tournaient l'angle de la rue. Une bouffée de vent souffla. Marfield éprouva une sensation d'eau fraîche sur son front. Son chapeau était emporté. Tous trois se retournèrent. Ils virent le misérable feutre s'en aller par bond sur le pavé, s'alourdir de boue. Des gamins qui les suivaient se précipitèrent. Et ils se le renvoyaient à coups de pied, le poussaient dans des flaques avec des éclats de rire.

Les agents, n'osant quitter leur prisonnier, criaient :

— Gare à vous, galopins!

Mais eux, confiants dans l'agilité de leurs jambes, continuaient leur jeu.

Tout à coup, la petite blonde, échappant à sa gouvernante, se jeta au milieu des gamins surpris qui s'écartèrent, ramassa le chapeau, l'essuya avec ses gants et courut du côté des gendarmes. L'un d'eux s'avança, le prit, et, du geste, écarta l'enfant. Mais elle demeurait immobile, ses yeux dilatés fixés sur l'homme.

Il lui apparut si pitoyable, blême, les paupières enflammées, avec sa longue barbe, ses cheveux malpropres, sa chemise tachée de sang. Dans ce cerveau de fillette se fit soudain la révélation d'une atroce souffrance humaine qui passait dans la vie à côté de sa joie, et dont on la tenait ignorante. Elle le regardait toujours et de grosses larmes inondaient ses joues pâlissantes. D'un rapide regard elle chercha ce qu'elle pourrait bien donner. Instinctivement elle repoussa son porte-monnaie. Sa main tenait encore une rose. L'enfant insatisfaite la regardait. Alors, d'un brusque élan, avant qu'un agent pût la prévenir, elle se jeta sur l'homme. Le répugnant visage barbu était trop haut pour qu'elle l'atteignît. Elle saisit sa main, sa grosse main rude d'ouvrier qui avait accompli tant de besognes dures, tant de besognes mauvaises, et la baisa. Elle lui donna la fleur et s'enfuit.

Les agents demeuraient immobiles d'étonnement. Marfield, stupide, avait laissé tomber la rose qui s'écrasa sur le trottoir et il considérait les pétales dispersés. On entendit la gouvernante effarée gronder l'enfant. Les gendarmes entraînèrent l'homme.

Marfield passa la nuit au poste. Le lendemain, après un interrogatoire, on lui fit une admonestation sévère et on le laissa aller.

A pas lents, il retourna du côté de sa rue. Il continuait à sentir une lourde tristesse inconnue peser sur lui.

Tout à coup la mémoire revint illuminer sa torpeur... Leur petit enfant...

Il frissonna. L'aurait-on déjà emporté? ne le reverrait-il jamais?

Pour se donner du courage, il but deux verres d'eau-de-vie. Il était à jeûn. Sa tête si faible chavira de nouveau. Et il chancelait lorsqu'il ouvrit sa porte.

Flora était assise dans un coin de la chambre vide. Machinalement il cherchait. Elle leva la tête, le vit.

— C'est toi... On l'a emporté hier.... J'étais seule... tout à fait seule...

Sa voix tremblait de rancune.

Le regard de Marfield parcourait la mansarde qui semblait agrandie et nue comme un taudis qu'on abandonne.

— Tu cherches le berceau? demanda la femme âprement. Eh bien! je l'ai vendu... J'ai vendu tout ce qui restait. Depuis trois jours,

je n'avais pas mangé. D'ailleurs, à quoi nous sert un berceau à présent?

Elle voulut rire, lui cracher son ironie à la face. Mais sa voix se brisa dans un sanglot terrible, un cri de bête qui souffre.

Il bégaya :

— Flora!... Flora!...

Alors, elle hurla :

— Aujourd'hui! Tu es soûl aujourd'hui.... Oh! va-t-en...

Eperdue de rage, elle se jeta sur l'homme et voulut le chasser.

Mais lui se laissa tomber sur son lit où il demeura inerte. Il entendait dans le lointain la voix de sa femme qui l'invectivait. Puis il s'endormit lourdement.

Alors commença pour Marfield une période obscure. Il vécut sans joies. Il lui semblait qu'il s'enfonçait dans la nuit. Une peur irraisonnée des gendarmes lui fit pendant quelque temps éviter les cabarets et payer les plus criantes de ses dettes. A mesure que les heures de lucidité s'allongeaient, il se prenait à réfléchir et les impressions douloureuses se faisaient plus aiguës.

Quelquefois, lorsqu'il rentrait, son gain

entier dans sa poche, il s'attendait à éprouver un triomphe en montant l'escalier. Mais alors il songeait à son petit enfant. Il revoyait sa gentille figure, ce corps mignon qu'il avait parfois caressé, bercé sur ses genoux dans ses bons jours. Il se disait : A quoi bon, maintenant! Et tout son entrain tombait.

Un soir, il n'eut pas le courage de rentrer. Flora se montrait plus méchante avec lui depuis la mort du bébé. Il redescendit lentement, et se retrouva dans la brume, qui pâlissait les lumières, assourdissait les bruits. Il marchait au hasard. Il se rappelait des histoires que sa mère lui contait quand il était petit.

Elle disait : Il y a des hommes voués au malheur fatalement. Chacun les évite, et personne jamais n'est bon pour eux.

Et Marfield, remuant ces choses dans sa pauvre cervelle troublée, songeait à son frère l'assassin, se demandait si tous deux n'étaient pas de ces êtres maudits.

— Personne n'a été bon pour moi...

Son père rentrait fou les samedis, et lui se tapissait dans les coins. Sa mère, usée par la vie trop dure qu'elle menait depuis l'enfance,

n'avait plus de tendresse à lui donner. Son frère... Oui, celui-là... Mais il avait disparu un jour d'épouvante et son nom était jeté à Marfield comme une injure. Flora... Ils s'étaient battus dès la première semaine. Une passivité, une force d'habitude les retenait dans la même chambre.

Non, personne. Soudain s'évoqua une blonde figure d'enfant inondée de larmes et souriante; sur sa main, il eut la sensation de lèvres fraîches qui se posaient comme des fleurs...

Quelquefois les dimanches, il était retourné dans cette rue, sans même savoir pourquoi, sans se rendre compte de son désir.

Tout à coup, il se trouva en face du Christ qu'il avait insulté.

La tête, doucement éclairée, s'enlevait sur le mur noir dans son pâle nimbe de boucles blondes. Il regardait Marfield. Il semblait contempler une souffrance qui le faisait pleurer, et cependant sa figure douloureuse rayonnait. L'ivresse du don qui guérit ravissait les yeux pleins de larmes. Une béatitude émanait de lui. Marfield revit le sourire de la petite patricienne qui l'avait embrassé et une idée vaguement se formula :

— Ils se ressemblent.

Alors du néant de son être, du fond de sa mémoire troublée, une réminiscence lointaine surgit, une parole entendue il ne savait où, il ne savait quand :

— Celui-ci a donné... celui-ci a donné... a donné sa vie... Donné...

Marfield, immobile, regardait toujours le Christ. Il n'avait vu ce bonheur sur aucun visage dans ce quartier noir... nulle part... jamais...

Et un sentiment d'envie l'étreignit.

— Ceux qui donnent..., pensa-t-il.

Un sourd désir montait en lui.

— Avoir cela... donner aussi quelque chose... quelque chose pour rien...

Tout à coup, il se revit ce qu'il était, un balayeur d'immondices qui gagnait juste de quoi ne pas mourir de faim. Il éclata de rire et s'enfonça dans une ruelle ouverte devant lui, pareille à un trou d'ombre. Bientôt toutes ces choses s'évanouirent de son esprit.

Quelques jours plus tard, comme il passait devant le cabaret, il leva les yeux vers le Christ. Et les rêveries qui l'avaient hanté à cette place se réveillèrent.

Un élan le poussa dans son escalier. Il monta rapidement et ouvrit la porte. Sa femme

préparait la soupe. Elle se retourna. Et ses yeux mornes, aux paupières brûlées, le regardaient venir. Il s'approcha d'elle, lui prit la taille en balbutiant :

— Flora, je voudrais te donner... te donner...

Elle se dégagea, surprise, et le considéra. Les yeux de l'homme brillaient, comme éclaircis, dans l'enfoncement des orbites. Et sa voix tremblait, attendrie, mal assurée, une voix d'enfant.

— Tu es gris ! cria la Marfield.

Il se recula et tendit vers elle ses deux grosses mains calleuses.

— Non, non, je te jure, je n'ai rien bu, Flora, je voulais seulement te dire que j'aurais été heureux d'avoir à te donner...

— Donne-moi ta paie..., dit-elle, brutale. Je dois encore à plusieurs marchands dans la rue.

— Tu vois donc bien que je n'ai pas bu.

Et, triomphalement, il jeta l'argent sur la table.

— C'est bon ! voilà ta soupe.

Il mangea sans mot dire.

Flora, tout étonnée de le voir si doux, sans injure, immobile et silencieux, vint s'asseoir

auprès de lui pour recoudre sa veste qui tombait en lambeaux.

Ils ne parlaient pas. Lorsqu'elle eut fini, il grommela un remerciement. Il paraissait avoir oublié ses paroles de tout à l'heure.

— Flora, dit-il soudain, et la flamme mauvaise s'allumait dans ses yeux, prends cet argent, va chercher de l'eau-de-vie.

Des mois s'écoulèrent. Marfield continuait à s'en aller tous les matins, loin de son taudis, balayer les grandes rues élégantes. Le soir, il revenait en suivant les quais pleins de monde.

Quelquefois il s'arrêtait. L'eau grise clapotait doucement contre le mur; les lueurs du couchant traînaient encore dans le ciel; il éprouvait vaguement la caresse de l'heure, et un attendrissement montait en lui. Des familles d'ouvriers prenaient le frais après la longue journée harrassante. Le père donnait la main aux enfants. Alors une tristesse étouffait Marfield. Il murmurait :

— Moi aussi... moi aussi...

Il pensait à son lamentable intérieur, à sa femme brisée, devenue indifférente à tout, excepté les soirs de querelle où elle le menaçait de chercher un autre homme qui lui don-

nerait plus de pain. L'image de son petit enfant s'évoquait. Alors, la tête baissée, il s'en allait boire afin d'oublier.

Un soir qu'il rêvait ainsi, ses yeux tombèrent sur un rouleau compresseur arrêté près du trottoir. Il le regarda longtemps de ses yeux troubles où montait une haine. Il songeait aux siens... Et Marfield éprouva la sensation d'un écrasement, d'une meule implacable qui avait passé sur leurs têtes et broyé en eux le vouloir et l'amour.

Cependant, jamais plus, même lorsqu'il était gris, il n'oubliait de lever son feutre en passant devant le Christ blond, proche de chez lui.

Par un froid matin d'hiver, Marfield balayait, les mains si gourdes qu'il ne les sentait plus. Déjà il convoitait le verre de gin qui lui mettrait du feu dans la poitrine.

La pluie glacée se congelait sur le pavé. Les chevaux s'abattaient. De grands coups de fouet les remettaient debout. Ils s'efforçaient lourdement. Leurs fers glissaient. Ils retombaient sur les genoux. Et les injures pleuvaient. Marfield, dans sa souffrance, les regardait avec satisfaction.

Si seulement les gens bien nourris, chaudement emmitouflés, qu'emportaient ces voitures, pouvaient tomber aussi!

Ce matin, en passant devant le Christ, Marfield lui a souri. Il aimait, certains jours, emporter avec lui la vision de cette joie divine et ce long, doux, enveloppant regard d'amour.

Mais tout cela s'était effacé. Il souffrait trop du froid, de la faim, il se sentait trop misérable.

Il suivit de l'œil un vieux monsieur très bien vêtu qui marchait sur le trottoir avec précaution. Il s'assurait du chemin avec sa canne à pommeau d'or. Il portait une pelisse de fourrure.

Marfield déjà s'avançait, espérant l'aider et obtenir une pièce blanche. Mais le vieux monsieur fit un geste de refus au balayeur loqueteux. Et il se mit en devoir de traverser la rue. Un omnibus déboucha; une voiture, à fond de train, le dépassait. Le vieux monsieur voulut se hâter, glissa, tomba et demeura, forme noire, immobile, sur le pavé. L'omnibus arrivait. Marfield s'élança, repoussa le monsieur, l'envoya rouler à quelques pas, et tomba lui-même sous les pieds des quatre chevaux, broyé par les lourdes roues.

On avait transporté les deux corps dans une pharmacie. Le monsieur revenait à lui. Le balayeur ne bougeait plus.

Vainement on fouilla ses haillons pour trouver une adresse, un indice quelconque. Rien. Il n'était plus qu'une loque souillée, anonyme, un objet de répugnance dont on ne pouvait même pas établir l'identité.

— Il faut le transporter à la morgue, dit le pharmacien.

Et il se pencha pour l'examiner de plus près. Il considéra les traits tuméfiés, les paupières enflammées.

— Un alcoolique, dit-il, avec dégoût.

Et comme il avançait la main pour fermer les yeux, il s'arrêta court, saisi. Les prunelles dilatées, semblaient encore vivantes. Une joie surhumaine les éclairait. De ce cadavre en haillons émanait une étrange majesté.

Le monsieur avait repris connaissance et buvait un grog brûlant. Il n'avait aucun mal.

La porte s'ouvrit.

— La voiture est prête, dit un des commis, en saluant. Nous l'avons prise chauffée.

Le monsieur se releva, étendant ses mains qui tremblaient. Le pharmacien l'enveloppa respectueusement de ses fourrures.

Alors le monsieur fit un pas du côté du cadavre.

— Pauvre diable, murmura-t-il... Dire que sans lui, j'en serais là... à la morgue aussi, je n'ai pas mon nom...

Il frissonnait. Puis, haussant les épaules :

— Il en avait assez de la vie, sans doute... pauvre diable... ou peut-être espérait-il une bonne récompense.

Les commis respectueux l'accompagnèrent jusqu'à sa voiture, fermèrent la portière sans bruit, firent des recommandations au cocher. Et, tout doucement, la voiture s'éloigna.

Flora attendit Marfield trois jours durant. Puis elle se crut abandonnée. Alors elle se mit avec un autre homme, un charretier qui la suivait depuis longtemps.

II

Celui qui aime.

Madame Hélier s'habillait pour sortir. Elle s'habillait lentement, choisissait des vêtements foncés, se disait qu'elle allait dans une mauvaise rue où il ne fallait pas se faire remarquer.

Elle appela sa femme de chambre.

— Mary... mon vieux manteau noir...

Lorsqu'elle fut prête, elle vérifia une adresse, consulta le plan. La servante, étonnée de son air solennel, demanda :

— Madame va voir des pauvres... Est-ce que Monsieur ne sera point inquiet ?

Mme Hélier ne répondit pas. Il s'inquiétait bien d'elle, Monsieur ! Au sortir du bureau il allait au cercle et ne rentrait que pour manger et dormir, correct et indifférent d'ailleurs.

Pour parler elle reprit :

— Je vais voir une jeune femme qui me servait avant vous. Le Dr Green m'a dit qu'elle est mourante dans un taudis.

Mme Hélier s'en alla, pressée, surprise du froid qui la glaça au sortir de la maison. Elle

se hâtait. Elle devait traverser le parc pour atteindre l'omnibus.

C'était une triste journée d'arrière-automne. Un grand vent balayait les feuilles. Mme Hélier, en marchant vite le long des allées, regardait les gazons jaunis et les plantes de serre que les jardiniers emportaient. Elle frissonnait. Ces vastes horizons brumeux, toute cette désolation du ciel et des prés, éveillaient en elle des réminiscences lointaines.

Il faisait un temps pareil le jour de son mariage. Elle se rappelait son bonheur, un bonheur d'espoir immense. Au sortir d'une enfance grise, sans tendresse, étouffée entre des parents sévères, cet homme qu'elle connaissait à peine, lui apparut comme une revanche de la vie. Oh ! tout ce qu'elle rêva... L'existence à deux, la communion de pensée, l'étroite et profonde et infinie affection. Avec quel enthousiasme elle s'était donnée... Elle n'avait trouvé qu'une association quelconque, une promiscuité vulgaire. Très vite son mari ne passa plus ses soirées chez lui. Et des lettres anonymes l'avaient avertie.

Alors Mme Hélier mit dans son existence tout une chaîne de devoirs, des réunions de travaux à l'aiguille pour les pauvres, des socié-

tés, des comités de bienfaisance. Elle prit des cours de cuisine et de bandage, des leçons de coupe. Elle tenait sa maison dans la perfection. Elle entretenait ses relations mondaines. Et cette petite femme au teint gris, au regard gris, à la voix terne, passait dans la vie sans révolte, s'effaçait, de plus en plus morne, ayant en elle une blessure qui lui dévorait toutes ses joies.

Parfois elle arrivait à n'en plus souffrir, croyait devenir indifférente et s'en réjouissait.

Les feuilles mortes des ormes couvraient l'étang, et demeuraient, imbibées, avant de s'enfoncer. Les plantes de nénuphars avaient disparu et les renoncules d'eau étendaient leurs réseaux morts où plus une fleur n'apparaissait.

C'était la fin triste d'automne, l'automne décoloré, dédoré, désenchanté qui attend l'hiver en frissonnant. Les allées s'allongeaient entre les files d'arbres nus, et les moineaux tourbillonnaient, semblables à de lourdes feuilles.

Mme Hélier la ressentait jusque dans sa chair, cette tristesse. Et elle frémissait devant l'hiver, avec la rancœur de l'être qui n'a pas eu sa part de vie.

Pour secouer ses pensées, elle hâta le pas.

Comme elle arrivait à la grille, elle vit l'omnibus s'ébranler et prendre son rang dans la file des véhicules.

Il fallait attendre le suivant. Mme Hélier se retourna.

Le parc s'étalait, immense et morne, encore agrandi par la brume qui éloignait ses derniers plans. Les arbres sans feuilles découvraient toute son étendue. Les vallonnements de gazon enchevêtraient leurs lignes. Et le soleil intermittent et pâle éclairait leurs revers flétris. Les arbres proches découpaient leur haute structure sévère, l'entrecroisement du branchage autour des troncs roides. En s'éloignant ils pâlissaient, devenaient gris, de plus en plus flous et se confondaient dans le brouillard.

— Dieu ! comme tout cela, tout cela est glacialement triste, songeait Mme Hélier.

Son existence de femme se déroula devant elle : une morne étendue, de longs jours désolés, nus, qui se suivaient, tous semblables, et des jonchées d'illusions, des jonchées d'espoirs morts, des aspirations flétries.

Dans l'omnibus qui l'emportait, Mme Hélier se reprocha d'avoir traversé le parc. En cette traîtreuse saison d'automne, les souvenirs s'a-

battent sur vous comme des oiseaux noirs. Et les souvenirs affaiblissent. Il faut remplir son devoir sans penser.

Autour d'elle, sur les banquettes de velours fané, elle ne voyait que des visages ternes, des yeux éteints. C'étaient des employés, leur serviette sous le bras, des femmes en noir qui portaient un sac ou des livres dans une courroie. Chacun allait où l'appelait sa fonction, la remplir sans joie. Quelque fêlure ancienne anémiait leur cœur; ou les difficultés de la lutte l'avaient atrophié. Et l'existence les emportait, les cahotait, toujours pressés, tourmentés par le souci des petits actes qu'ils devaient rigoureusement accomplir, mais indifférents et ne souffrant plus.

Pensaient-ils, ceux-là? Ah! si, par hasard, ils s'arrêtaient pour réfléchir, les malheureux, s'ils évoquaient le passé, s'ils se comparaient à leur jeunesse, peut-être n'auraient-ils plus la force de continuer leur marche.

Mme Hélier se pencha sur la vitre et regarda.

Déjà les rues devenaient plus populeuses; une interminable suite de chars, de camions de transports les encombraient; les omnibus, de distance en distance, dressaient leurs masses claires. Des ouvriers remplaçaient les bourgeois.

Plus loin un marché s'étalait tout le long du trottoir. Sur des tréteaux bas s'entassaient des fruits, des légumes, des coquillages, du poisson. On criait la viande à des prix dérisoires. De vieux habits et des jupes suspendus à des cordes, flottaient au vent. Et c'était tout autour une invraisemblable cohue de femmes et d'enfants qui marchandaient, se disputaient, vociféraient.

Mme Hélier se laissa distraire. Et elle tressaillit de surprise lorsque le conducteur la fit descendre.

Le brouhaha l'étourdit. Des enfants pleuraient. Les voix éraillées criaient des injures. Et l'on entendait le lourd tapage des grands chars qui continuaient là-bas leur interminable défilé. L'odeur du poisson gâté, des viandes avancées, de toutes ces denrées trop bon marché qu'on débite aux meurt-de-faim, lui donnaient le vertige. Un agent regardait le marché avec indifférence et s'éloignait lorsque le tumulte augmentait. Mme Hélier alla droit à lui, se renseigna minutieusement. Pendant quelques minutes, il fallait suivre encore l'artère principale. Et, tandis qu'elle se frayait un passage dans cette foule de miséreux, de femmes en loques, au teint blême, bouffies,

ou la peau collée sur les os, qui riaient, discutaient avec animation, s'emportaient, Mme Hélier éprouvait un étonnement.

Comme elles sont vivantes, ces femmes, comme elles se passionnent!... Elles ont presque l'air heureux. Et pourtant, de quelle existence elles se contentent! La dernière misère, la lutte pour le pain, l'ivrognerie, les coups, les enfants malades, chétifs, vicieux, la souffrance, l'éternelle fatigue de la lutte. Mais elles sont d'une autre race... elles ne demandent pas à la vie ce que nous demandons.

Ah ! mon Dieu, bien peu de chose... un peu d'amour qui réponde au nôtre, et voilà tout.

Mme Hélier s'engagea dans une petite rue transversale, qui s'ouvrait, noire, déserte, tortueuse. Plus de boutiques. Les hautes maisons se suivaient, muettes et lugubres. L'une d'elles l'effraya. Les vitres brisées étaient béantes. Et ces trous noirs, semblaient des bouches qui grimaçaient. Des enfants se roulaient sur les seuils. Quelques femmes en cheveux passaient, traînant leurs savates. Mme Hélier sentit l'humidité froide lui tomber sur les épaules. Instinctivement elle se retourna pour apercevoir encore la foule bruyante qui rem-

plissait de sa gaieté la grande artère. Mais c'était trop tard déjà ; elle se trouvait prise dans les plis sinistres de la ruelle. Alors elle continua, hâtant le pas et songeant à sa visite. Elle se rappela cette jeune fille active, brave, intelligente, qui l'avait servie trois ans. Comment survenait une semblable détresse? Le fiancé, un grand gaillard indiscret et hardi, ne plaisait guère à Mme Hélier. Mais à quoi bon avertir Rose? La jeune fille ne l'aurait pas crue. Ne faut-il pas que toutes refassent l'expérience à leur tour? Et l'expérience de l'une empêchera-t-elle des souffrances? D'ailleurs, Mme Hélier pouvait s'être trompée.

Les ruelles se succédaient, de plus en plus étroites. A présent les maisons étaient basses, toutes semblables, d'une similitude de misère qui glaçait. Parfois une trouée dans ces longues bâtisses noires montrait les jardinets, des cloaques où s'entassaient les ordures, les papiers, les loques souillées, d'informes débris, et d'où s'exhalait une affreuse puanteur.

Mme Hélier regardait, stupéfaite et navrée. Les pauvres qu'elle visitait étaient des pauvres décents, qui habitaient des logements propres. Mais là, là des êtres humains pouvaient-ils

vraiment vivre? Une épouvante la prenait de se sentir toute seule.

Elle s'engagea dans une ruelle plus étranglée encore; aucun char n'y pouvait passer. Il semblait à Mme Hélier que les murailles se rapprochaient pour l'étouffer. La ruelle s'élargit soudain et se termina en un cul-de-sac où aboutissaient deux autres impasses.

Mme Hélier s'arrêta. En face d'elle se dressait une énorme maison, dévorée de grandes taches et dont les fenêtres closes avaient un air suspect.

Seul le rez-de-chaussée était animé; les portes ouvertes laissaient apercevoir un cabaret. Mme Hélier regardait un objet étrange qui l'immobilisait d'étonnement. Contre la maison lépreuse, dans une sorte d'enfonçure, se dressait une croix. Et, debout devant la croix, un Christ, grand comme un homme, paraissait vivant.

Mme Hélier crut rêver. Quelque tenancier facétieux se permettait-il cette épouvantable ironie?

Non, ce Christ était trop beau. Mme Hélier se rapprocha encore, attirée par ces yeux qui se levaient, illuminés et splendides.

Adossé à la croix, il tendait les bras, il appelait, il se donnait dans une exaltation d'amour.

Son visage n'avait pas d'auréole ; ses boucles brunes le faisaient paraître plus pâle, et il semblait éclairé d'une merveilleuse lumière de passion divine.

— Ah ! pensa Mme Hélier, saisie, il n'est pas la religion... il est la joie d'aimer...

Oubliant l'heure, la journée qui s'avançait, les rues désertes, sa terreur qu'on la remarquât, elle demeurait immobile, les yeux fixés sur le Christ, et plus elle le contemplait, plus il lui paraissait réel, tellement vibrant d'amour qu'il la troublait.

Elle songea : Il doit faire du mal ici... Il est trop aimant... Sa vue doit éveiller dans le cœur des malheureuses filles des tendresses dont elles n'auraient jamais rêvé, des désirs d'affection supérieure et profonde qu'elles ne sauraient satisfaire. Elles souffriront... Mieux vaut pour elles rester des brutes.

Elle allait s'éloigner. Elle jeta encore un regard au Christ et resta. Il la rappelait. Il l'aimait. Tous ceux qui le contemplaient devaient se sentir aimés. Ses lèvres palpitantes disaient les délices de l'immolation. Alors Mme Hélier s'éloigna violemment. Elle songeait à sa vie dépouillée et haussait les épaules, pleine d'amertume.

Ah! oui! l'amour... le dévouement... les longs efforts... tout cela... tout cela, rien de tout cela ne vous donne la sensation de vivre, rien de tout cela ne vous donne l'amour. Son cœur si plein s'est vidé...

A l'entrée d'une impasse elle déchiffra le nom qu'elle cherchait et se mit en quête du numéro. Ici c'était de nouveau les maisons hautes, mais si lamentables, si noires et suspectes, que la pensée de s'engager dans l'une d'elles lui donnait le frisson.

Elle entre. Deux femmes s'arrêtent sur le trottoir et la regardent avec défiance. Elle trébuche dans un escalier inégal. Un quinquet fume au milieu de la montée; sa trouble lueur fait paraître l'ombre plus noire. Mme Hélier glisse, s'appuie à l'une des marches humides qui englue son gant.

Au cinquième, c'est là. Elle suit un long corridor. Des portes fermées s'alignent. Chacune d'elles doit s'ouvrir sur un taudis. Oh! toute cette misère, toute cette misère qui s'entasse là-dedans!

Numéro dix. Enfin. Mme Hélier frappe. Mais sa main tremblante, molle, doit s'y reprendre à deux fois. Point de réponse. Elle écoute. Alors elle entend de tous côtés

monter à elle des plaintes, des cris d'enfant, des injures; un ronflement s'impose, brutal; une toux, par instant, domine le tumulte; et, rythmant toute cette grinçante symphonie de misère, un bruit sourd s'élève des caves, régulier, persistant.

Quelle besogne s'accomplit donc là-bas?

Mme Hélier frappa de nouveau. Et elle cria :

— Y a-t-il quelqu'un?

Alors elle entendit une voix qui répondait :

— Qui est-ce?... Entrez...

Elle entra.

Une odeur insupportable l'écœura.

La chambre était petite. Le papier décollé pendait, laissant apercevoir le plâtre, tout verdi d'humidité.

Les pieds glissaient, une boue infecte couvrait les briques. Dans un coin, sur un matelas, une forme humaine était couchée.

Mme Hélier s'approcha.

Deux grands yeux caves, enfoncés dans un visage frêle, la regardaient venir anxieusement. La chevelure reposait comme une broussaille sur l'oreiller malpropre. La couverture moulait le corps maigre; l'épaule, la hanche, le genou saillaient.

— Rose, murmura Mme Hélier, m'avez-vous oubliée ?

Elle-même reconnaissait bien la pauvre fille. Les honnêtes yeux bleus n'avaient pas changé. Ils s'étaient agrandis seulement. Et elle reconnut aussi ses lèvres lorsqu'elles se desserrèrent pour essayer de sourire.

— C'est Madame!...

— Rose, y a-t-il longtemps que vous êtes malade ?

— Oh! oui...

— Et votre mari ?

— Oh! il va bien, Madame, heureusement...

Elle sourit encore. Et il sembla à Mme Hélier qu'une légère rougeur était montée à son visage exsangue.

— Et qu'avez-vous donc, ma pauvre enfant ?

De ses grands yeux tristes, Rose regarda Mme Hélier et ne répondit rien.

Alors, voyant que sa visiteuse examinait la chambre, Rose murmura :

— Oh! Madame... depuis que je suis malade je ne peux plus travailler... et tout est si sale... Avant nous étions bien mieux, dans une chambre plus grande... une meilleure rue.

Mme Hélier considéra la misérable créature épuisée et murmura :

— Vous travailliez beaucoup, Rose? Vous alliez en journées?

Rose ne répondit pas.

Et, de nouveau, Mme Hélier crut la voir rougir.

— Et votre mari, que fait-il ? demanda Mme Hélier.

Une grande angoisse montait en elle: un remords la tourmentait de ne pas avoir recherché plus tôt cette fille qu'elle aimait.

Rose hésitait à répondre.

— Il a pris des journées, ces temps, des journées de commissionnaire. Mais il ne peut pas faire beaucoup, le travail le rend malade.

— Lui ! redit Mme Hélier.

Elle se rappelait le grand garçon à la figure rougeaude, aux cheveux épais, qu'elle avait entrevu dans sa cuisine.

— Mais alors, comment vivez-vous? C'est vous qui travaillez, Rose !

— Oui...

— Vous travaillez... à quoi?

Rose hésitait, semblait souffrir horriblement, et Mme Hélier se vit cruelle. Mais elle ne pouvait s'en empêcher, il fallait poursuivre.

Alors, honteuse, d'une voix basse, Rose

expliqua qu'elle voyait des hommes par ordre de son mari.

Un silence suivit. Mme Hélier baissait la tête. Depuis quelques minutes, elle pressentait cela, et cependant, elle pouvait à peine le croire.

Ces infamies se passaient donc ! Elle en avait entendu parler d'une façon lointaine. Jamais elle ne les crut réelles.

— Rose, comment avez-vous consenti ?

Rose ne répondit pas. Le silence continua, intolérable. Enfin, d'une voix à peine intelligible, la mourante murmura :

— Quand on le fait pour quelqu'un...

Mme Hélier poussa une exclamation de dégoût.

Alors Rose, se soulevant sur son coude, essaya de défendre l'homme. Elle s'animait, ses joues se coloraient, elle retrouvait une voix vibrante comme autrefois. La vie est trop dure aussi. Les hommes, gagnant si peu, se découragent, ne travaillent plus. Il y a des rues entières où ils sont tous comme cela. Alors quoi ? Il faut bien que la femme travaille. Et que peut-elle faire ? Ah ! oui, elle n'aurait jamais cru que c'est si dur, si difficile, la vie, et qu'on soit ainsi condamné par avance... Mais ce n'était pas leur faute...

Rose retomba en arrière, épuisée. Elle se couvrit le visage de ses mains, et reprit sourdement :

— Mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait de l'avoir dit... Oh ! pourquoi, pourquoi m'avez-vous demandé ?...

Mme Hélier, penchée sur elle, essaya de la tranquilliser, promit de se taire.

Elle songeait : Cela n'a guère d'importance, il ne la tient plus que pour quelques jours, le misérable...

Il y eut un silence. Mme Hélier revoyait la Rose d'autrefois, fraîche, souple, exhubérante. Un soir, Mme Hélier doucement l'avait engagée à attendre une année encore auprès d'eux. N'était-elle pas heureuse et bien traitée ?

Rose, la figure en feu, répondit :

— Que voulez-vous, Madame, quand on s'aime... quand on s'aime...

— Rose, dit Mme Hélier involontairement, vous ne l'aimez pourtant plus ?...

— Oh !... Madame !... oh ! si je l'aime !...

Et, voyant sa visiteuse stupéfaite, Rose essaya d'expliquer.

— D'abord, il ne me battait pas, et souvent il était bon pour moi, il me menait à la cam-

pagne, quelquefois, le dimanche, quand nous avions de l'argent; nous mangions dehors, tout seuls, nous deux, comme des bourgeois... Oh !... je me rappelle... des jours...

Et puis... j'étais heureuse qu'il ait un lit, des choses à manger qu'il aime, qu'il soit bien et content... Vous comprenez, Madame, je n'ai jamais eu que lui à aimer depuis que j'étais petite...

— Et moi ! exclama Mme Hélier, moi qui vous aimais, Rose...

Rose murmura :

— Madame comprend bien que ce n'est pas la même chose... Madame m'aimait de loin... du salon... comme on aime une servante, parce qu'elle vous sert bien...

Elle s'interrompit et reprit d'une voix plus basse :

— Moi, je ne savais pas ce que c'est, avant de le connaître, ce sentiment de joie, qu'on a là, dans la poitrine, en pensant à quelqu'un... et ce désir de faire pour lui... de travailler... de se dépenser...

— Rose... murmura Mme Hélier.

L'émotion lui coupa la voix. Rose reprit :

— Maintenant, c'est lui qui me soigne... Il fait des journées pour gagner. Hier, il m'a

apporté de la bière. Il voulait chercher un médecin quand il voyait que je souffrais trop... Et avant-hier, quand cette dame docteur est venue, il a dit : Je suis bien content...

Rose se tut encore. Elle paraissait épuisée, pâle comme si elle allait s'évanouir. Mme Hélier se pencha sur la paillasse. Dès que sa voix s'éclaircit, elle dit tendrement :

— Ma fille, vous vous fatiguez... Il faut dormir à présent. Je resterai encore, et nous ne dirons rien... Et je reviendrai demain, si vous aimez que je vienne...

Mais Rose, immobile, les yeux fermés, semblait ne pas l'entendre. Ses lèvres remuaient et Mme Hélier sentit qu'elle poursuivait sa pensée, défendait l'homme.

Soudain la mourante se redressa, et l'effort la faisait trembler de tous ses membres. Mme Hélier voyait bouger la couverture trouée sur ce corps qui frémissait.

— Tous les bons moments que j'ai eus avec lui... Ce bonheur que j'avais à l'aimer... Tout cela... Madame... Je sais bien que je vais mourir... Quand même nous étions si pauvres et c'était bien dur souvent... J'ai été une femme heureuse, pourtant... heureuse.

Et comme elle redisait heureuse, un sou-

rire la transfigura. Son visage rayonnait. Ce pauvre visage émacié, où les os saillaient, tirant la peau grise, souriait comme peu de visages humains sourient en regardant la mort.

— Rose!... Rose!...

Mme Hélier s'interrompit, songeant: C'est cela... elle a trouvé, elle... être heureuse d'aimer.

Il y eut un long silence.

Mme Hélier regardait la figure de Rose se calmer peu à peu, redevenir une figure quelconque d'agonisante. Elles demeurèrent longtemps ainsi. Rose fermait les yeux. Soudain, elle les rouvrit, dilatés d'effroi, sa face se convulsait.

— Madame... oh madame, murmurait-elle, est-il vrai... Une dame est venue, l'autre semaine. Elle m'a dit que j'étais une misérable, une femme perdue... et que je devais prier Dieu de ne pas me condamner... d'avoir pitié...

Mme Hélier demeura immobile quelques instants. Elle se rappelait avoir parlé ce langage ; elle se rappelait des êtres qu'elle avait ainsi bouleversés, croyant accomplir un devoir. Maintenant il lui semblait conquérir une vérité

définitive, illuminant les mensonges dont elle avait vécu.

— Rose!... avez-vous vu ce Christ... tout proche d'ici.

— Oh! oui, Madame... Quand je sortais encore, j'avais du plaisir à regarder en passant cette figure qui aime...

— Il vous aurait comprise, lui, il n'aurait point parlé comme cette dame. Il aimait.

Le pâle visage de Rose parut se tranquilliser.

Mme Hélier se pencha sur elle, et dit avec tendresse :

— Mon enfant, dites-moi si quelque chose vous ferait envie? Un peu de bon vin, des fruits, du bouillon? Je serais si heureuse de vous l'apporter.

Rose fit signe que non. Elle regardait toujours Mme Hélier et ses grands yeux brûlants s'enfonçaient dans les siens. Elle essaya de porter à ses lèvres son doigt décharné et murmura :

— N'est-ce pas?... Madame... n'est-ce pas?

Mme Hélier comprit.

— Soyez tranquille, mon enfant, je ne dirai rien, comptez sur moi. Et maintenant, tâchez de dormir.

Doucement elle la baisa et, sans bruit, quitta la chambre.

Mme Hélier se retrouva dans l'escalier encore assombri, chancelante sur le sol raboteux. Elle s'arrêta, étendit les mains, écouta. La toux continuait, plus lasse, et les grands coups battaient toujours dans le lointain. Il lui sembla qu'elle les entendait depuis une éternité. Elle arriva au bas de la montée.

Le long de l'impasse, elle marcha au hasard. La tête lui faisait mal. Une parole continue agitait ses lèvres :

— Ma pauvre petite Rose!... Ma pauvre petite Rose!...

Elle se sentait navrée jusqu'au fond de l'âme.

Le crépuscule tombait. Des voiles bleus enveloppaient la rue, les maisons sinistres, la terreur des fenêtres, les seuils immondes. Les bruits se faisaient plus assourdis. Des reverbères s'allumaient, et leur lueur opaque se diluait dans la brume.

Soudain, Mme Hélier revit le Christ.

Deux lanternes fixées aux deux bras de la croix détachaient son visage sur un fond de lumière. Mme Hélier s'arrêta.

Des larmes s'échappent de ses yeux, des

larmes douces qui emportent toutes ses amertumes. Il lui semble qu'une révélation s'est faite en elle, dans cette chambre ignoble, près de cette fille mourante. Désormais, elle regarde le Christ avec des yeux qui comprennent. Il sourit, il tend les mains, son doux visage resplendit des célestes félicités.

Mme Hélier le regarde toujours. Et une certitude bienheureuse s'impose.

Au sein même des bouges, le grand amour éclate comme une lumière, il rachète les êtres souillés et leur donne un coin de ciel.

L'amour comme l'immensité, comme le soleil, comme la mort, est la part de tous.

Et ce Christ est bien aux murs de cette maison lépreuse l'affirmation triomphale de l'amour, l'amour tout puissant qui peut transformer les cloaques.

Elle s'éloignait. Elle s'arrêta et se retourna encore. Dans les yeux du Christ, elle retrouvait le regard de Rose, mais plus rayonnant, plus intense, idéalement pur.

— Il y a donc, pensa-t-elle, un autre amour, plus grand que l'amour humain?

Mme Hélier reprit sa marche. Au même instant passa un ivrogne qui tenait par la taille une fille aux cheveux défaits, laissant traîner dans la boue son jupon de soie.

Mme Hélier entendit la voix avinée de l'homme qui disait avec des hoquets :

— Rose.... Rose, elle va.... elle va crever... Je te prends après.

III

Celui qui pleure.

— Pas de feu, pas de lumière, grogna Willie, en rentrant dans la mansarde obscure.

— Rien trouvé ? demanda anxieusement sa mère.

Le jeune homme se jeta sur une chaise et répondit avec lassitude.

— Rien trouvé... pas d'ouvrage...

C'était un grand garçon de seize ans, blond, à la face terreuse.

Sa mère se planta devant lui :

— As-tu bien cherché, dis-moi, en conscience ?

Il leva ses yeux troubles qui se détournaient et répondit.

— Oui... j'ai cherché...

Sa mère le considérait toujours. Une affreuse tristesse envahit son visage.

— Qu'allons-nous devenir ?

Elle regarda les trois jeunes enfants qui se pressaient à l'autre bout de la mansarde nue,

et le berceau d'où l'on entendait sortir un gémissement.

— Toi, le grand, qui devrais remplacer le père..., mais je suis toute seule, toute seule...

Sa voix se brisa dans un sanglot.

La lumière de la mansarde vis à vis éclairait vaguement leur chambre.

Willie pouvait distinguer les traits de sa mère. Et comme il la voyait, brûlée de travail, si ravagée, si douloureuse, un remords lui monta au cœur.

Peut-être le surprit-elle sur ses traits, ou se souvint-elle que les récriminations le renfrognaient toujours.

— Mon pauvre enfant, ce n'est pas de ta faute.

Willie alors, d'une voix tout autre, d'une voix pleine de cette tendresse qu'il avait autrefois, répondit :

— Mère, je réussirai peut-être demain. Je prendrai n'importe quoi, puisqu'on ne trouve rien dans son métier,.. et je te rapporterai de l'argent, demain...

Elle souriait, tout heureuse de l'avoir reconquis, ce grand garçon qu'elle sentait lui échapper, s'en aller loin d'elle, et fuir de plus en plus son regard.

En hésitant, le jeune homme reprit, tandis qu'une rougeur passait sur ses traits :

— Mère, si tu n'as rien ce soir, ne peux-tu pas prendre l'argent... l'argent du loyer?

Il s'interrompit et détourna son visage, tandis que l'expression mauvaise revenait à ses yeux.

Mais sa mère n'avait rien vu.

— Non, dit-elle, nous ne manquons pas encore aujourd'hui. J'ai pu faire une demi-journée au lavoir... Et j'étais contente, je pensais que si tu rapportais un peu, j'aurais complété les trente francs, songe donc, c'est la semaine prochaine, le terme...

Il répéta :

— La semaine prochaine...

— Il faut payer cette fois, acheva-t-elle. Et nous avons l'argent !

Willie murmura comme involontairement :

— Je ne t'ai pas aidée...

Alors, brusque, se leva en lui une pensée odieuse et impitoyable qui le brûla comme un fer rouge.

Il avait promis à trois misérables, ses amis, qu'il volerait sa mère.

Comment et par quels espionnages découvrirent-ils qu'elle possédait cette somme? Et

comment avaient-ils pareillement asservi l'âme de Willie, ces trois fainéants, qui, sous prétexte de chercher de l'ouvrage, couraient les cabarets, buvaient et jouaient?

Quelle fatalité les mit sur sa route, un mauvais jour de révolte et de paresse?

Depuis des semaines, ils le tourmentaient pour qu'il volât ces trente francs qui, disaient-ils, les rendraient riches.

Ils promettaient à Willie de le faire entrer ensuite dans une puissante association où l'on gagne sans travailler. Et ils le menaçaient, lui donnaient tant de bonnes raisons que Willie, à la fin, sentait vaciller sa volonté.

Il passait avec eux ses jours et une partie de ses nuits. Il voyait sa mère de loin en loin. Toujours mécontente, elle lui reprochait sa conduite et l'irritait.

Willie était vaincu. Il avait donné sa parole la veille. Il n'attendait plus qu'une bonne occasion. Et voici que, ce soir, la douceur de sa mère le retournait étrangement. Tandis qu'il la contemplait, si fatiguée, si dévorée par la vie, il se sentait de la pitié. Lui, dont ses compagnons faisaient enfin un homme, ne se retrouvait plus. Une lutte s'engageait. Il se représenta, s'il allait se désister, la pluie des

sarcasmes, les injures. Puis il serait tout seul à vouloir demeurer honnête, forcé de travailler, d'accepter n'importe quelle corvée pour gagner vingt sous. Tout seul...

— Willie, ne veux-tu pas ta soupe? demande sa mère en la lui apportant.

Elle a toujours sa voix affectueuse, et le cœur de Willie s'attendrit.

— Cela te fera du bien. Tu es si fatigué après tes courses...

Toutes ses frayeurs, toutes ses répugnances, les menaces de vengeances épouvantables, font silence autour de Willie.

Il mangea sa soupe sans rien dire, puis se leva et chercha sa casquette.

— Tu sors encore! s'écria sa mère.

— Oh! une demi-heure... quelque chose à dire à un camarade. Quelque chose que j'avais oublié, balbutia-t-il.

Et comme il trébuchait dans l'escalier noir, Willie murmura :

— Eh bien ! non. Ils ont beau dire que c'est facile, que c'est permis et légitime, que c'est un emprunt... Non... Ma mère est ma mère, après tout. Qu'ils aillent au diable.

Willie pressait le pas.

Ses camarades seraient encore sûrement

dans le cabaret où il les avait laissés. Il enfilait des rues ténébreuses, étroites, et qui tournaient. Les maisons autour de lui avaient fermé leurs yeux, se succédaient hautes et sombres. De loin en loin une clarté de lampe éclairait quelque fenêtre louche, un réverbère, au milieu de la ruelle, trouait la nuit.

Soudain, Willie aperçut une lueur plus vive au coin d'une place morne, où des becs de gaz montraient quatre boyaux s'enfonçant dans l'ombre.

Il s'approcha. Il aperçut, élevé contre une maison obscure, un Christ en bois, décharné, effrayant, dont les longs cheveux noirs encadraient les chairs livides.

Et cette tête se dressait, dardant ses yeux, et menaçait, maudissait, terrifiante. Willie s'arrêtant, le contempla. Il éprouva une joie de se sentir un brave garçon qui refusait de voler sa mère.

— Combien j'aurais eu peur, murmura-t-il. Et l'image passa devant lui d'un homme s'enfuyant, poursuivi par les gens honnêtes, et qui, soudain, se trouverait en face de ce Christ. Il frissonna et reprit sa route dans les ruelles désertes.

Tout à coup l'idée de ses complices s'im-

posa, lancinante comme un coup de fouet. Il les revit, il revit leur sourire. Il entendit le mot que la voix grasse de Cohn répétait toujours :

— Tu entends, tu entends bien.

Ce mot qui soulignait chacun de ses ordres, chacune de ses plaisanteries, devenait parfois étrangement sinistre.

Willie l'entendit d'une façon intense comme s'il avait une hallucination. Et la conviction le saisit, implacable, qu'il ne lutterait pas contre ses trois tyrans. Comment en avait-il eu un instant la pensée ? Il voulut se reprendre. Il murmura pour se faire illusion :

— J'irai, j'irai, je leur dirai...

Mais au même instant, dans l'obscur arrière-fond de sa conscience, Willie savait qu'il ne parlerait pas.

Cependant il continua sa route.

Une lumière rouge éclate dans l'ombre d'un cul de sac. C'est là que les amis de Willie boivent jusqu'à l'heure où le cabaretier les met à la porte.

Willie s'avance, regarde ce grand flamboiement trouble. Le verre opaque ne laisse point distinguer l'intérieur. N'importe. Ils sont là, il le sait. Il n'entrera pas. Et pourtant, il

demeure, désirant de toute sa force se précipiter et leur dire en face, la voix haute, qu'il ne volera point sa mère.

La voix de Cohn s'élève, stridente, le poursuit impitoyablement.

— Tu entends ! tu entends...

Leurs rires stupides d'ivrognes dominent le tumulte.

Et Willie s'enfuit, honteux, tremblant, incertain. Il sait qu'il ne peut entrer que les mains pleines de l'argent de sa mère.

Ce matin-là, dès son réveil, Willie sentit que la chose était décidée. Il l'accomplirait le soir.

Il se leva, s'habilla rapidement, refusa de manger et partit sans regarder sa mère, ni les enfants, conscient qu'il ne fallait pas rester dans cette chambre auprès d'eux.

Il passa toute la journée avec ses camarades, jouant, buvant, tâchant de s'étourdir. Vers le soir il était ivre. Il entendait encore, comme à travers une ouate, les paroles de ses complices.

Puis il se retrouva dans la rue, marchant en tâtonnant vers sa demeure. Le vent froid lui soufflait au visage. Et tout à coup l'épouvantable idée le cingla :

— C'est maintenant !...

Il hâta le pas. Il était dégrisé.

D'instinct Willie fit un détour pour éviter le Christ.

A pas lents il monta l'escalier.

Sa mère venait de coucher les deux petits. Ils partageaient la même paillasse. Willie les regarda.

Leurs frimousses pâles reposaient au milieu des cheveux emmêlés. Frêles et maladifs ils dormaient. Et dans son sommeil l'aîné gémissait. La mère murmura :

— Dès que nous pourrons leur donner davantage à manger, ils seront mieux.

Elle ajouta timidement, car depuis quelques jours, elle n'osait plus poser cette question :

— Tu n'as rien trouvé ?

Il répondit brièvement.

— Rien.

Il y eut un silence. Et dans ce silence, Willie entendit tous ses projets. qui se battaient en lui.

Sa mère reprit :

— Viens manger.

— Je n'ai pas faim, grommela Willie.

Ses yeux revenaient sans cesse à la commode, une vieille commode branlante sur laquelle on mangeait, depuis que la table était

mise en gage. L'argent dormait là, dans le premier tiroir, à gauche... Sa mère prenait la clef lorsqu'elle quittait la chambre.

Il alla s'asseoir devant la petite fenêtre aux carreaux malpropres et toujours fermés, afin que la chaleur ne se perdît point. Et il regarda la rue, attendant l'heure.

La rue était noire et silencieuse. Un seul réverbère éclairait les passants qui se hâtaient, d'humbles passants besogneux, des ouvriers las, des femmes portant des fardeaux. Autour d'eux des ombres rôdaient. Une courte ruelle transversale ouvrait sur une artère plus large, brillante comme une rivière de clarté. Là bas se tenait un marché qui devait durer tard dans la soirée. Les larges flammes des torches vacillaient au vent. On voyait se profiler et gesticuler des silhouettes noires; des voix bruyantes arrivaient jusqu'à Willie.

De temps à autre il se retournait. Sa mère faisait une lessive hâtive à la clarté de la chandelle. Il la distinguait, agenouillée devant un bassin en terre, et elle savonnait les petits bas. Il contempla sa forme courbée, la fatigue de son attitude, ses gestes épuisés. Son dos se redressait avec tant de peine lorsqu'elle atteignait le savon sur la chaise dépaillée. Il

comprima un flot de sentiments, et les poings serrés, regarda dans la rue. Tous ces gens, tous ces gens qui passaient, ces gens heureux n'allaient pas à une torture comme celle qu'il traversait. Inquiet, il jetait des regards derrière lui, pensant :

— Ne se couchera-t-elle jamais ?

Un grand silence le fit tressaillir. Il n'entendait plus le ruissellement d'eau. Il se retourna. Sa mère dormait, écroulée à côté de sa cuve, foudroyée de fatigue. Willie éprouva le désir intense de ne plus rien voir, de ne plus penser. Il se leva, et brusquement, éveilla sa mère.

— Il faut aller au lit, bougonnait-il.

Et il ajouta, comme malgré lui :

— On dort mal sur le plancher...

Tout assoupie, elle répondit :

— Laisse-moi !...

Alors il la poussa jusqu'à son matelas. Et il était si nerveux, si brutal, qu'elle s'éveilla tout à coup. Ses yeux se fixèrent sur son grand fils. Elle murmura :

— Oh ! Willie...

Puis elle reprit :

— Tu ne veux pas te coucher ?

Et saisie d'inquiétude, elle ajouta :

— Qu'as-tu, dis-moi ?

Il répondit :

— Je n'ai pas sommeil... Plus tard.

Il retourna à la fenêtre. Bientôt il n'entendit plus rien.

La ruelle était déserte. Le marché là-bas s'éteignait.

Il attendit longtemps encore, et continuellement, il différait.

— Quand il n'y aura plus aucune lumière... aucune lumière...

— Quand personne ne passera plus...

Il entendit au loin, dans l'effrayant silence de la ville qui s'endormait, de larges ondes graves se succéder lentement. Il compta... Minuit.

— Dans un quart d'heure, pensa Willie.

Et il se sentit soulagé d'avoir encore ces minutes devant lui.

Le quart sonna. La longue vibration se prolongea.

Willie se dit qu'il fallait. Il entendit monter une voix répétant avec obstination :

— Tu entends! L'heure est venue... Tu entends... Tu entends...

Et tout à coup, il se retourna.

Sa mère était immobile, allongée sur la paillasse. Il voyait, dans le désordre des che-

veux, sa face pâle, ses yeux fermés ; et sa respiration régulière arrivait jusqu'à lui. Willie regarda la bougie au bord de la commode. Elle brûlait encore, diminuée, penchée dans le chandelier malpropre ; et la cire tombait goutte à goutte sur le plancher. Willie n'avait plus que quelques minutes de lumière. Cette idée le mit debout, fiévreux, dévoré du besoin d'en finir.

Il marcha droit à la commode, tourna la clef, ouvrit le tiroir, tâta les pièces d'argent enveloppées de papier, et les mit dans sa poche. Alors il se retourna, et ses yeux mesurèrent la distance qui le séparait de la porte.

Machinalement il saisit la bougie, et, en passant devant le matelas de sa mère, il l'éleva afin que la vue de son sommeil le tranquillisât. Willie recula, hagard, et la chandelle lui échappant, s'écrasa sur le plancher. Il chercha la porte, tâtonna dans l'obscurité, s'enfuit. Mais il emportait avec lui l'épouvantable image de sa mère, blême, les yeux grands ouverts, qui le regardait.

Dans la rue, il revint à lui et tâcha de marcher avec plus de calme. Il fit sonner ses talons sur le trottoir.

Sa mère l'a vu... et elle n'a pas appelé. Elle

n'a rien fait pour empêcher son fils de la voler... Sa mère le regardait... Oh ces yeux que l'étonnement bouleversait, les pauvres yeux élargis par l'atroce douleur... Et maintenant, il croit les voir à tous les angles de murs, le guettant au-dessus des portes, l'épiant par les fenêtres. Si seulement sa mère l'avait injurié, s'était jetée sur lui pour reprendre l'argent, il l'aurait repoussée, brutalisée, et n'y penserait plus. Mais ces yeux qui lui reprochent en silence, qui souffrent indiciblement et l'accusent, il les sent rivés à sa chair.

Tout à coup, il s'arrête, paralysé d'effroi. Le Christ de l'autre soir se dresse devant lui, blême, et menace.

Willie, épouvanté, s'enfuit dans les rues noires. N'a-t-il pas vécu déjà cette affreuse minute ?

Une autre lumière l'attire. Il s'approche. Il aperçoit un Christ encore, blond, douloureux, et dont la face pâle est inondée de larmes. Et Willie de nouveau s'arrête, stupide. Ses genoux s'entrechoquent.

Un effrayant chagrin bouleverse cette face, l'intolérable et surhumaine douleur : l'être chéri qui vous tue... le Christ a les yeux de sa mère.

Willie a repris sa route. Il ne pense plus. Il est une machine obéissant à une impulsion. Il va. Depuis bien longtemps une heure a sonné. Mais une raie de lumière demeure encore au cabaret louche. Willie donne le coup de poing convenu. La porte s'ouvre. Ses trois complices, attablés, jouent aux cartes, et de gros rires retentissent.

Willie entre, jette l'argent sur la table, sans dire un mot, sans regarder personne, puis il s'en va, il lance la porte, il se perd dans la nuit.

Ce fut huit jours après, un soir, qu'il se présenta devant sa mère. Il entra timidement et demeura sur le seuil, le visage défait, hâve, avec des yeux cernés qui imploraient. Sa mère, assise, déshabillait un des petits. Elle leva la tête et devint toute pâle.

— C'est toi... toi, balbutia-t-elle.

Alors Willie s'approcha, et, brusquement, posa quelques pièces de monnaie sur ses genoux.

— Mère... j'ai du travail, commença-t-il d'une voix basse et honteuse. Je me suis engagé... Je regagnerai l'argent... tout l'argent.

Elle continuait à le regarder comme si elle ne comprenait pas.

Elle venait de traverser des jours d'angoisse. Elle se voyait, d'un instant à l'autre, jetée dehors avec ses petits. Oh ! cet argent, impossible à regagner... une femme toute seule, qui n'a que son grand fils.

Et voilà qu'il revenait, ce fils, avec ses yeux bons comme autrefois.

— Mère... pardon, bégaya-t-il.

Elle ouvrit ses bras. Et Willie vint poser son front sur ses genoux, comme autrefois.

---

* * *

Le Sculpteur, cependant, de loin en loin, s'en allait visiter ses Christs. Il se glissait le long des murailles, passait devant eux, revenait sur ses pas, et les enveloppait de ses regards comme des enfants absents qu'il retrouvait. D'abord il s'apitoyait sur les détériorations. Puis, se représentant la houle de souffrance qui se reformait sans cesse au pied de ses Christs, il soupirait et leur demandait :

— Apportez-vous un peu de soleil, par ici?

Mais il n'osait point rester longtemps et s'enfuyait, poursuivi par la crainte qu'on ne le devinât.

Le Sculpteur cessa de venir. Pendant six semaines, il demeura couché, malade gravement, et délira. La vieille femme de charge qui le soignait, plus d'une fois, en s'en allant, secoua la tête :

— Pour sûr, le pauvre Monsieur ne passera pas la nuit.

Cependant, il était mieux. Il se levait, et demeurait étendu dans la galerie. Alors il songeait à ses chefs-d'œuvre, envoyés en exil dans les rues mauvaises.

Un jour, il se sentit plus fort. Du soleil entrait par les fenêtres. En chancelant, le Sculpteur descendit l'escalier, fit quelques pas sur la chaussée.

Un vent tiède soufflait le printemps. Il le respirait avec délices.

— Allons, je vais guérir...

Les jours suivants, il sortit encore et allongea sa promenade.

Un matin, au moment où il ouvrait la porte, pressé d'humer l'air, il aperçut, devant le trottoir, un monceau d'objets informes.

Il s'approcha et reconnut les débris de ses Christs. Il chancela, blessé au cœur. Se baissant, il les examina, les remua doucement, espérant découvrir quelque fragment intact.

Mais les pieds et les mains avaient des doigts brisés, les bras étaient sciés dans leur longueur. On avait mutilé les torses et coupé en deux les visages. Le Sculpteur ramassait des cous, des barbes, des faces avec de grands yeux tristes qui le regardaient. Alors il les prit, comme on relève un enfant mort, et, pliant sous le faix, gravit lentement les étages. Il descendit, se chargea et remonta. Dix fois, il recommença. Enfin, épuisé, il s'assit et contempla les morceaux alignés.

— Les brutes !... Les brutes !... murmurait-il. Oh ! les brutes !

La colère bouillonnait en lui, faisait trembler ses vieilles mains qui avaient travaillé si longtemps, avec persévérance.

— Les brutes !...

Entre ses Christs, il avait choisi les plus beaux les plus aimés, afin de diminuer cette souffrance humaine qui hantait ses jours et ses nuits.

Maintenant, dans son cœur meurtri, la haine chassait l'amour.

La journée s'écoula. Le Sculpteur demeurait renversé sur le divan. Il n'avait plus de force. Un grand découragement l'accablait.

— A quoi bon !... A quoi bon !...

Il désira mourir.

La nuit vint. Il voulut rester dans sa galerie, comme pour la veillée d'un mort. Il ne dormait pas. Les yeux de ses Christs brisés le regardaient à travers les ténèbres.

Enfin une torpeur le terrassa. Il s'assoupit lourdement et se réveilla en sursaut.

L'atelier était rempli de lune. Le Sculpteur ébloui se redressa. Par les grandes baies, il apercevait le ciel tout pointillé d'étoiles. La lumière blanche marchait dans la galerie. Un

à un, les Christs sortaient de l'ombre, et sous les rayons devenaient vivants.

Le Sculpteur ressentait des angoisses affreuses. Le souffle lui manquait. Une faiblesse paralysait ses membres, telle qu'il pensa :

— Je vais mourir.

Le ciel, dont il avait tant de fois adoré la lumière et l'immensité, lui envoyait une compagne pour l'assister dans son agonie.

Le Sculpteur sourit à l'idée de la mort. Il était si las de vivre. Depuis si longtemps il cherchait la beauté pour la consolation des hommes. Mais les hommes n'en voulaient point. Ils avaient anéanti l'œuvre modelée avec tant d'amour. Les rayons, glissant sur le sol, éclairaient les débris. Un frisson de colère secoua le mourant. L'amertume de sa vie gâchée le tortura. Il ferma les yeux.

Ses yeux se rouvrent et se fixent sur un Christ, en face de lui, que la lune illumine splendidement, un Christ souriant et tendre, dont la bouche semble parler.

Le Sculpteur se rappelle qu'il l'acheva un jour où deux anciens amis le raillaient dans un journal. Plein de rage, il avait saisi son ébauchoir et, de vigoureux coups dans la glaise, terminé le torse. Puis, monté sur

l'échelle, il s'était penché vers le visage. Il fallait adoucir les yeux, attendrir la bouche, affiner la commissure des lèvres. Et peu à peu le chagrin du Sculpteur s'était dissipé. Son Christ le reprenait, l'exaltait, lui communiquait son amour, l'emportait à travers des espaces que les hommes n'atteignent point. L'allégresse de l'œuvre qui s'achève, de l'expression qui se fixe, effaça jusqu'au souvenir des rancœurs. Et tandis qu'il contemplait ce visage illuminé de tendresse, ces yeux pleins de pardon, ces lèvres qui bénissaient, les moqueries du journal lui parurent si lointaines, qu'il ne comprit plus comment elles l'attristèrent.

Cette nuit, le Sculpteur mourant se rappelle toutes ces choses... Le Christ inondé de lune lui ramène l'ancienne ivresse. Oh! non, il avait tort de renier sa vie. Qu'importent l'incompréhension, les sarcasmes des hommes, les amis qui trahissent, l'œuvre détruite, qu'importe! D'autres Christs affirment encore l'amour triomphant. Et quand ceux-ci devraient disparaître à leur tour, d'autres sculpteurs les édifieront de nouveau. Ils travailleront sans récompense, bafoués et délaissés. Qu'importe! Ils connaîtront des joies qui rachètent les

supplices. Leur vie s'attachera tout entière à exprimer l'amour.

Et lui, ne meurt-il pas heureux?

Fidèles autour de lui, ses Christs le consolent, adoucissent les angoisses dernières.

Ils sont là qui se pressent à son chevet, et s'animent, et se penchent, et lui parlent. Il reconnaît bien leur longue théorie : les Florentins émaciés, les Celtes qui rêvent, les Flamands superbes dont la chair est un hymne à la vie, les rudes montagnards luttant contre la souffrance.

Voici les maquettes des morts, celui qui donne, celui qui menace, celui qui pleure. L'Aimant, devant sa croix, l'appelle, tout illuminé des suprêmes béatitudes. La glaise blanchit sous la lune, prend des tons de chair. Il les revoit dans leur définitive beauté.

Ses yeux mourants revinrent à celui qui, le premier, a consolé son agonie. La lumière blanche jouait sur le front poli, l'entourant d'une auréole, la poitrine semblait haleter doucement, et la face s'inclinait souriante, miséricordieuse.

Le Sculpteur murmura :

— Celui qui pardonne...

Et il mourut.

Le lendemain, les journaux du soir publièrent la note suivante :

« Nous apprenons, avec regret, la mort du grand sculpteur Théodore Chimère. Atteint d'une maladie mentale, il est mort tout seul, perdu dans les mauvais quartiers de notre ville. Les rares personnes qu'il fréquentait encore nous assurent qu'il était devenu complètement fou. »



L'ENFANT DES BÉGUINES

L'Enfant des Béguines.

Mademoiselle Geneviève, béguine à Bruges, élevait chez elle son neveu orphelin, Dominique.

La règle l'autorisait à le garder jusqu'à l'âge de sept ans. Elle habitait, à l'un des angles du vaste quadrilatère, une maisonnette à pignon blanc, encadrée par d'autres maisonnettes semblables. Les chambres, passées à la chaux, d'une pureté de lis, étaient ornées de crucifix et de saintes vierges en plâtre, qui rêvaient sous leur globe de verre.

Barbara, la servante, entre les offices, s'occupait continuellement à polir les meubles raides, à balayer les nattes; elle repassait les guimpes, les serre-front, les grands voiles de chœur qui enveloppaient Mlle Geneviève d'une telle auréole de neige que son neveu lui disait parfois, en se reculant :

— Vous êtes toute blanche, tante Geneviève; vous êtes comme une sainte ! Je n'ose pas vous embrasser.

Dans chaque maisonnette travaille une servante, car les longues mains douces des béguines, où brille l'anneau des divines fiançailles, sont réservées au seul service des saints. Elles brodent des voiles et des nappes pour leurs autels; elles ornent les chapelles de tapisseries, belles comme des peintures; elles décorent des chapes destinées aux églises pauvres; quelquefois aussi elles cousent du linge qu'on distribue aux besogneux.

Dominique vivait heureux dans cette retraite si bien close, où les bruits sont assourdis et harmonieux, où passent et repassent les longues jupes noires de ces femmes toujours souriantes, paisibles, et disant à demi-voix des paroles de tendresse. Il était pâle, la marche l'essoufflait; il pleurait comme une fillette malade les jours de grand froid. L'hiver, il ne voulait plus quitter ces chambres blanches, où les braises du poële allumaient de mouvantes lueurs roses.

Parfois, le soir, après le salut, Mlle Catherine apportait sa broderie chez son amie intime, Mlle Geneviève. Dominique se blottissait

entre leurs robes, et, tout engourdi de bien-être, regardait les étincelles tomber de la grille, écoutant l'entretien.

Elles parlaient de la santé de Mme la Supérieure, toujours si frêle, des demoiselles qui faisaient leur noviciat, de la prochaine prise d'habit, des petites nouvelles des séculières. Ces choses, à force d'être redites, prenaient des proportions exorbitantes, remplissaient l'horizon de Dominique comme celui des béguines. Elles oubliaient et il ignorait qu'au delà de leur double ceinture de canaux et de remparts, un autre monde se mouvait.

Les béguines le gâtaient. Il connaissait chacune d'elles et le détail de sa vie. Il savait que Mlle Thérèse hébergeait, par permission de Monseigneur, sa mère infirme; que Mlle Elisabeth élevait sa nièce, une grande fille turbulente qui effrayait un peu Dominique. Il allait écouter Mlle Catherine chanter à son piano et il suivait des yeux, avec délices, les longs doigts de Mlle Irma, tandis qu'elle déployait, en marge des livres d'heures, les fines enluminures, les vols de chérubins, les guirlandes, les grands lis d'or et les paons majestueux.

Il les considérait toutes comme ses tantes;

seulement Mlle Geneviève lui appartenait plus particulièrement. Il éprouvait un confus sentiment d'orgueil quand, au sortir de Sainte-Elisabeth, leur procession lente se déroulait et bientôt s'éparpillait sous les arbres de la prairie. Il s'arrêtait de jouer pour les contempler. Et son grand respect l'empêchait, lorsqu'elles étaient ainsi toutes ensemble, de courir à l'une d'elles, se faire embrasser.

A Mme la Supérieure, il vouait une adoration mystique dont il n'avait pas conscience. Lorsque, en passant, elle lui tapotait la joue, il tressaillait d'aise, et le souvenir de cette caresse demeurait en lui jusqu'au soir, comme un rayon.

Elle était très grande; sa figure de cire jaune, découpée sur la blancheur des linges, brillait comme si une lumière eût brûlé au dedans. Elle répandait le charme souverain et délicieux des êtres qui vivent la vie de l'esprit. On racontait que cette étrange puissance avait causé la prise d'habit de jeunes filles nobles, riches, qui, l'ayant vue une fois, ne pouvaient plus supporter l'existence loin du Béguinage.

Les enfants mêmes, d'une façon obscure, éprouvaient cette fascination.

Dominique sentait, quand la Grande Dame passait, qu'il aurait voulu la suivre partout, dormir dans les plis de sa jupe, blottir sa tête, disparaître en elle. Il aurait aimé se mettre à genoux à ses pieds, en déroulant son chapelet, comme on lui apprenait à le faire aux pieds de Marie. En même temps, quelque chose de semblable à une pierre descendait sur son cœur et l'étouffait; il aurait voulu crier et il ne pouvait prononcer une parole.

Souvent des gamins venaient en courant mendier des sous à quelque peintre travaillant dans l'enceinte du Béguinage. Dominique les considérait de loin, sans aucune envie de les rejoindre, un peu comme des animaux sauvages.

Plus d'une fois sa tante l'avait emmené dans la ville. Les passants de la rue des Pierres lui firent l'effet d'une cohue; les voitures l'étourdissaient. A la Grand'Place, il se sentit perdu, misérable et demanda à rentrer. Lorsqu'ils rencontraient une école de garçons qui défilaient deux à deux sur le trottoir, Mlle Geneviève disait :

— Voilà comme vous serez...

Mais lui promenait dans les rangs ses yeux

inquiets. Il voyait les gamins rire et se bousculer; parfois, ils se baissaient, ramassaient un caillou qu'ils lançaient furtivement; ou bien deux d'entre eux se précipitaient l'un sur l'autre en s'assénant des coups de poing. Le surveillant accourait les séparer. Ils se jetaient encore des paroles haineuses.

Dominique se serrait davantage contre Mlle Geneviève, et une vague épouvante l'oppressait.

Elle lui disait en soupirant :

— Quand vous aurez sept ans, mon petit Dominique, il faudra bien vous en aller dans une école.

— Pourquoi? demandait-il.

— Parce que c'est la règle.

— C'est dans très longtemps, dites, tante Geneviève, que j'aurai sept ans?...

La béguine avait adressé à la Grande Dame une demande de garder une année de plus, par faveur spéciale, ce garçon si fluet qui semblait une fille. Mais il lui fut répondu que la règle ne pouvait être enfreinte.

Elle se résigna. Cette séparation, d'ailleurs, lui apparaissait comme une catastrophe acceptée longtemps d'avance, fatale, que rien ne pouvait détourner.

Lorsqu'il eut six ans, on le conduisit à l'église, à la messe le dimanche matin et au salut tous les après-midi. Sa tante le faisait asseoir auprès d'elle dans une stalle du chœur, et les deux longues lignes de voiles inclinés l'éblouissaient comme deux coulées de neige.

Chaque béguine se levait à son tour, descendait le degré, laissant traîner sur les dalles son ample manteau, et, debout au lutrin, elle lisait dans le gros livre éternellement ouvert. Un ruban coupait la page d'une diagonale rouge, et ses mains respectueuses le déplaçaient. Sa voix roulait sous les voûtes, sans timbre, monotone comme un bruit d'eau. Et dans l'église obscure, qui se vidait, les statues des saints semblaient s'assoupir.

Dominique préférait le service du dimanche, quoiqu'il sommeillât souvent, bercé par les harmonies de l'orgue.

L'encens le pénétrait de langueur. Il lui semblait qu'il devenait léger comme une fumée et qu'il s'en allait rejoindre à la cime de l'autel le vol des petits anges. Ou bien les flammes des cierges s'élargissaient tellement que le sanctuaire lui paraissait tout en feu, et il contemplait avec ébahissement le prêtre agenouillé sous les fleurs merveilleuses de sa chasuble.

La lumière faisait courir aux cassures du satin des aiguillettes d'or. Tout à coup le prêtre se relevait, s'enveloppait les mains de l'étoffe scintillante, afin d'épargner au sacrement tout contact impur, et il se retournait subitement vers les fidèles, élevant au-dessus de sa tête le saint ciboire qui brillait comme un soleil. Les cassolettes d'encens bondissaient, la sonnette résonnait, et les voiles des béguines s'inclinaient plus respectueusement, en ondulant, comme un champ de lis sous la brise.

L'enfant comprenait qu'un acte mystérieux et suprême s'accomplissait là, et le prêtre lui apparaissait dans une gloire, d'essence supérieure, resplendissant de surnaturel. Sa rêverie confuse se prolongeait, il ne songeait plus à partir et demeurait immobile, renversé dans sa stalle. Le garçon d'autel promenait d'un cierge à l'autre son long éteignoir qui se posait à regret sur chaque petite flamme. Machinalement, Dominique le suivait des yeux, regardant la fumée, comme un mince ruban, s'élever toute droite, puis se contourner en spirales et s'éparpiller.

Mlle Geneviève, radieuse de le voir ainsi tout ébloui, disait avec orgueil :

— Il sera prêtre...

L'autre enfant, la fillette, était bien différente. Active et tapageuse, elle se rongeait d'ennui; le Béguinage l'oppressait comme une prison.

Quelquefois elle passait la porte voûtée et, de la passerelle, jetait un regard avide sur la place, la rue, trop souvent désertes, et sur le Lac d'Amour où les cygnes glissaient lentement en balançant leur col.

Des paysannes se hâtaient, courbées, portant des fardeaux qui bosselaient leur mante. Des promeneurs flânaient au soleil, et parfois il arrivait qu'une voiture débouchait. Les fers du cheval résonnaient sur les pavés; de chaque maisonnette un écho se levait, et ce roulement qui se prolongeait, attirait à toutes les fenêtres, devant le miroir espion, des têtes curieuses.

Le regard de l'enfant désœuvrée s'attachait au tournant de cette rue. Là-bas passait la vie, bruyante, affairée, et son écho lointain parvenait jusqu'à Rose. Elles étaient heureuses ces femmes qui allaient s'y replonger. Mécontente de rentrer, et ne sachant que faire, elle se penchait par dessus la balustrade, essayait de mirer son visage dans le canal. Le ciel, s'y réfléchissant, envoyait de grandes plaques d'un

bleu profond, et des nuages blancs s'éparpillaient tout autour. Elle avait l'air de s'ennuyer aussi, cette eau qui passait si lente. Rose enviait les ailes des cygnes. Comme elle les eût déployées pour s'envoler au loin!

Mlle Elisabeth, désespérant de la rendre docile, avait décidé que, l'année suivante, Rose irait le matin prendre des leçons au couvent Saint-André. Et la petite s'en réjouissait comme d'une fête.

Les mois de juillet et d'août étaient sa bonne saison. Des étrangers envahissaient le Béguinage. Ils tenaient un livre rouge qu'ils consultaient sans cesse, et ils se montraient les uns aux autres des choses mystérieuses, que Rose cherchait en vain à apercevoir. Elle les suivait de loin, les enveloppant de ses regards curieux, inventoriant leur costume, leur waterproof, leurs sacs de cuir et les étuis noirs qu'ils portaient en bandoulière. S'ils avaient pu la prendre et l'emmener!

Dominique, lui, redoutait ces intrus. Il quittait la pelouse, se réfugiait auprès de Mlle Geneviève, et, le front contre le carreau, les suivait d'un œil fâché. Il semblait qu'on le volât en pénétrant dans sa retraite.

Un matin, Mlle Geneviève prit l'enfant dans ses bras et lui dit :

— Tu as sept ans.

Il la regardait tout effrayé, sentant confusément qu'un événement cruel devait lui arriver ce jour-là.

— Oh! tante Geneviève, cela ne pourrait-il pas être demain ?..

Elle l'embrassa en soupirant, puis le conduisit à la Grande Dame pour qu'il lui dît adieu.

Une novice leur fit traverser le vestibule où des dalles noires et blanches alternaient comme les carrés d'un échiquier. Un feu de charbon rougissait le poële et le grand Christ, au-dessus, s'éclairait. Puis ils entrèrent dans une pièce où, chaque soir, Mme la Supérieure reçoit les clefs du Béguinage.

Enfin elle parut.

Ses cheveux étaient emprisonnés dans la coiffe. Le serre-front lui descendait jusqu'aux sourcils et ne laissait apercevoir que les longs yeux gris, les joues creuses; le menton reposait, tout effilé, sur la guimpe éblouissante. Elle avait cet ineffable sourire qui fait rêver aux joies surnaturelles.

Dominique la regardait comme s'il ne l'avait

jamais vue. Il ouvraït tout grands ses yeux, et le détail des êtres et des objets lui entrait jusqu'au cœur.

Mlle Geneviève disait :

— C'est aujourd'hui...

Et elle présentait son neveu qui tendit son front au baiser de la Grande Dame.

— Ah ! c'est aujourd'hui... Courage, Dominique ! Il reviendra vous voir, Mademoiselle Geneviève, le dimanche et les jours de sortie.

— Oh ! oui... il reviendra... mais ce ne sera plus la même chose.

— Plus la même chose, répéta Dominique comme un écho.

Dominique dit adieu à toutes les béguines. En quittant Mlle Elisabeth, il eut une confuse révolte. S'il avait été une fille, on l'aurait gardé. Rose était bien heureuse... Pourquoi donc n'était-il pas une fille ?

Cependant, il se taisait.

Rose l'accompagna jusqu'au rempart et le regarda s'éloigner avec sa tante.

Sur la passerelle, il se retourna.

A travers le grand trou cintré de la porte, il vit le Béguinage qui s'enfonçait, diminué déjà, et les ormes barrant les maisonnettes de hautes lignes perpendiculaires.

Dominique ne pleurait point. Il ne comprenait pas très bien ce qui lui arrivait. Il sentait vaguement qu'il était rejeté pour toujours de cet abri si tranquille et si chaud, où « ses tantes » l'aimaient, où il était heureux.

Devant lui, il y avait désormais «le monde», et « ce monde », dont les béguines parlaient avec des hochements de tête et des airs de blâme, l'épouvantait.

Ils s'arrêtèrent devant un grand bâtiment carré, régulier, sévère. Ils traversèrent une cour sans arbres, au milieu d'un flot de gamins qui s'ébattaient en criant. Ils entrèrent dans une chambre où un prêtre feuilletant un gros livre, écrivit le nom et l'âge de Dominique.

Sa tante, une dernière fois, lui recommanda d'être bien obéissant, et de ne pas oublier ses prières.

Puis elle se leva pour partir.

Alors il se jeta sur elle en sanglotant. Saisi par un effroi qui lui glaçait l'âme, il enfouissait sa tête dans son grand voile et redisait, suppliant :

— Oh! prenez-moi, prenez-moi au Béguinage!

Quand elle eut disparu, il se laissa tomber

sur le plancher et pleura jusqu'au soir, sans vouloir manger, refusant de répondre.

Régulièrement, la première année, tous les dimanches de sortie, Dominique vint voir « ses tantes ».

Il semblait plus mince, avec un sourire plus pâle. Il ne parlait guère et remuait la tête lorsqu'on le questionnait sur sa classe.

Puis il causa davantage, prit un air résolu. Mlle Geneviève sentit qu'il se transformait et que des influences opposées à la sienne intervenaient dans la lente élaboration de son être. Ses visites s'espaçaient de plus en plus. Il resta même si longtemps sans paraître que sa tante alla le voir, tout éplorée, et le craignant malade.

Il arriva au parloir, souriant et un peu embarrassé.

— Non... non... tante Geneviève... je n'ai rien. Seulement ils se moquent de moi, les autres; ils m'appellent « petite nonne », ou bien « l'enfant des béguines... » alors... vous comprenez...

Et, se jetant sur elle du même tendre mouvement qu'autrefois, il murmura :

— Oh! tante Geneviève, j'étais bien plus heureux au Béguinage...

Elle soupirait; elle aurait tant voulu lui épargner la souffrance, à ce pauvre oisillon sans plumes qu'il avait fallu jeter hors du nid.

On entendit des pas dans le corridor. Il s'arracha à son étreinte et, tout droit, appuyé contre le mur, il reprit :

— Il ne faudra pas m'embrasser dans la cour, il ne faudra plus venir ici, tante Geneviève, ils se moqueraient trop!

— Je te reverrai au Béguinage, pourtant? demanda-t-elle, frappée au cœur.

— Oh! oui... quelquefois... Mais je voudrais tant devenir pareil aux autres, tante Geneviève! J'essaie bien de crier, de jurer, de fumer, de me battre.

— Dominique! cria la pauvre fille épouvantée.

— Ça ne m'amuse pas beaucoup, soupira-t-il. Mais puisque je ne puis plus vivre avec vous... On est trop malheureux quand on ne ressemble pas aux autres, tante Geneviève...

Elle le quitta, le cœur serré, sans oser l'embrasser, atterée. Et elle sentit que c'était ce jour-là vraiment qu'elle se séparait de son petit Dominique.



LES PIGEONS DE ST-PAUL

Les Pigeons de St-Paul.

John Berton, comptable de Wallis and C°, Cheapside, et Jenny Berton, sa sœur, caissière dans un grand magasin d'Oxford street, habitaient ensemble une maison rose, au nord de Londres, où les loyers sont bon marché.

Chaque matin, après leur déjeuner, Jenny prenait l'omnibus et John, le chemin de fer souterrain. Le soir, ils se retrouvaient, dînaient, et passaient leur soirée au coin du feu, l'hiver, dans leur jardinet, l'été.

A une heure moins dix précise, John se rendait au « British Tea Table », restaurant populaire, où, pour la somme de dix pences, il consommait de la viande chaude, une tasse de thé et un pudding. Les jours de beau temps, il se hâtait, afin d'aller fumer une pipe dans le jardin qui se niche frileusement contre la cathédrale de St-Paul. Il éprouvait un bien-

être à regarder les platanes luire au soleil et les pigeons voleter autour de la fontaine. Des centaines de commis et d'ouvriers, assis par files le long du jardin, ressentaient à la même minute la même satisfaction. Des bandes de jeunes employées de magasins passaient en se donnant le bras. Quelques-unes flânaient, émiettant leur pain aux pigeons; d'autres s'asseyaient sur les marches de St-Paul et riaient en se parlant à l'oreille. Berton s'amusait à les observer et à les reconnaître. Il savait lesquelles étaient amies; il distinguait les filles honnêtes et les chercheuses d'aventures. Il regardait passer toute cette vie pauvre et laborieuse du haut de sa propre supériorité sociale de comptable chez Wallis and C°, Cheapside; il l'étudiait avec indulgence, cantonné dans sa supériorité morale d'homme d'ordre, de sens rassis, aux habitudes réglées comme un horaire.

Il avait remarqué une très jeune fille, trottin de modiste, qui s'en allait toujours seule et s'arrêtait longuement à regarder les pigeons. Elle arrivait vite, pressée de voir les fleurs, les arbres, désireuse de passer auprès d'eux le plus de temps possible, entre ses heures grises de travail. Berton la rencontrait quelque-

fois au « British Tea Table » et il s'amusait à regarder du coin de l'œil ce qu'elle mangeait afin de reconstituer le prix de son repas. Elle ne dépassait jamais cinq pences, et elle venait grignoter son dessert dans le jardin, une orange ou une pomme, ou quelques cerises achetées au marchand des quatre-saisons qui stationnait devant la porte.

A force de la voir chaque jour, Berton s'était intéressé à elle comme il s'intéressait aux fleurs et aux pigeons. Un jour qu'elle avait laissé tomber sa miche en l'émiettant, il la ramassa et la lui tendit.

— Merci, monsieur, oh ! ne prenez pas la peine...

Dès lors, quand le hasard les faisait asseoir l'un près de l'autre, il formulait quelque remarque sur la température. Dans son esprit il la nommait : « la petite Pigeon ». D'ailleurs, il ne pensait point à elle quand il ne la voyait pas.

John Berton n'avait ni désirs, ni ambitions, ni regrets. Lorsque, par extraordinaire, il rêvait, ce n'était jamais plus loin qu'aux plats de son dîner, ou à l'heure de béatitude qu'il passait ensuite, avec sa pipe, son journal et sa sœur. Il était un homme parfaitement heureux.

Un beau jour, cette félicité s'anéantit. Jenny lui annonça ses fiançailles.

Il la regarda avec stupéfaction. Jamais il n'avait envisagé comme possible une telle éventualité. D'ailleurs, elle n'avait que deux ans de moins que John, et John, à quarante ans, se considérait célibataire endurci.

Elle était grande, sèche, osseuse, avec des traits aigus, et ne s'inquiétait guère de sa toilette. Femme de tête au demeurant, elle trouvait moyen, en étant absente toute la journée, d'entretenir son ménage, d'empêcher que la servante ne les volât, de raccommoder les habits de son frère et de veiller à son bien-être. Si Jenny n'avait point de tendresse, n'embrassait John qu'à Noël, et ne s'épanchait jamais, du moins jamais non plus elle n'était de mauvaise humeur ni ne parlait de sa santé. Il la trouvait toujours souriante, prête à causer avec lui des menus événements du jour, du temps, de leur domestique et de leur jardin.

De saisissement, il l'écoutait sans rien dire pendant qu'elle lui décrivait son futur, commis dans la même maison qu'elle, ce qui serait certainement très commode pendant leurs fiançailles et plus tard aussi, car elle

comptait garder sa place afin d'augmenter leurs ressources.

— Eh bien, dit-il enfin, en manière de félicitations, et moi !

— Tu prendras une maison plus petite.

— Mais je serai tout seul...

— Alors, marie-toi aussi.

Il répliqua, bourru :

— Je ne connais personne.

Jenny énuméra celles de ses amies qui pourraient convenir.

Mais il secouait la tête.

Elles avaient l'âge de sa sœur, ses allures et le même mépris de leur apparence. Il les avait toujours considérées comme un envahissement désagréable de ses dimanches et il éprouvait auprès d'elles une crainte vague, comme si elles étaient les ennemies de son confort et de ses habitudes tranquilles. En avoir une avec lui, toujours, oh non ! Elle lui proposa, sans plus de succès, une première essayeuse de chez Dale, « une vraie dame », et même la fille aînée du clergyman de leur paroisse, un homme pauvre, affligé de douze enfants. Miss Grace avait le même âge que lui, il est vrai, mais enfin quelle belle alliance !

— Tu as des chances, John.

Il haussa les épaules sans répondre.

A dater de ce jour, John Berton fut très malheureux.

Une femme était donc nécessaire à la vie d'un homme, au même titre que ses pantoufles et sa pipe, seulement beaucoup plus difficile à remplacer.

Il se rappelait ses déboires lors des courtes absences de Jenny, les dîners en retard, ses habits mal brossés, les objets nécessaires introuvables, la bonne qui se moquait de lui et se régalait avec ses amies.

Et puis, après un long jour de travail, on a besoin d'être attendu et accueilli au logis.

Déjà, il commençait à se sentir étrangement seul. Deux fois Jenny s'était promenée le soir avec son prétendu; un autre jour, elle avait dîné chez lui. Puis il la trouvait distraite, changée, peu préoccupée de lui. Le sentiment de son abandon le poursuivait à travers les rues, au bureau et dans le jardin de Saint-Paul.

Le dimanche, ce fut bien autre chose. Souvent les dimanches après midi, il sortait avec sa sœur. Ils allaient à Hampstead, un parc immense, déroulé sur des collines. De temps en temps, John obtenait qu'elle renonçât au

service du matin, il promettait de l'accompagner à celui du soir; et le bateau à vapeur les déposait sur les rives enchantées de la Tamise: Kew, Richmond, Hampton Court.

Le dimanche qui suivit ses fiançailles, Jenny ne voulant pas délaisser trop son frère, lui demanda de venir déjeuner avec son fiancé au Palais de Cristal. Il accepta, ne sachant pas. A peine parti, il regretta d'être venu. Il se sentait de trop, le tiers encombrant dont on se cache en gaussant un peu. Il gênait. C'étaient de perpétuels chuchotements, des gestes furtifs, des coups d'œil échangés ; et son agacement augmentait d'heure en heure. Ah ! désormais, il resterait seul à la maison.

Le lendemain, John Berton traversa lentement le jardin de Saint-Paul et s'assit à l'ombre. Des cordons de tulipes flamboyaient le long des bosquets. Une fraîcheur parfumée se dégageait des verdures jeunes. Des enfants jouaient avec l'eau sur les marches de la fontaine et s'éclaboussaient en riant. John ne voyait rien. En vain les pigeons se promenaient autour de lui, quêtant une miette de pain ; solennels, ils bombaient leur poitrine fauve ou verte, changeante du violet au pourpre, et ils balançaient leur petite tête, leur fin

bec chercheur, levant en mesure leurs pattes de corail.

Le roulement de la tondeuse sur la pelouse, agaça Berton. Il changea de place.

Tout à coup, une voix joyeuse et presque enfantine l'interpella :

— Vous est-il arrivé malheur? Vous avez l'air si chagrin !

Il leva les yeux.

La « petite Pigeon » se tenait devant lui, fraîche et gentille avec sa blouse de toile rose bien tirée dans sa jupe de serge, et sa cravate de mousseline.

C'était la première fois qu'elle lui adressait la parole. Elle paraissait timide et rougissait en lui répondant. Il avait souri.

— Oh ! oui, soupira-t-il malgré lui, et soulagé de pouvoir enfin s'épancher. Un grand chagrin ! Ma sœur se marie.

Elle éclata de rire.

— Mais c'est un bonheur, cela.

— Et moi? dit-il en la regardant.

— Eh bien! vous vous marierez aussi, lui jeta-t-elle en plein visage.

Il secouait la tête avec découragement et dit comme s'il se parlait à lui-même :

— Je ne connais point de femmes...

— Il y en a pourtant assez de par le monde! fit la petite.

Et sa main désignait les employées qui flânaient au soleil, les passantes rapides dans la rue, et les belles dames dont on apercevait les silhouettes élégantes gravir les degrés de Saint-Paul pour le service d'une heure.

— Il m'en faudrait une comme ma sœur, exactement, dit-il.

La « petite Pigeon » rêva un instant à la femme incomparable que devait être cette sœur, puis elle reprit :

— Vous l'aimez donc beaucoup, votre sœur ?

Il se redressa, un peu choqué de cette intrusion dans sa vie intime, et répondit :

— Bien sûr.

Puis il demeura songeur un grand moment.

Il l'aimait d'une affection solide, dénuée de tendresse, et qu'il n'éprouvait jamais le besoin d'exprimer. Cette affection faisait partie de son être au même titre que son bras ou sa jambe et lui suffisait entièrement.

Pour témoigner sa sympathie, la petite s'assit à côté de lui et commença, un peu timidement, à parler de ses pigeons. Lesquels préférait-il ?

Il préférait ceux de couleur claire, les blancs, les gris tendre. C'était plus gai.

— Moi, dit-elle, j'aime ceux qui ont l'air frottés de suie ; ils sont davantage les oiseaux de Londres.

Elle s'arrêta, et ajouta en embrassant d'un geste vague les rues lointaines, d'où l'on entendait monter l'incessant grondement :

— Oh ! Londres...

Il y avait dans sa voix de l'amour, de l'émerveillement et de l'effroi.

Les jours suivants, ils se rencontrèrent à la même place et leurs paroles prirent dès l'abord un tour plus personnel. Ils parlèrent de ce qu'ils mangeaient au « British Tea Table », de leurs goûts, des portions avantageuses et des améliorations qu'ils suggéraient. La « petite Pigeon » avoua qu'elle retranchait chaque jour un penny à son repas pour acheter une blouse neuve.

— Je l'aimerai bien mieux, ajouta-t-elle, parce que j'aurai eu du mal à la gagner.

Emu, il éprouva un grand désir de lui donner cette blouse pour laquelle elle se privait. Mais il n'osa pas, de peur de l'offenser.

Berton rentra chez lui moins bourru. Il y avait donc, dans cet immense Londres, quel-

qu'un qui s'intéressait à lui. Car il voyait bien qu'elle avait du plaisir à le rencontrer.

Le dimanche arriva. Oh! le misérable dimanche de soleil et de ciel bleu qu'il passa dans la salle à manger déserte! Sa sœur ne lui avait même pas proposé de l'accompagner. Et bien qu'il fût résolu d'avance à refuser, il sentit vivement ce manque d'égards. Il lut le *Sunday Times* d'un bout à l'autre deux fois. Il fuma. Il ouvrit un roman et s'endormit à la moitié du premier chapitre. Jamais il n'avait pu s'intéresser à des fictions. Il sortit, erra dans les rues vides, imprégnées d'ennui, et rentra maussade. Il vit revenir sa sœur, si enjouée, qu'il ne la reconnaissait pas. Sa robe lui allait bien. Elle avait chiffonné autour de son cou un ruban rose qui la rendait plus femme, et son sourire rayonnait. Berton s'alla se coucher de méchante humeur. Le lendemain, il se leva, très sombre. Des dimanches semblables se déroulaient devant lui. Le soir, cherchant à retarder l'heure de son retour, il se dirigea vers St-Paul.

Aussitôt dans le jardin, il se sentit mieux. Une douceur tombait des platanes. Ils balançaient leurs branches élégantes, éclairées en dessous par de longs rayons obliques, diffus,

semblables à des brumes lumineuses. La cathédrale s'enveloppait de mystère. Le long des hauts murs noirs, de ce noir-bleu spécial aux pierres de Londres, les pigeons tournoyaient, gracieux et lents comme des flocons de neige.

Soudain, Berton se trouva face à face avec sa petite amie, qui, elle aussi, éprouvait le besoin de respirer un peu d'air avant de rentrer.

Sans réfléchir, sans préambules, il lui demanda :

— Voulez-vous venir vous promener avec moi dimanche?

Elle le regarda, tout étonnée.

— Mais... je ne vous connais pas, je ne sais même pas votre nom ! s'écria-t-elle.

Il se mit à rire, amusé et satisfait.

— Soit, dit-il, demain nous échangerons nos cartes de visite.

Elle rougit parce qu'elle n'en possédait point. Mais elle lui apporta le lendemain un carré de papier blanc où se lisait en belle ronde : «Jane Churton».

— J'ai dit à ma mère, commença-t-elle un peu timidement, en recevant la carte de Berton. Elle permet.

Ainsi le dimanche suivant, ils prirent le bateau, débarquèrent à Hampton Court et se promenèrent dans le parc tout l'après-midi. Les troënes embaumaient. Les plates-bandes de lis ravissaient les yeux. La « petite Pigeon » ne connaissait rien de la campagne. Elle ne se lassait pas de respirer l'air vif, les parfums, d'admirer les profonds ombrages, de s'emplir les yeux des étendues et des espaces. Elle demanda à s'asseoir au bord de la rivière pour regarder l'eau rire et danser au soleil. Une allégresse joyeuse déliait sa langue. Elle raconta son existence : fille pauvre, sœur aînée, elle dut partager, toute petite, les responsabilités de sa mère et gagner sa vie.

Séduit par tant de gai courage, et de jeunesse, Berton écoutait, oubliant sa morosité et il sentait quelque chose de nouveau germer et s'épanouir en lui, quelque chose qu'il ne pouvait définir et ne comprenait pas. Il éprouvait un étrange besoin de chanter. Ses yeux s'humectaient sans raison. Il lui semblait jouir du soleil pour la première fois : il n'avait jamais su regarder les fleurs.

Ils se donnèrent rendez-vous au dimanche suivant.

Le soir, John constata que Jenny ne son-

geait pas à s'enquérir de sa journée. Il ne s'en offusqua point.

Mais lorsque le samedi suivant, elle lui proposa d'aller prendre le thé chez le clergyman, il la rembarra.

— Miss Grace est venue t'inviter, cependant.

Il maugréa. Cette miss Grace, il la voyait sans cesse à présent. Elle arrivait, prétextant quelque bonne œuvre, un livre à emprunter ou à rendre, et lui empoisonnait ses soirées. Il n'en voulait pas, non et non !

D'ailleurs il était engagé pour ce dimanche. Il allait se promener.

— Ah ! dit sa sœur. Tout seul ?

Il ne se troubla pas et répondit :

— Avec des amis.

Néanmoins il eut soin de noter l'endroit où elle comptait aller elle-même, afin de ne pas risquer une rencontre.

John Berton et Jane Churton retournèrent à Hampton Court.

La même douceur émanait du ciel et des plantes ; la même joie de vivre s'exhalait des bosquets fleuris, et la Tamise docile reflétait tous les sourires. Mais la « petite Pigeon » n'était plus si gaie. Parfois son silence étonnait et chagrinait Berton.

Lorsqu'ils revinrent, assis côte à côte à l'arrière du bateau, il soupira si profondément que sa compagne hasarda :

— Pourquoi êtes-vous triste, M. Berton ? Il fait beau, pourtant.

Il dit :

— Je pense que bientôt ma sœur sera mariée... et je serai tout seul.

Cette fois, elle ne lui dit pas : « Il faut vous marier ». Elle ne répondit rien du tout.

Néanmoins il fit comme si elle l'avait dit et il ajouta :

— Je ne connais personne...

Ils se turent. Une inexplicable contrainte était tombée sur eux.

Le lendemain, la « petite Pigeon » ne vint pas à Saint-Paul. Il ne la revit que le jeudi. Et lorsqu'il lui demanda où elle désirait aller le dimanche suivant, elle répondit avec un peu d'embarras :

— Oh ! j'irai avec des amis qui m'ont invitée.

Cette fin de semaine fut lamentable pour John Berton, et le dimanche, plus lamentable encore. Les heures se traînèrent. Il songeait aux amis du petit trottin de modiste. Qui sait ? peut-être allait-elle lui annoncer ses fiançailles, elle aussi, quand il la reverrait.

Elle était si active, si avenante, si jolie ! Et il se représentait les délices d'avoir cette enfant toujours auprès de soi, remplissant la maison de soleil et de chansons.

John Berton sentait soudainement s'éveiller en lui des aspirations de tendresse et de joie, des appétits de bonheur qu'il n'avait jamais connus lors de son adolescence grise, écoulée sur des chiffres, dans un bureau sombre de la Cité. Il éprouvait tout un renouveau de son être. Puis il songeait à ses petites manies de vieux garçon soigné, à son commencement d'obésité, à sa calvitie. Et, chose curieuse, il y songeait avec amertume, presque avec désolation.

Cette nuit-là, il ne dormit pas, événement sans précédent. Le lendemain, tout en faisant sa toilette, il se dit qu'il avait pris une grande résolution.

Il revêtit un complet clair, acquis récemment, à la grande stupéfaction de sa sœur. Jenny avait même un instant attribué cette fantaisie au désir de plaire à Miss Grace.

Le cœur de John Berton battait lorsqu'il entra dans le jardin de St-Paul.

Et si elle n'y était pas ?

Mais il la découvrit bientôt, assise, retenant sur ses genoux un pigeon d'un gris tendre, aux ailes mouchetées de noir, qu'elle caressait mélancoliquement.

— Eh bien ! vous êtes-vous amusée, hier, avec vos amis? demanda Berton en s'asseyant à ses côtés.

— Oui, répondit-elle, sans conviction. Beaucoup.

— Ah ! dit Berton.

Vraiment elle n'en avait pas l'air, avec ce sourire vague et ces yeux tout cernés.

— Ecoutez, dit Berton.

Il s'arrêta, toussa, se leva, se rassit.

— Ecoutez...

— Quoi donc?

— J'ai décidé de me marier.

La phrase partit comme un coup de fusil.

— Ah !

— Je connais quelqu'un...

— Ah...

La petite caressait toujours son pigeon, les yeux obstinément baissés.

— Seulement... c'est quelqu'un de beaucoup plus jeune que moi... Croyez-vous... croyez-vous qu'elle puisse m'aimer quand même?

— Oh oui ! exclama le trottin avec élan.

— Voilà... Je ne sais pas comment lui dire.

Le pigeon subit une telle secousse qu'il se mit à roucouler d'effroi.

— Je ne sais pas commencer, reprit-il d'un ton de plus en plus hésitant. Ne pourriez-vous pas m'aider? Que diriez-vous en premier lieu?

Elle releva la tête, souriant à demi, et il vit ses yeux remplis de larmes.

— Je dirais... je dirais... fit-elle, la voix tremblante.

— Vous diriez?

— Je vous aime bien...

— Et puis?

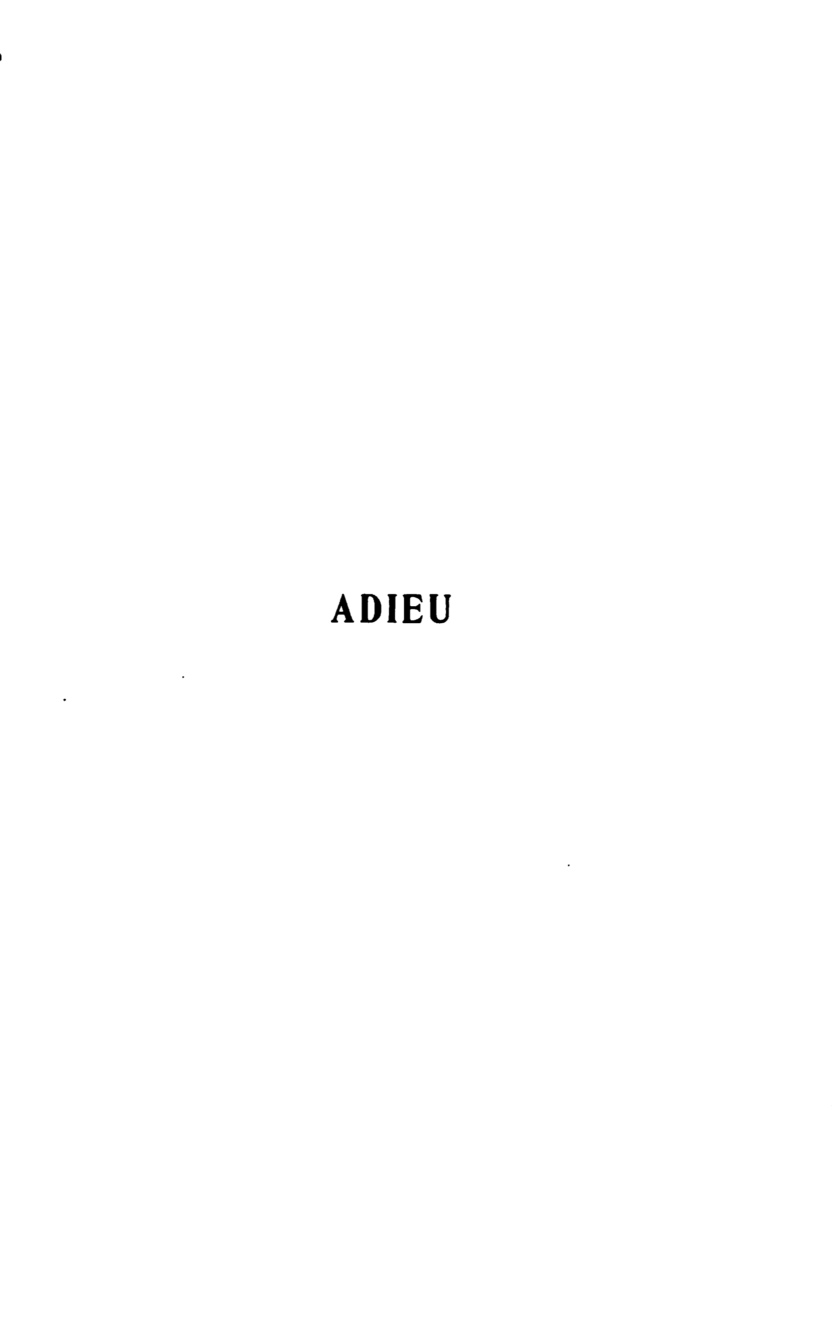
— Et puis... Voulez-vous m'aimer aussi?

Décidément le pigeon ne se trouvait guère à l'aise sur les genoux de son amie. Il prit le parti de s'en aller.

Et Berton alors se pencha vers elle et saisit au vol ses petits doigts.

— Je vous aime bien... murmura-t-il. Voulez-vous m'aimer aussi?

Et c'est ainsi que John Berton, comptable chez Wallis and C°, Cheapside, d'âge mûr et d'esprit rassis, épousa un petit trottin de modiste qu'il avait rencontré par hasard dans le jardin de Saint-Paul.



ADIEU

Adieu.

— La voiture est commandée pour sept heures, dit M. Gassin. Tenez-vous prêts.

Ils déjeunaient tous les trois, le père, la mère et l'enfant dans la grande salle à manger de campagne, claire, aux boiseries brun-rouge.

— Les malles sont achevées, répondit Madame Gassin.

Jacques laissa retomber sa cuillère et son assiette résonna. Il savait bien cependant que les vacances étaient finies, et qu'on partait le soir pour Paris. Une perspective nouvelle se présentait à lui ; il envisagea qu'on allait quitter les « Moraines ».

— Quitter les « Moraines » !

Papa et maman ont l'air de trouver cela tout simple. Ils discutent le départ, le voyage, l'arrivée, s'inquiètent des douanes, énumèrent les colis.

Pour Jacques, ce départ est une catastrophe.

Debout contre une fenêtre, ses yeux erraient le long des prairies baignées de soleil. Il avait habité Paris toujours et les « Moraines » seulement trois mois; néanmoins il se demandait comment il pourrait les quitter.

Ils étaient arrivés dans l'éblouissement de juin, l'exubérance des grands foins mûrs, la joie de vivre des fleurs et des oiseaux. Et ces ardeurs effarouchèrent d'abord le frêle petit Parisien. Le soleil l'étourdissait. Il redoutait les herbes mouvantes et la profondeur des fourrés. Très vite il se laissa apprivoiser par toutes ces créatures qui lui paraissaient à présent des amies. Un être nouveau peu à peu se développa en lui.

Les fleurs le conquirent les premières. A Paris, Jacques ne regardait pas les plates-bandes, ni les bouquets du salon qui prenaient si vite un air misérable. Mais les fleurs des « Moraines », quelle différence ! Des fleurs qui croissent dans les champs, pêle-mêle, que l'on peut toucher, respirer et qui vous disent des choses... Il s'arrêtait à contempler le balancement des cigües et les barbadians radieux dont les pétales sont des rayons. Un jour il

risqua son pied au milieu d'un fouillis de sauges bleues à la lisière d'un pré. Il s'aventura plus loin, et bientôt il aima se couler entre les hautes herbes qui inclinaient sur sa tête leurs aigrettes dorées.

Peu à peu il s'enhardit à grimper aux arbres. Etendu le long des branches berceuses, bruissantes, il se croyait un oiseau.

Il se hâla, grandit, se fortifia; sa mère, en voyant sa transfiguration, soupirait. Car elle savait bien que, de longtemps, trois ou quatre ans peut-être, ils ne pourraient passer tout un été à la campagne.

— Jacques, veux-tu faire avec moi une dernière promenade aux endroits que nous aimons?

Il suivit sa mère aussitôt.

Elle était déjà en robe de voyage; à sa ceinture dans un petit sac, des clefs cliquetaient.

Ils s'en allèrent par la salle des marronniers jusqu'à l'avenue des chênes qui joignaient leurs branches étendues, semblables à de longues voûtes. Ils gagnèrent le banc élevé d'où l'on aperçoit, dans l'échancrure des feuillages, le Rhône bleu qui étincelle. A travers champs, ils descendirent, baignés du grand

soleil oblique des fins d'après-midi. Jacques, parfois, oubliait sa peine et se prenait à galoper dans les fleurs du regain, laissant une trace d'herbes courbées. Puis il revenait auprès de sa mère et marchait à ses côtés, silencieux et grave.

Ils s'arrêtèrent au bord de la carpière rongée d'iris, où l'eau paraissait toute noire et très profonde entre les feuilles claires. Jacques subissait l'attirance de cette eau mystérieuse qui l'effrayait un peu. Mme Gassin lui défendait de s'y aventurer seul, mais tous les jours elle venait avec lui, donner du pain aux cygnes. Ils louvoyaient, les ailes entr'ouvertes, contournant comme des barques les ilots d'iris et, coquettement, ils daignaient abaisser leur col. Ce jour-là, ils passèrent, indifférents aux appels de Jacques, le bec en l'air, humant la brise.

— C'est le dernier jour, criait l'enfant. Demain vous ne me verrez plus.

Et brusquement sa voix s'attendrit ; il s'arrêta, ne voulant pas pleurer.

Les cygnes ne s'inquiètaient guère de Jacques. Ils étalaient au soleil leurs plumes éblouissantes et s'en allaient d'une allure calme, frôlant au passage les longues feuilles

agitées. Elles se balançaient, capricieuses, tour à tour se caressant et se fuyant.

Jacques, la veille, les avait vues se lutiner ainsi dans ce doux soleil couchant qui les cernait de traits de feu. Demain pareillement elles se balanceraient, mais lui ne serait plus là... Pour la première fois, il éprouva la douleur de partir.

— Jacques, tu fais mal aux pétales de cette belle fleur, dit sa mère qui le voyait chiffonner entre ses doigts une corolle de tournesol.

Il ne répondit pas tout de suite, puis, saisissant le mot de sa mère comme s'il exprimait mieux sa pensée:

— Maman, dit-il, mon cœur a mal...

Elle le regarda, surprise.

Il n'était pas sentimental, ni précoce pour ses huit ans, ce garçon remuant et souple, qui ne semblait guère s'attacher aux êtres l'environnant. Elle pressentit dans cette petite âme une éclosion longtemps guettée et elle en fut reconnaissante à cette magnifique nature qui les entourait.

Ils étaient parvenus sur une éminence d'où ils dominaient les prés et les longues bandes de bosquets qui encadraient si bien la monta-

gne lointaine. Les regains ondoyaient dans la brise ; les vagues de marguerites et les vagues de boutons d'or se poursuivaient, chatoyantes et légères, dégageant des senteurs vivifiantes.

La mère de Jacques sourit aux étendues blondes, aux arbres, au ciel, et, leur jetant un baiser :

— Adieu, dit-elle.

L'enfant répéta : « Adieu » la voix émue, avec respect. Pour la première fois il le comprenait vaguement, ce mot de souffrance.

— Adieu... je n'aime pas dire adieu, maman...

Elle aussi regrettait de partir. Cette campagne qu'elle avait habitée enfant, où peut-être ils ne reviendraient plus, évoquait tant de souvenirs !

Pendant une de ces minutes rapides où l'on vit trop intensément, elle ressentit les douleurs de tous les adieux prononcés déjà au long de son existence. Sa pensée se scandait au mot de son fils : Je n'aime pas dire adieu, maman. La mère songea qu'un jour viendrait, fatalement, où elle le verrait partir, s'en aller loin de la maison, emporté par ses études, les nécessités de la vie méchante. Il partirait. Soudain l'image surgit d'un autre départ pos-

sible, atroce, irrémédiable. Elle vit se lever plus noire la grande ombre qui plane, jour après jour, sur tous les bonheurs du monde.

Ses bras étreignirent Jacques d'un mouvement si violent qu'il leva sur elle ses yeux effarés. Peut-être l'émotion de la mère pénétra-t-elle l'enfant. Peut-être eut-il, en cette minute, l'intuition obscure, qu'à elle aussi, sa chérie, il faudrait dire adieu, un jour... Et pour la première fois, l'ombre apparut à l'horizon de son bonheur, se projeta sur sa claire petite âme, ensoleillée de joies.

Ses yeux se fixèrent au loin, comme s'ils contemplaient quelque vision qui les épouvantait. Peut-être en cet instant la première apparition de la vie passait-elle pour lui, là-bas, très loin, vague, pressée, entraînant à sa suite tout un cortège d'adieux, de pleurs, de déchirements, la vie qui se montrait jusqu'alors une mère tendre, pleine de sollicitude.

Mme Gassin songeait: Si l'on savait pourtant, si l'on savait ce qui doit venir, où si seulement on osait penser, comment pourrait-on vivre encore, et s'occuper, être heureux, ne pas devenir fous d'angoisse?

Ils débouchèrent sur la pelouse. Une voiture

était arrêtée devant le perron ; les domestiques s'empressaient alentour. On chargeait les malles.

La mère de Jacques dégagea sa main et hâta le pas, soudain reprise par l'obligation du moment présent.

— Vite, vite, enfant, dépêchons-nous !

— Oh ! maman, maman ! cria-t-il dans un transport de joie, tu me laisseras monter sur le siège, n'est-ce pas, et tenir le grand fouet?

LA FERRIÈRE

La Ferrière.

Par un crépuscule finissant de juillet, le père Ledoux prolongeait sa ronde autour de la fabrique abandonnée.

Devant chaque porte, d'un geste soupçonneux, il élevait sa lanterne, épiant les orties frissonnantes, pareilles à des êtres vivants. Dans la cour centrale, une masse d'ombre l'attira: il les connaissait bien, pourtant, ces planches pourries et ces troncs de sapins que l'herbe ensevelissait. La silhouette de grandes roues noires contre une muraille l'arrêta encore, puis, très vite, sans se retourner, comme s'il eût craint d'être poursuivi, il rentra dans la cuisine, s'assit et posa sa lanterne sur la table.

Il calcula qu'il faudrait attendre huit heures le retour du soleil et son soupir fut si anxieux,

qu'effrayé lui-même, il se renversa, brusque, pour fouiller de l'œil les angles.

Chaque soir, la journée qui s'était allongée, pesante cependant, lui apparaissait comme une fête dans l'inquiétude du crépuscule trouble et la terreur de la nuit.

Lorsque trois ans auparavant, M. Métral fut contraint par le nouveau tarif des droits d'entrée d'aller créer une autre Ferrière en Italie, des familles d'ouvriers émigrèrent avec lui : Ledoux, quoique son fils partît, refusa de les suivre.

En vain François lui représenta que, depuis quarante ans, il peinait pour M. Métral, qu'il passerait sans doute contremaître ; d'ailleurs puisqu'on n'avait plus de fabrique de limes dans le pays... Mais Ledoux ne pouvait vivre loin de ce vallon de frontière où il était né, où sa femme dormait, et en pleurant, il embrassa ses petits-fils.

Les derniers jours furent cruels ; les ouvriers démontaient les machines et les couchaient dans des caisses, qui, l'une après l'autre, partaient.

M. Métral fit appeler Ledoux dans le bureau en désordre et lui offrit de vivre à la Ferrière comme gardien de ses propriétés.

— Vous le méritez bien, mon brave.

Puis, tout pâle, à voix basse, M. Métral ajouta :

— Gardez-la bien, je vous la confie, jusqu'à ce que...

Dès lors, Ledoux aima ces bâtiments vides qu'il appelait encore la fabrique, comme on aime un enfant malade auquel on dévoue sa vie. Parfois le sentiment de sa responsabilité l'oppressait.

La première année, cependant, il se permit de courtes absences, des après-midi à Vallorbe, un coup de main aux amis les jours de moisson, et le soir, comme une mère inquiète, il accourait, le cœur battant.

L'âge venait. Le repos l'abîmait plus que son travail machinal de jadis. Il eut un accident : comme il passait devant une maison en démolition, une poutre s'abattit qui lui cassa trois côtes ; il demeura couché huit jours, et, depuis, se traîna, incapable d'efforts.

Deux mois plus tard, il eut l'alerte affreuse, en rentrant, de trouver un homme endormi sous l'auvent de la fontaine. Un voleur ? Un incendiaire ? Un espion ? La fabrique avait gardé sa machine à vapeur, des turbines, quelques marteaux : ce misérable... Il l'éveilla

à coup de pied et l'interrogea furieusement. C'était un ivrogne qui fixait sur lui ses yeux troubles, sans comprendre, et, en titubant, s'éloigna.

Ledoux ne dormit point. Son esprit se frappa et, dès lors, il ne quitta plus sa fabrique.

L'été, il marchait des heures dans les cours rongées de pavots aux teintes vieillottes et d'épilobes roses, d'année en année plus hautes. Lorsque les écoliers accouraient cueillir des framboises le long des palissades, il les suivait du regard et souriait, songeant à ses petits.

Parfois il demeurait jusqu'au soir assis devant sa porte, les yeux vaguant sur la montagne, au loin, et sur l'étang plaqué de mousses flottantes, dans lequel se reflétait, entre les peupliers, la longue cheminée morne.

Sa maison était adossée au talus qui séparait des communs le jardin particulier du maître. Lorsqu'il se sentait sûr d'être seul, Ledoux gravissait le talus et suivait l'avenue de marronniers, droite, resserrée par la rivière, qui bouillonnait sous les ronces, et par l'étang, un autre étang plus vaste, dont les eaux profondes s'écoulaient. Il revoyait les enfants courir autour de lui.

— Ledoux, demandait la petite Berthe Métral, quand donc les marronniers boiront-ils avec leurs feuilles l'eau du lac?

Maintenant les branches plongeaient, alourdies, dans l'eau grise.

La maison, coquette, avec sa véranda fleurie et ses pavillons, lui semblait morte.

Il soignait les parterres comme si le maître eût été là, et ne se fût pas permis de cueillir une rose.

Les jours de beau temps, afin que le soleil réchauffât son usine, il ouvrait les portes et les fenêtres des longs bâtiments couverts de tuiles rouges. Il errait dans les salles vides, évoquant le tumulte des ouvriers, s'attendrissait de retrouver, sur les parois, des noms et des caricatures, relisait ces règlements qu'il savait par cœur, piqués de points jaunes, à présent. Désolé, il constatait les taches verdâtres élargies, les champignons aux poutres; le papier s'affaissait, laissant nue la maçonnerie. Ses pieds s'enfonçaient dans la pourriture des planchers. La machine motrice, peinte en blanc, semblait un navire immobilisé par les glaces. Ledoux descendait l'escalier glissant, allait contempler la roue, et, entre les aubes, dans l'ombre, l'eau dormante; quelquefois, au

milieu du silence, un ruissellement de gouttelettes claquait.

Les marteaux s'ennuyaient de leur longue oisiveté.

Il quittait à regret la salle des chaudières où il était demeuré pendant vingt ans; il éprouvait un plaisir triste à toucher la sciure de bois répandue et considérait avec orgueil, tout en haut, sa galerie, une galerie transversale dont il avait eu l'idée, afin qu'on pût promener sous la charpente la pompe à incendie.

Il ramassait une lime rouillée et s'éloignait, tête basse, écœuré par l'odeur de moisissure.

L'hiver, il s'entêtait à balayer la neige dans les cours, comme si les ouvriers allaient passer; puis, des heures durant, il restait assis devant un vieux livre, sa pipe à la bouche; mais il avait beau prononcer à demi-voix, et du doigt suivre les lignes, sa lecture ne l'amusait pas. A chaque fin d'année, il peinait tout un jour pour écrire à son fils.

Parfois, de plus en plus souvent, pour abréger ses veilles, il buvait.

Les gens de Vallorbe disaient:

— Est-il heureux, ce Ledoux! il a un grand bien pour lui tout seul, comme un seigneur.

La Ferrière, peu à peu, prenait une apparence de ruine.

Ledoux traînait, pareille à un boulet, cette responsabilité qui le condamnait à la solitude et devenait idée fixe dans sa pauvre cervelle d'ouvrier, tendue comme une machine à son devoir.

Le soir, lorsqu'il voyait le reflet de sa lampe rougir le mur d'en face, une vitre illuminée par un rayon de lune, il disait: Le feu! Quelquefois, il s'éveillait, trempé de sueur: des pas dans la cour, il entendait... En fièvre il s'habillait, cherchait sa lanterne, sortait. Une heure plus tard, il regagnait son lit refroidi et grelottait jusqu'à l'aube, brisé.

D'abord, au grand jour, se retrouvant lui-même, il rit de ces chimères, puis elles devinrent si intenses qu'elles le poursuivirent jusqu'au soir. Le troisième hiver fut lamentable. Il souhaitait l'été, espérant un soulagement. Mais lors des accablantes nuits de juillet, il dormit moins encore: plus formidables s'acharnaient les bruits de pas, les voix, et toujours davantage il buvait, afin d'étourdir sa tête malade.

Depuis quelque temps, ses troubles empi-

raient. Il s'endormait d'un sommeil lourd et s'éveillait en sursaut : la cloche de l'usine sonnait la reprise du travail à larges volées dans la nuit. Et Ledoux avait beau se redire :

— Non, je rêve ; c'est insensé. Ils l'ont emportée, cette cloche !

La force de la routine le contraignait d'obéir. Il s'habillait. Une nuit, il sortit.

En traversant la cour, il entendit le bruit des machines. Un nuage ondoyait à la cheminée. Tout à coup il s'arrêta devant un homme, M. Métral, souriant comme aux bons jours d'autrefois.

— Ledoux, réunissez donc les ouvriers !

Ledoux, rapide, entra.

Devant lui s'ouvrait la salle des ciseaux automatiques qui dentellent les barres d'acier. Il s'arrêta sur le seuil, chancelant : les machines se démenaient bruyantes et pressées, et il n'apercevait aucun ouvrier.

D'un coup d'œil il embrassa les quinze établis. Il vit les limes s'ajuster d'elles-mêmes entre les rainures qui les emportaient sous les lames, d'elles-mêmes se dégager et disparaître dans l'ouverture du monte-charge. Quelques minutes il demeura stupide ; puis, s'épouvantant, il courut à la salle des marteaux

à air comprimé d'où s'échappait un bruit d'enfer. Sans qu'aucune main les réglât, les énormes masses se soulevaient et retombaient. Il monta l'escalier, appelant au hasard les noms de ses camarades, traversa la pièce où jadis des ouvriers taillaient les limes plus délicates : seuls, les fins ciseaux étaient là qui mordaient en cadence l'acier tendre; il franchit l'atelier de la trempe: les limes rouges sortaient des brasiers et se précipitaient dans les baignoires en sifflant. Il les vit se polir, s'aiguiser sur les meules, se graver du sceau de la fabrique, s'empiler dans les armoires, s'empaqueter pour l'expédition. A travers les rumeurs confuses et le grondement des turbines, l'éclat de rire de M. Métral le poursuivait.

— Allons, amène-les !

Lui s'égarait sous les courroies vibrantes, se heurtait aux roues, appelait, hurlait, pour ne plus entendre ce rire.

Et tout à coup, il se retrouvait dans son lit, stupéfait du silence soudain rétabli, guettant le jour.

Cinq nuits furent semblables.

Il attendait la sixième, les yeux fixés sur sa montre.

Rêvait-il? Veillait-il? Il savait que la cloche allait retentir. Une raffale se leva qui gémit dans les peupliers. Il avait résolu de ne point se coucher, afin d'éloigner les fantômes, et déjà, il les sentait autour de lui.

Tout le jour, adossé au mur, il avait contemplé sa fabrique, lui parlant, lui jurant qu'il la gardait bien, la suppliant de ne plus se venger ainsi. Il lui donnait ses journées entières: fallait-il qu'elle prît encore ses nuits? Et puis, que voulait-elle? Comment pouvait-il arrêter ses machines endiablées? Il avait eu des velléités de s'enfuir, de tout laisser là, d'aller dans les champs avec les autres hommes. Le devoir machinal et l'habitude le retinrent. D'ailleurs, comment expliquer cette chose? On rirait, on le traiterait de fou.

Oh! huit heures, huit heures pour arriver au jour!

Cette nuit, il ne dormira pas. Il n'a pas bu, peut-être pourra-t-il veiller...

Sa tête retombe sur son bras, sa volonté lui échappe.

La cloche... Ses mains se crispent. Il ne bougera pas.

L'appel se prolonge, insiste, menace.

Il faut que Ledoux se lève, il ne peut s'en empêcher.

Cette nuit-là, ce fut épouvantable.

Les machines s'affolaient, battaient toujours plus vite, accélérant de seconde en seconde le mouvement de leurs bras, de leurs marteaux, de leurs courroies, et le bruit montait, devenait ouragan. Ledoux savait que la fabrique allait sauter; haletant, il se précipitait aux portes; les unes après les autres elles résistaient; les escaliers se dérobaient; il se retrouvait sans cesse au milieu de ce déchaînement.

Lorsqu'il s'éveilla, il se sentit devenir fou.

Dehors, le tapage continuait. Des roulements se répondaient dans la montagne. Et c'était un vacarme de cheminées en détresse, des chutes de ferrailles sur les pierres, des craquements d'arbres. Aux murs passaient des zigzags de lumière. Ledoux se rappela sa religion d'autrefois et pria le bon Dieu de le faire mourir.

A l'aube, il se leva. Ses membres étaient de plomb. Il but de l'eau-de-vie et sortit. La fraîcheur le soulagea. Il suivit l'avenue. Le lac miroitant au soleil attira ses yeux. Il s'étendit sur le bord gazonné, les pieds dans le vide, et regarda l'eau calme qui réfléchissait les arbres. Il ne cherchait même pas un moyen

d'échapper à son supplice: aller à Vallorbe, demander qu'on le remplaçât, ou prier l'un des rares camarades qu'il connût encore d'habiter quelques jours avec lui. Il contemplait une idée, toujours la même: cette agonie allait recommencer toutes les nuits, toutes les nuits. Un instant, il eut l'envie de se laisser rouler dans l'eau profonde; ce serait si simple, et là, peut-être, pourrait-il dormir en paix. Il se souleva. Les scrupules religieux, la terreur de la chair le paralysèrent. Sa tête s'abattit sur l'herbe ensoleillée. Son cerveau s'engourdit. Bientôt il ne pensa plus, il dormait sans rêve, enfin.

Un froid aigu aux jambes l'éveilla. Il se sentit couler dans un vide glacial. Quelque chose de blanc tourbillonna sur sa tête, l'aveugla. Il étendit les bras et cria désespérément. L'eau entra dans sa bouche; aucun son ne sortit. Alors il ne se débattit plus.

Mon cher François,

Je viens te mander une mauvaise nouvelle, et je te le dis afin que tu sois préparé.

Ne te fais pas trop de mauvais sang. Il devenait tout moindre, ton père; m'est avis qu'il s'ennuyait.

Hier, le facteur est allé à la Ferrière et il n'a rien trouvé que son chapeau au bord de l'étang. On n'a point dragué, le corps ayant dû être pris par la rivière.

Ne te fais pas trop de chagrin et tâche de revenir au pays.

Ma fille te salue et je t'envoie une poignée de main.

A toi de cœur.

Ton ami, ALPHONSE MAILLEFER.

Dis mes sentiments à ta femme. Je souhaite que les affaires marchent et que tes petits croissent et prospèrent.



FOG

Fog.

I

— Sloane square? Est-ce encore loin?

Le « policeman », dont le manteau de toile cirée luisait d'humidité, abaissa les yeux, reconnut une étrangère, et laissa tomber ces mots :

— Une demi-heure. Prenez l'omnibus.

Elle le remercia et continua sa course sur le pavé noir. Mais elle ralentissait le pas. Cette rue n'en finissait plus dans le brouillard épais. Le soleil roulait par-dessus les cheminées, semblable à un ballon rouge dont la couleur aurait déteint. A midi, l'on allumait les réverbères. Les petites flammes vacillaient; leur lueur ne se répandait pas, demeurait comme un trouble halo.

Deux semaines auparavant, l'arrivée dans

la ville immense, par un clair jour de février, laissait à Pauline un enchantement. L'intense vie, qui poursuivait sans trève autour d'elle son furieux galop, la grisa. Quel contraste avec sa bourgade natale endormie au bord d'un lac ! Pauline allait prendre part à la grande lutte. Elle se sentait si jeune, si forte, capable de conquérir une belle position, d'aider sa mère.

Cette ivresse ne dura pas huit jours. Tous les matins elle recommençait sa recherche d'une place d'institutrice. Les agences encombrées décourageaient les postulantes et, néanmoins, gardaient la pièce d'or de leur inscription. Chaque soir, Pauline rentrait plus lasse dans sa chambre, où elle se refusait le feu par économie. Elle s'asseyait sur sa malle, le cœur plein d'amertume. Son argent lui fondait entre les doigts : il fallait bien manger.

Ce jour-là, elle se rendait au « Home suisse », son dernier espoir. Oh ! l'interminable rue étouffée par le fog ! C'est comme un trou lugubre, ouvert devant elle, glacial, plein d'une âcre fumée immobile. De rapides ombres pâles la devancent et s'évanouissent. On la bouscule. Des passants émergent, pressés, maussades, la heurtent et disparais-

sent. Elle sent autour d'elle un invisible tourbillonnement. De distance en distance un orgue de Barbarie déroule sa plainte sempiternelle. Il semble à Pauline qu'elle piétine sans avancer, comme dans les cauchemars. Elle longe un parc, des arbres se dressent, gris fantômes. Puis la rue, de nouveau, se referme.

Enfin Pauline s'arrête devant une maison de briques noires et fait retentir le marteau sur la porte de chêne. On l'introduit dans une vaste pièce, claire, où une dizaine de jeunes filles se chauffent en causant. D'autres écrivent autour de la table.

Pauline n'ose pas s'approcher du feu. Elle examine, sur les murs, des lithographies des Alpes encadrées. Les syllabes familières lui paraissent une musique. Elle s'aventure à regarder ces femmes, gouvernantes sans places, Françaises et Suissesses. Elle les écoute. Elle saisit des lambeaux de leur histoire.

L'une, pâle, à la mince bouche souffrante, s'enveloppe d'un châle en grelottant. Depuis deux mois, elle cherche une situation. Ses économies sont épuisées et le médecin lui ordonne de quitter Londres immédiatement. Une grande brune, à l'accent méridional,

déplie le *Morning Post.* Elle le rejette bientôt d'un geste las.

— A quoi bon ?

Ses yeux mornes se fixent sur les flammes.

— Ah ! si l'on avait du soleil, au moins !

A côté d'elle, une Vaudoise très jeune, fraîche, arrivée la veille, pour la distraire, lui parle de son village, au bord du lac, des raisins dorés, de l'âpre brise vivifiante. Elle étouffe sous ce fog lourd. Londres est-il souvent aussi triste ? Et elle se met à questionner, un peu troublée, atteinte déjà par cette ambiance de découragement.

— C'est donc bien difficile de trouver une situation ?

La Provençale la regarde avec une pitié amusée :

— J'ai commencé par refuser les places de bonne. Qu'aurait-on dit de moi à Montauban ? Mon père est professeur... Maintenant, j'accepterais d'être fille de cuisine. Qu'importe ! Pourvu qu'on gagne...

Leur voisine recule sa chaise avec dédain ! Domestiques ! Elle, depuis dix ans, élève des enfants riches. Aujourd'hui, elle se rend dans le Devonshire ; une famille « du grand monde » la fait venir de Genève. Ses che-

veux, prétentieusement arrangés, encadrent un visage fatigué, d'une pâleur grise. Sa robe recherchée, ses gestes étudiés contrastent avec cet effacement de l'attitude, cette servilité qu'empreint sur un être une continuelle dépendance. Et pourtant, à cette heure, elle étale sa supériorité. Elle honore de sa conversation la fille du professeur, l'informant qu'à Londres, elle porte des fleurs à sa ceinture et se promène en cab.

Pauline la considère.

— Dans quelques années, je serai comme cela, peut-être...

Elle écoute, à l'autre bout de la salle, la discussion qui s'anime, concert navrant, toujours le même : les mécomptes, les désillusions, les maîtresses exigeantes, tant d'heures de travail et d'effort, aboutissant à un si pauvre salaire.

Une jeune Bâloise, aux cheveux dorés, s'élance dans la chambre, exhubérante de joie. Elle part demain pour la Suisse. Elle feuillette un indicateur de chemins de fer, griffonne une carte postale, à genoux, devant la table, bouscule tout le monde. Et chacune la suit des yeux avec un sourire d'envie.

Pauline sent une tristesse plus lourde écra-

ser son cœur. Il est trop difficile de vivre, trop difficile de lutter dans la grande ville, brutalement indifférente.

La porte s'ouvre encore. Son tour est venu. On la fait entrer dans un petit salon, où, devant une table encombrée de papiers, est assise la secrétaire du Home qui la regarde venir avec un sourire. D'une voix bonne et tranquille, elle lui demande son nom, son âge. Et Pauline dit tout : les longues courses dans le brouillard, ses tâtonnements, les échecs, les humiliations. Ses yeux se remplissent de larmes, et elle parle de sa mère, si pauvre, maintenant que le fils aîné, infirme, ne peut plus travailler.

— Nous vous aiderons, mon enfant. Il ne faut pas vous décourager. Je vous trouverai facilement une place de bonne, si...

Remarquant le geste de Pauline, elle reprit :

— Ah ! oui, je sais, vous trouvez cela humiliant. Vous êtes toutes ainsi ! Mais il y a trop d'institutrices ; on les paie à peine. J'en connais qui ne savent pas même leur langue. Je ne dis pas cela pour vous, mon enfant, vous avez vos diplômes.

On frappa. Une vieille femme, très forte

dans son corsage étriqué, entra. Les brides déteintes de sa capote encadraient son visage flétri ; les joues molles se creusaient au coin des lèvres en sillons de chagrin.

— Je viens vous remercier, chère Madame, je pars pour ma « place ».

Et elle tendit ses mains serrées dans des gants de laine raccommodés.

Une joie éclairait cette figure qui semblait, comme ses vêtements, délavée par les fogs. Sa voix plaintive se faisait triomphante : « Ma place ! »

Elle se tourna vers Pauline :

— Ah ! jeunesse, ce n'est rien de chercher une situation quand on a vingt-cinq ans. Mais plus tard, vous verrez ! On est vieux, on est laid, on est usé. Personne ne veut plus de vous, et il faut bien vivre tout de même.

— Pauvre créature ! murmura la secrétaire en la suivant des yeux. Il était temps ! Elle n'avait plus qu'un shilling dans son porte-monnaie...

Elle saisit la main de la jeune fille.

— Allons, au revoir, mon enfant. Vous avez des amis ici. Et nous penserons à vous. Nous vous aiderons. Courage !

Ce soir-là, dans sa petite chambre, Pauline

ne sentit pas le froid. En écrivant à sa mère, elle ne pleura point.

A la chaleur de la sympathie, une grande fleur d'espérance s'épanouissait dans son âme.

II

— Ah! merci! Madame, s'écriait Pauline radieuse. Je vais aller me présenter immédiatement.

Depuis quinze jours, elle venait tous les matins au Home, et, pour la première fois, une porte enfin s'entrouvrait.

— « Nursery governess », reprit la secrétaire, vous aurez à donner des soins matériels à ces fillettes. Mais il ne faut pas être trop difficile.

Pauline rapidement remonta Sloane street, gagna Kensington, longea Hyde Park. La brume transparente, enveloppant la perspective de Piccadilly, la rendait plus vaste. Les maisons s'animaient sous les caresses du soleil. Pauline aspirait la gaieté des rues, la douceur de l'air, le parfum des violettes que les gamins tendaient aux passants.

Elle approche. Voici Park Terrace. Et voici

la maison haute, avec un péristyle à colonnes. Son cœur bat. Elle soulève le marteau. Un valet de pied la précède dans un cabinet tendu de papier brun à larges dessins. Des caricatures militaires ornent les parois. Des livres de sport s'empilent sur une étagère. Pauline attend une vingtaine de minutes. La maîtresse de maison entre enfin, élégante, affectant de parler français très vite.

Renversée dans son fauteuil, près d'une fenêtre ouvrant sur Hyde Park, elle joue avec les dentelles de sa robe de soie tout en déclarant à la jeune fille qu'elle ne peut lui offrir que des « gages » modiques.

— Vous comprenez, Mademoiselle, la vie est si chère, nous avons tant de dépenses...

Pauline est agréée. Elle doit entrer le lendemain. Et on lui présente ses élèves, trois fillettes turbulentes, de sept à neuf ans.

Pauline entra dans Hyde Park écouler ses dernières heures de liberté. Elle marchait en regardant les longues files d'arbres aux silhouettes pâlies. La Serpentine, lourde comme une rivière de plomb, reflétait les troncs nus. Pauline s'étonnait de se sentir le cœur si chargé de tristesse.

La brume devenait plus compacte, émanant

à la fois des prés, de l'eau, du ciel, et, lentement, effaçait les lointains. Des fumées grises éclipsaient le soleil, puis il réapparaissait, découpé sur le brouillard comme une lune sanglante.

Pauline regardait la fuite des amazones. Elles se détournaient en riant vers leurs cavaliers et le vent du galop agitait leurs voiles.

Des bicyclettes la frôlaient, lancées éperdument le long des pistes.

Oh ! ceux qui sont libres...

Elle pensait à ses études, à sa musique, aux choses aimées qu'il fallait rejeter de sa vie, et elle regarda défiler devant elle les longues journées de l'avenir, grises, toutes semblables.

Pour arriver à quoi?

A la lente déformation que la dépendance salariée imprime sur un être.

Et après? Plus tard encore?

L'image s'évoqua de la vieille gouvernante usée dont personne ne voulait plus.

Elle frissonne. Une odeur âcre l'oppresse. Il lui semble qu'une main froide se ferme sur sa gorge : le fog s'épaissit toujours. Les arbres, un à un, sombrent dans cette vague de nuit qui submerge le parc muet. La Serpentine

s'est évanouie. De loin en loin retentit un timbre épeuré de bicyclette, ou le roulement d'une voiture, émergeant une seconde et disparaissant. Le soleil est semblable à une lanterne japonaise qui s'éteint, décolorée, balancée toute flasque à un fil invisible. La flamme va mourir. Elle est morte.

Pauline chercha dans l'avenir quelque perspective heureuse, quelque rayon de lumière.

Mon Dieu ! La liberté, le travail aimé, l'art, la famille, l'affection, les amis, tout ce qui rend la vie digne d'être vécue, a-t-elle vraiment renoncé à tout cela ?

Elle se leva, saisie d'une impatience contre elle-même. N'était-ce pas prévu et accepté ?

A quoi bon se révolter ?

— Je suis heureuse. Je vais gagner — pour ma mère.

Elle marchait de long en large, raffermissant le pas.

Sur un banc, elle distingua une forme noire affaissée.

Il lui sembla que cette figure bouffie et blême ne lui était pas inconnue. Elle revint en arrière, s'assit sur le banc et tressaillit en la reconnaissant.

C'était la vieille gouvernante, lamentable

dans ses vêtements négligés. Une plume défrisée lui battait le front; ses doigts sortaient par les trous de ses gants. Ses yeux tristes se fixèrent sur la jeune fille et une sorte de sourire les éclaira.

— Bonjour, Madame, dit Pauline gentiment. Je ne vous ai vue que quelques instants au Home, je ne sais même pas votre nom, mais nous sommes compatriotes, n'est-ce pas ?

Et l'autre raconta sa navrante histoire. Elle n'était pas assez gaie... Les gens qui la payaient voulaient une institutrice heureuse et bien portante...Et elle était si dévastée, la pauvre vieille, détruite par l'accablement du passé. On l'avait congédiée au bout d'une semaine, et à présent elle avait honte de retourner au Home, se faire recevoir par charité.

— Il ne me reste plus qu'à mourir sur un de ces bancs, acheva-t-elle en laissant retomber ses mains sur ses genoux.

Pauline écoutait, les yeux perdus dans le brouillard. Avec un grand remords elle songeait à sa propre tristesse; et elle éprouva le désir ardent de soulager cette souffrance.

— J'ai un bon certificat. Madame m'a dit : « Après tout, ce n'est pas votre faute si vous

êtes vieille... » Mais comment trouver une autre place à présent ?

Elle haussa les épaules.

— D'ailleurs, ce sera toujours la même chose, je n'ai plus personne à aimer et personne ne m'aime, c'est pour cela, voyez-vous, que je suis si triste.

Pauline se leva brusquement. Elles remontèrent du côté de Marble Arch.

— Ah! dit la jeune fille, on respire enfin!

La vague de mort a passé. Il fait aussi sombre, aussi froid, mais le poids qui pèse sur sa poitrine est moins lourd. Elle lève les yeux. Derrière le fin réseau des branches, voici la lune rouge qui flamboie de nouveau. Un frisson bleu court au haut du ciel. Le soleil peu à peu s'anime, retrouve des rayons. Le brouillard s'éclaire de reflets rougeâtres comme une épaisse fumée d'incendie.

Pauline installa sa compagne dans une crêmerie, lui fit servir du café brûlant et dit :

— Donnez vos certificats et attendez-moi ici un moment.

Une demi-heure après, elle revenait, le visage animé.

— Venez, dit-elle, je vais vous conduire à Park Terrace, à cinq minutes d'ici. On a

besoin d'une gouvernante pour trois petites filles. Seulement, attendez ! Laissez-moi vous arranger un peu.

Elle lissa les mèches grises, défrippa la jupe, épingla la plume et donna ses propres gants.

Puis elle l'accompagna jusqu'à la porte, et, en l'attendant, se promena dans le square.

Une seule préoccupation l'agitait :

— Pourvu qu'elle réussisse !

Enfin elle aperçut la vieille femme qui marchait vers elle d'un pas vif, la tête droite et semblait transfigurée.

— Une charmante dame ! s'écria-t-elle. Je vous bénis, mon enfant.

— Essayez de n'être plus triste, dit doucement Pauline ; je vous aime et j'ai besoin que vous m'aimiez...

Elles se quittèrent.

Pauline retraversa Hyde Park pour se rendre au Home.

Le soleil se couchait. Lointain et doux, il se montrait entre les nuages baignés de feu. Des lueurs fauves brillaient dans la Serpentine. Le vent agitait l'eau et les longs rayons d'or frissonnaient en se déplaçant.

Voilé de longues brumes, le crépuscule approchait.

Pauline marchait vite au milieu des gazons humides. Une chaleur inconnue lui dilatait le cœur. Oh! elle avait blasphémé le matin. Une joie lui était révélée, accessible à toutes les vies, une joie qui appartient à tous les hommes. Et pour la goûter, pour la répandre, il vaut la peine de vivre.

Elle frappa à la porte de la secrétaire du Home et dit joyeusement :

— Madame, voulez-vous me donner une recommandation pour la place de bonne dont vous m'avez parlé? J'essaierai de réussir là, en attendant mieux.

NOVEMBRE

Novembre.

Les notables de Weybridge la traitaient de folle. Mais le monde n'a-t-il pas toujours tenu pour fous les êtres qui vivent d'une idée ou d'un sentiment plutôt que des détails de l'existence journalière?

Elle habitait un cottage rose, entouré d'un jardin et ne voyait guère que quelques jeunes filles, employées de magasins, qu'elle invitait, chaque semaine.

Un clergyman l'avait déclarée une vieille femme égoïste, parce qu'elle n'appartenait point au comité de la « Stricte observance du dimanche » et qu'elle n'achetait rien aux ventes annuelles de Byfleet et de Weybridge.

A la vérité, elle vivait murée dans son idée fixe, et le monde extérieur lui apparaissait lointain, d'insignifiante importance. Quand, au hasard des chemins, les notables de Wey-

bridge la rencontraient, promeneuse solitaire, aux yeux noyés de rêves, ils secouaient la tête et disaient :

— Pauvre femme! elle l'attend encore!

Elle l'attendait, comme une femme heureuse attend son mari absent, en vivant pour le jour du retour.

Six ans auparavant, sous le coup de la faillite imminente, il s'était enfui, affolé d'une soudaine panique, la tête perdue. Sa femme fit face au désastre, vendit la fabrique, les terres, ses bijoux, et, avec son fils, s'expatria, tranquillement indifférente, l'âme si remplie d'une souffrance unique que les autres ne l'atteignaient plus.

De vagues nouvelles indirectes arrivèrent : il cherchait une position en Amérique.

Un jour, elle se reprit à vivre. Elle avait reçu une lettre. Il lui demandait pardon. Il travaillait dans l'espoir de la rejoindre, deux ou trois ans plus tard.

Cependant, les années s'écoulaient sans le ramener. Les lettres se succédaient à de longs intervalles, datées de lieux différents, irrégulières, les unes débordantes d'affection et d'espoir, les autres, si incohérentes qu'elle en était troublée.

— Il traverse des moments terribles... Il est malade, il est malheureux... Oh! comme je le soignerai quand il reviendra!

Malgré le temps, malgré l'espace, malgré tout, elle continuait à vivre pour lui seul.

Un soir d'automne, en rentrant du jardin, elle vit une silhouette d'homme au milieu du salon.

Elle poussa un grand cri.

Il se retourna. Elle reconnut son fils qui, établi et marié en Ecosse, venait de loin en loin.

— Ah! Paul, je t'ai pris pour ton père!

En la voyant si ébranlée, il cacha le télégramme qu'il froissait. Il était troublé aussi et pâle.

— Mon garçon! pardon. Je suis si heureuse de t'avoir. — Depuis sept mois, je n'ai point reçu de lettre... Et... j'ai toujours l'idée que c'est en novembre qu'il reviendra. Je l'attends un peu plus ce mois-ci. Ah! nos beaux novembres d'autrefois, dans la campagne de France. Nous les aimions tant! Et tout va bien, chez toi? les enfants?...

Il s'était remis et répondit brièvement.

— Peux-tu me loger une semaine?

— Mais avec bonheur, tu sais bien. Viens!

La chambre de ton père est toujours prête.

Elle était vaste et claire, ouvrant sur les prés de Byfleet et les grands bois de pins. Le feu pétillait gaiment, des chrysanthèmes embaumaient.

— Te rappelles-tu combien il aime les chrysanthèmes jaunes ?

Le jeune homme se détourna.

Il reconnut, aux lampes, les abat-jour coquets que chiffonnait sa mère, et, sur la table, les livres favoris, sauvés du désastre.

Elle le regardait, sachant qu'il n'avait point pardonné à son père sa faiblesse, leur nom disqualifié, la ruine et l'expatriation.

— Si tu savais combien il m'est bon, combien il m'est doux d'évoquer le passé avec toi, mon cher enfant, et le bel avenir ! dit-elle, tendrement.

Elle le quitta.

Debout devant le feu, les yeux fixes, il se demandait :

— Comment lui annoncer ?

Et, dans cette chambre parfumée, sous le regard des portraits, il pensa aux détails qu'il venait d'apprendre, la descente lamentable, la débauche, la mort dans un hôpital de New-York.

—

Une impatience furieuse s'emparait de lui; il jeta les chrysanthèmes aux flammes.

Sa mère... il l'avait trouvée maigrie, voûtée.

Il se représenta la scène qui allait se passer dans son petit salon, la nuit qui suivrait...

— Laissons-lui encore cette nuit, murmura-t-il. Demain...

Et toute la soirée, au coin du feu, ils évoquèrent le passé et le bel avenir.

Le lendemain, après le déjeuner, tandis que sa mère allait et venait autour de lui, il examinait, pensif, cette petite salle à manger, joyeuse de mousselines et de fleurs, où chaque objet révélait une pensée, toujours la même, émanée du grand amour.

Il cherchait continuellement des mots qui ne fussent pas trop durs. Soudain, il lui sembla qu'ils étoufferaient dans cette pièce. Il se figura les regards effarés de la bonne.

Non, non, dehors! il lui dirait dehors.

Il se leva.

— Veux-tu que nous sortions? Il pleuvra cet après-midi.

Leurs pieds enfonçaient dans la boue. Une humidité tombait des arbres jaunes, alourdis de brume. Ils poussèrent une barrière et péné-

trèrent sous la voûte des pins. Les troncs rapprochés se dressaient comme des colonnes. Une mer de fougères ondulait en vagues d'or, dégageant une sourde et ardente lueur.

— Regarde, Paul, le soleil, tout l'été, concentre des rayons dans ces feuilles, afin qu'ils éclatent aux heures tristes où les lumières meurent.

Machinalement, il répondit :

— C'est beau.

— Je les aime, ces bois, ils seront notre première promenade avec ton père. N'est-ce pas étrange de penser qu'il ne connaît pas le pays où je vis?

Paul se raidit. Une voix criait en lui :

— Maintenant! Il faut!...

— Mère... Et s'il ne revenait pas?

Elle le regarda, blanche.

— Ne dis pas de blasphèmes, murmura-t-elle. Je l'ai pensé quelquefois, des jours où j'étais malade. Mais j'ai eu de grands remords.

— Pourtant... commença-t-il.

— Non, non... Le bon Dieu ne m'aurait pas laissée vivre et l'attendre...

Il la regardait, saisi d'un vague effroi, et la trouvait affinée encore, avec ses grands yeux trop brillants.

— Je vais la tuer, se dit-il, plein d'angoisse.

— Viens, Paul, je veux te montrer l'endroit qu'il préférera.

Elle parlait en enfant. Mais il ne haussa point les épaules; l'homme d'action, positif, qui haïssait l'attendrissement et les délicatesses de femme, se sentait amolli et troublé.

Il pensa :

— Laissons-lui deux ou trois jours encore, ses derniers jours de bonheur... Et préparons-la doucement.

Le lendemain, dimanche, était consacré aux employées de magasin. Il fit une longue promenade solitaire au bord des eaux dormantes du Wey. Il cherchait des phrases et des mots et notait dans son calepin ceux qui lui semblaient satisfaisants.

— Voilà quatre jours que je suis ici, et je remets du matin au soir et du soir au matin. Je parlerai aujourd'hui, pendant la promenade.

Un brouillard lourd descendait du ciel et montait des prés. Entre les troncs se creusaient des profondeurs bleues; les bois, à l'horizon, s'effaçaient, fantômes.

Ils marchaient le long des chemins gris, entre les files d'ormes.

Les ormes apparaissaient, grandis et désolés, étendant, pour rappeler le soleil, leurs bras qui se dépouillaient. Mais le soleil, tout pâle, les rayons dévorés, s'enfonçait peu à peu dans le brouillard.

Paul se sentait amèrement triste en écoutant sa mère lui raconter les ravissants novembres d'autrefois.

Il se représentait cette existence après qu'il aurait parlé. Les promenades, les réunions du dimanche, les soins de la maison, tous les petits actes que l'amour faisait savoureux et charmants, deviendraient des souffrances.

Il fallait.

Le chemin tourna. La Tamise apparut. Inerte, sans un pli, elle roulait en semblant immobile. Elle n'était pas noire, ni bleue, ni grise. Elle était d'une couleur sans nom où passaient les reflets des troncs et des lointains, où frissonnait le grand frisson de novembre.

Le long du chemin de halage, des hommes se mouvaient, semblables à des ombres.

Un hêtre se penchait; et ses feuilles tressaillantes regardaient l'eau lugubre qui allait les engloutir.

Le soleil s'évanouit. Le brouillard s'éclaira,

la Tamise, un instant, blêmit; puis la lumière sembla mourir.

— Oh! le soleil, dit la mère de Paul. Ecoute, ne dirait-on pas que tous les êtres le rappellent?

— Je n'entends rien, qu'un étrange, un effrayant silence.

Et comme il écoutait, immobile, les yeux fixés sur elle, il crut percevoir des sanglots dans ce silence.

— Rentrons, murmura-t-il. La nuit vient.

Il sentait sa tristesse s'alourdir, submerger sa raison, sa volonté.

Il se rappelait avoir jugé cette mort un accident heureux! Maintenant, au prix de sa vie, il aurait voulu pouvoir dire à sa mère : J'ai de bonnes nouvelles!

En rentrant dans le petit salon si gai où la bouilloire chantait, il se dit encore:

— Demain.

Mais sa mère avait pris froid et garda la chambre.

Il ne devait pas la bouleverser.

Perplexe et misérable, il ne se reconnaisait plus.

Le jour de son départ arriva sans qu'il eût pris sa décision.

Acculé, il ne pouvait plus remettre. Il demanda une dernière promenade, toujours avec cette idée qu'il parlerait mieux dehors.

Un peu triste, elle marchait sans rien dire. Le chemin se contournait, capricieux, entre ses haies cuivrées.

— Où me conduis-tu ? demanda-t-il.

— A Byfleet. Ne vois-tu pas l'église, là-bas ? Et son doigt indiquait, au milieu des arbres, le svelte clocher.

Ils longèrent des champs encore fleuris de marguerites blanches et de marguerites jaunes qui se hâtaient d'ouvrir leurs corolles mouillées.

Loin des maisons, elle s'isolait, cette petite église. Des ormes l'entouraient. Dans le lierre revêtant ses murs irréguliers, les fenêtres découpaient leurs ogives.

Ils traversèrent le cimetière qui s'endormait sous les feuilles mortes. Ils s'assirent.

— Voici l'heure, pensait Paul, au paroxysme de l'angoisse.

Les mots étouffaient dans sa gorge. Il ne parlait point.

Elle se leva.

Il la rappela, conscient que l'occasion dernière s'échappait.

—

— Mère! encore un moment!

— Non... Je voudrais passer par le pont du Wey.

Il la suivit. Et, se représentant la précipitation du départ, sa valise à boucler en rentrant, il prit une résolution désespérée. Au milieu du pont, il s'arrêta.

— J'ai à te parler, mère!

Elle l'avait à peine entendu et tourna vers lui ses yeux vagues.

Il baissait son visage, contemplant l'eau immobile où se reflétaient deux longs peupliers morts.

Au-dessus des bois violets, entre les lambeaux de brume, un pâle coucher de soleil essayait de flamber; des trainées rousses coloraient les nuages, et le Wey, faiblement, se dorait.

— Mère... mère...

Ah! comme il se maudissait! il avait demandé une vacance afin de rester auprès d'elle, les premiers jours, et voilà qu'il devait partir, la laisser seule après l'avoir frappée.

— Mère... Tu n'as pas froid?

Elle se pressa contre lui.

— Non... pas auprès de toi.

Elle le trouvait changé, son grand garçon

rude, plus tendre, plus semblable à son père, et elle lui souriait, les yeux remplis de larmes.

— Tu reviendras bientôt, dis? Tu sais, je suis un peu seule, en attendant...

Brusque, il s'était redressé.

Une résolution nouvelle se formulait en lui. Eh bien! non ! Il ne parlerait pas .Ce serait la tuer. Qu'importait qu'elle ne sût rien? La plupart des êtres ne vivent-ils pas d'une illusion? Les uns, conscients, désespérément s'y rattachent, parce qu'elle est leur raison d'exister; les autres, candides, l'érigent en vérité chérie.

Il préviendrait les deux ou trois amis qui lui écrivaient encore. Voilà tout.

Personne à Weybridge ne saurait. Son cœur s'allégea. Comment avait-il pris huit jours pour arriver à cette solution si simple?

— Mère... Tu me pardonnes, n'est-ce pas, tu me pardonnes?

— Tu penses au passé? Mais toujours tu as été un bon fils... Et maintenant, davantage encore.

Ils rentrèrent. Il était presque joyeux.

— Mère, dit-il au moment de la quitter, je cherche une situation à Londres, afin que tu aies tes petits-enfants près de toi. En no-

vembre prochain, peut-être, nous serons tous réunis.

— Tous, oui tous, répéta-t-elle. Il sera revenu alors et nous serons heureux... Un bel, un bien bel automne...

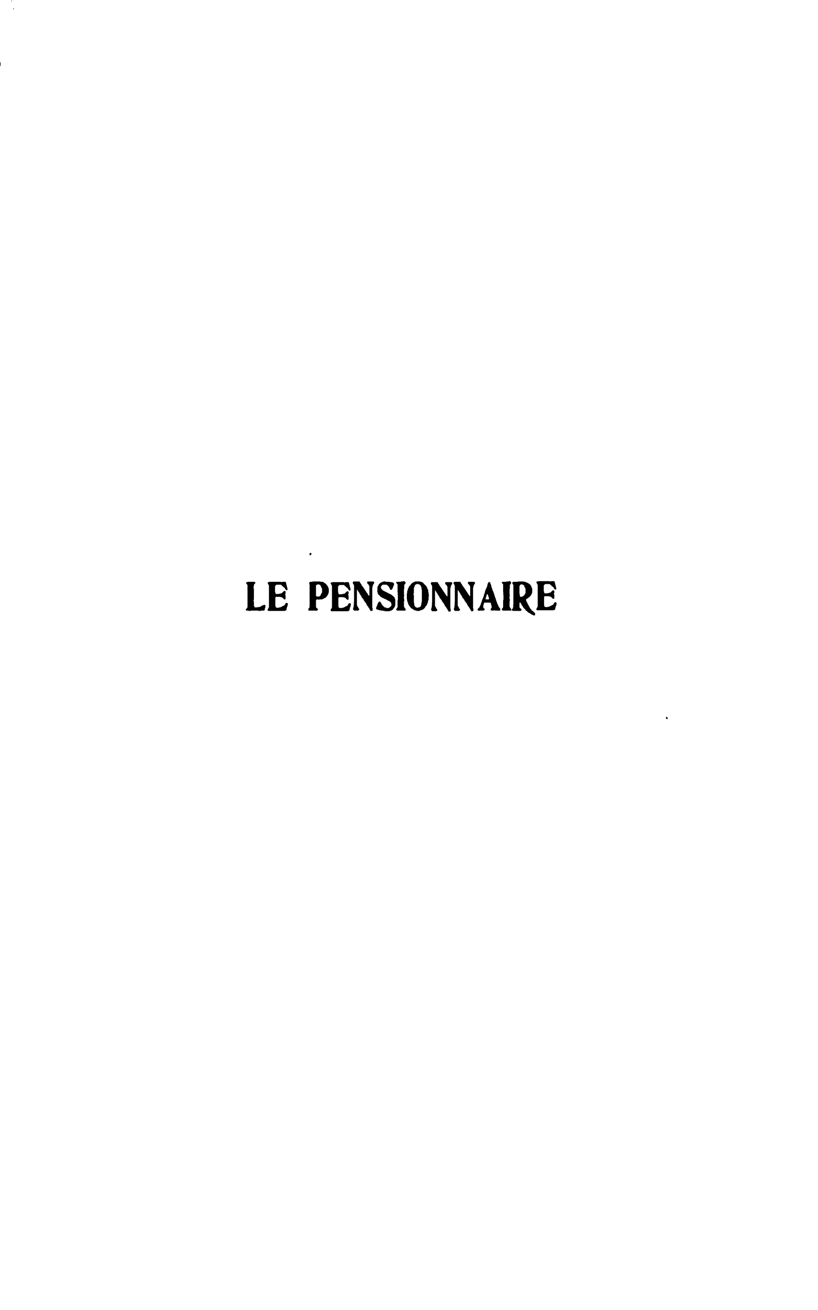
Dans le train qui l'emportait, Paul sentit la rancune dédaigneuse qu'il gardait à son père, se fondre en un grand respect ému.

Qu'avait-il donc, cet homme, pour être à ce point aimé ?

Et il se demanda si sa femme, à lui, l'aimait ainsi, l'aimait assez pour le faire vivre quand même il serait mort.

Et il secouait la tête avec un peu d'amertume.

— Oh mère, pauvre mère qu'on traite de folle, apprends-nous à aimer !



LE PENSIONNAIRE

Le Pensionnaire.

— Les pommes de terre ont beaucoup donné, cette année, déclara dame Marguerite.

D'un bout à l'autre de sa cuisine spacieuse, elle allait, venait, regardait par la fenêtre son fils, déjà fort, qui menait boire les vaches.

— Beaucoup donné, répéta placidement maître Daniel.

Fatigué par le labour, il fumait sa pipe devant le foyer et ses yeux s'amusaient des reflets autour de lui.

Dans l'ombre grandissante, luisaient le métal des cruches, les plats en étain, les bassines rouges, les cuivres plus jaunes des casseroles. Les lueurs du feu se renvoyaient, multipliées à l'infini, coulaient en rubans d'or du haut en bas des cafetières, plaquaient de rose la panse du coquemar.

Des noix entassées disaient les soirées

joyeuses qu'on allait passer en les cassant. Au plafond, le long des poutres, les jambons alternaient avec les pièces de lard et les colliers de saucisses.

La soupe chantait. Une chaleur savoureuse d'aromes engourdissait maître Daniel.

La maîtresse de céans dressait le couvert sur la longue table de chêne.

— J'y pense, dit-elle tout à coup en s'arrêtant devant son mari, et l'intonation de sa voix disait qu'elle y pensait depuis longtemps, nous avons tant de pommes de terre. Pourquoi ne prendrions-nous pas un cochon de plus? Il ne nous coûterait quasi rien à nourrir.

Daniel leva ses yeux calmes.

— Il faut voir... Il faut bien voir... répéta-t-il lentement. Un cochon de plus, c'est une affaire... beaucoup d'embarras. Il faut le soigner... le nettoyer, le nourrir. La porcherie est-elle assez grande ? Il faut voir.

Dame Marguerite, mécontente d'être ainsi discutée, tourna son large dos et reprit sa besogne sans mot dire.

Quelques instants plus tard, la cuisine fut envahie. Les quatre enfants rentrèrent, puis le valet d'écurie, les servantes, les journaliers.

Tous prirent place à table et dame Marguerite servit la soupe gaîment avec une bonne parole pour chacun.

Lorsqu'on eut fini, elle appela ses deux filles cadettes et demanda :

— Vos habits du dimanche sont-ils en ordre ? Ah ! ça ! il ne s'agit pas qu'on manque le catéchisme demain. Voici des sous pour le tronc des pauvres.

Dame Marguerite, ainsi qu'on voit, n'était point une mauvaise femme.

Le cheval, attelé de bonne heure, piaffait dans la cour en faisant sonner ses grelots. Autour du char à banc le valet s'affairait.

Dame Marguerite, sur le seuil, regardait, immobile. De la main, elle protégeait ses yeux éblouis du grand jour. Et elle souriait en sentant l'air si tiède :

— Le beau mois d'octobre !

Maître Daniel parut, son fouet sous le bras, tout pimpant dans une blouse neuve. C'était jour de marché. Dame Marguerite lui fit cent recommandations. Et tandis qu'il s'installait sur le siège, elle demeurait là, continuant à sourire. Elle était fraîche et grasse, les yeux brillants, la taille encore belle. Ses quarante

ans lui allaient bien. Sa fille cadette courait en chantant autour du char. Daniel se retourna. Et il contemplait la ferme béatement.

Le grand toit protecteur étalait son ombre sur le pavé soigné. Une vigne grimpait, vigoureuse, cachant à demi les murailles, et ses grappes violettes encadraient les fenêtres. Le long des bâtiments s'alignaient les tonneaux de choucroute ; de lourdes pierres maintenaient leur fond supérieur, couvert d'écume. Dans la remise, on apercevait l'entassement des sacs gonflés de pommes.

L'ouverture de la grange laissait voir le foin ; les gerbes de blé remplissaient les combles. Des linges blancs se balançaient en travers du pré.

— Au revoir, dit enfin Daniel.

— Au revoir, répondit dame Marguerite comme à regret.

Elle avait bien remarqué, sous la banquette, la corde qui servait à entraver les bestiaux. Néanmoins elle se taisait.

Daniel leva son fouet. Puis tout à coup, se retournant et tirant les rênes à lui, il s'écria :

— Marguerite ! A propos, j'ai réfléchi. Il y a beaucoup de pommes de terre. Je ramènerai le cochon. Au revoir !

Elle cria :

— C'est bon. Choisis-le bien !

Et le cheval partit dans un grand bruit de grelots.

Des vapeurs flottaient au ras des prés. Une brume enveloppait la silhouette des fermes et des arbres lointains, tandis que les feuillages proches, dorés et rouges, resplendissaient au soleil.

Daniel se sentait vaguement gagné par l'allégresse de la campagne. La douceur de l'air l'attendrissait. A son insu, il prit le chemin le plus long qu'il évitait à l'ordinaire. Il humait la brise. Il regardait autour de lui, détaillait les champs, les vergers, les bois à l'horizon. Et il souriait. Puis il haussa les épaules. Qu'aurait pensé sa femme de toutes ces sentimentalités ?

Le cheval marchait bien. Au bout d'une heure, maître Daniel vit se profiler, contre une éminence bleue, des toits, une tour d'église. C'était la ville. La route s'allongeait, droite. Daniel aperçut soudain, au delà d'un mur blanc, des groupes noirs qui se déplaçaient.

Il fit claquer son fouet. Le cheval prit le

grand trot. Bientôt Daniel reconnut le préau des vieillards de l'asile.

Lentement, ils allaient, parmi les pelouses, boitant, appuyés sur des cannes, traînant leurs pieds lourds. Ils étaient vêtus de lévites, d'habits vert bouteille ou marron, de redingotes solennelles aux formes démodées. On voyait défiler toute la défroque usagée de la petite ville charitable.

Ils fumaient leur pipe et devisaient. Ou bien, penchés sur le mur, ils regardaient, s'intéressaient aux choses qui avaient été leur vie autrefois, les champs, le labour, les petits enfants trottinant le long du fossé. D'autres passaient, la tête ballante, le regard atone, indifférents ou inconscients. Il y avait des figures creusées, sillonnées, tannées, usées. Certains portaient comme un masque de souffrance moulé sur leurs traits. Quelques-uns paraissaient si las qu'on se demandait quelle avait été l'incessante, la surhumaine lutte de leur vie. D'autres s'égayaient du soleil, se montraient des moineaux avec leurs mains tremblantes, aux gestes enfantins.

Daniel avait arrêté son cheval et les considérait. Il chercha des yeux, parmi les marronniers, la haute façade blanche de l'asile;

il essaya d'évaluer le nombre des vieillards. Tout à coup Daniel se souvint que beaucoup d'entre eux sont mis en pension chez des paysans. Des amis lui ont conté cela. On vous paie une somme assez ronde. Et c'est un profit net, car les vieux ne mangent presque rien.

Intimidés par ce paysan cossu qui les examinait, les vieillards s'éloignèrent.

Les yeux de Daniel erraient toujours le long de la façade étincelante. Une idée venait de germer dans son esprit. Pourtant il hésitait encore.

— Il leur faut des papiers, des histoires, murmurait-il, le temps de se renseigner sur moi... Bah ! ma ferme est assez connue dans tout le pays !

Il reprit sa marche. A l'endroit où le chemin de l'asile bifurque, il quitta résolument la route, mit sa bête au trot et s'arrêta devant la grille.

Il n'était pas encore midi lorsque dame Marguerite, toute surprise, entendit résonner dans la cour les grelots du cheval.

— Déjà ! dit-elle en se mettant à la fenêtre. L'affaire a dû bien marcher.

Cependant ses yeux inquiets distinguaient mal une forme sombre derrière le siège.

— Qu'a-t-il donc fait ? C'est étrange ! Ne dirait-on pas un homme ?

Elle entendit les bottes de son mari dans l'escalier.

Il ouvrit la porte et l'appela :

— Marguerite !

Il avait l'air à la fois satisfait et un peu embarrassé.

— Marguerite... j'ai trouvé plus avantageux de ramener un vieux de l'asile...

Au premier instant décontenancée, dame Marguerite comprit très vite la situation.

— Tu as raison, Daniel ! Un vieux mange moins... Et ça ne donne pas autant d'embarras.

AU BÉGUINAGE DE BRUGES

Au Béguinage de Bruges.

Ceci est une histoire vraie.

Chaque après-midi, je vais voir le soleil couchant se refléter dans le Lac d'Amour.

Avant de rencontrer l'immense pont de pierre, le canal de Gand écarte ses rives plantées d'arbres grêles et, majestueux, s'élargit. Le soleil meurt lentement dans cette étendue immobile. On dirait tout une floraison de roses du Bengale tombées au fond des ondes lourdes.

Lorsque s'amoncellent les nuées violettes, la tristesse du ciel se communique au Lac, aux longs bras du canal, à tout ce réseau d'eau qui se déploie sous la vieille tour et enserre Bruges d'un anneau de lumière, joyeux ou mélancolique.

Une passerelle à trois arches franchit le fossé du Béguinage. Un saule s'incline. La

perspective des maisons fuyant au bord de l'eau s'enveloppe d'ombre. Déjà, sous un toit, paraît une lumière qui se reflète en tremblant. A quelques pas, s'ouvre la porte voûtée du Béguinage.

Le crépuscule tombe. Les maisons se rencognent, frileuses, les unes contre les autres. Au centre, des ormes immenses, aussi droits que des colonnes, enlacent leurs branches en ogives, cathédrale vivante parmi tant de cathédrales de pierre dont se profilent là-bas les silhouettes.

Des ombres glissent, rapides, se dirigeant vers l'ouverture noire de l'église. Une à une, elles s'y engouffrent.

Çà et là une fenêtre s'éclaire, puis une autre; les jolis détails des barreaux apparaissent comme des découpures. Et bientôt les contours du vaste quadrilatère se dessinent en carrés de feu dans l'obscurité grandissante.

Sous les arbres, au milieu de l'herbe, une ombre demeure jusqu'aux derniers instants de clarté.

Chaque soir, cette ombre se retrouve là.

En m'approchant, j'avais distingué une jeune fille qui peignait. Deux jours après, je traversais l'herbe pour regarder son travail.

C'était un dessin à la mine de plomb, très soigneusement fait et très poussé.

« Singulière idée, pensai-je, de choisir cette place close ; un peu plus à gauche, elle aurait eu comme lointain, au-dessus des toits, la tour de Notre-Dame. »

Un soir, m'étant attardée dans l'église du Béguinage, je m'éloignais rapidement, lorsque j'aperçus l'artiste, encore assise sous les arbres.

Il faisait presque nuit. Un froid humide vous pénétrait. Je ne pus m'empêcher de lui dire, en passant près d'elle :

— Vous ne pouvez plus voir !

Elle me répondit :

— C'est juste l'instant que je voudrais rendre.

Je m'arrêtai. Elle s'était retournée et je distinguais son visage, jeune, des yeux énergique, des cheveux très noirs.

Et la conversation s'engagea.

— Vous êtes Anglaise ? demanda-t-elle.

— Non... Comme vous devez avoir froid ?

Elle répondit :

— Oh ! je suis habituée !

Et elle m'expliqua le tableau qu'elle rêvait : les maisons noyées dans l'obscurité, les fenê-

tres lumineuses et, au premier plan, les béguines comme des ombres se rendant deux par deux à l'église.

Je comprenais. Elle voulait rendre précisément l'intime poésie de ce coin fermé, si bien fermé par sa double ceinture de remparts et de canaux, si loin de la vie, muré dans l'oubli de tout, où, seules, passent et repassent des femmes vêtues de noir, silencieuses, portant on ne sait quel grand deuil inconnu.

— L'effet ne dure que quelques minutes, chaque soir...

Le lendemain, elle travaillait avec tant d'acharnement que, n'osant pas la déranger, je me bornai à lui jeter un : « Bonne chance ! »

J'avais entendu dire, en causant avec des béguines, qu'une artiste anglaise venait peindre là chaque jour, qu'elle vivait seule à Bruges, qu'elle y passerait l'hiver.

C'était donc elle.

Mais si jeune... je trouvais cela étrange.

Un soir, très tard, j'arrivai au Béguinage, contente de la retrouver et d'échanger nos quelques mots habituels.

Elle s'arrêtait de peindre. La nuit venait. La pochade était achevée. Elle me parla encore de son tableau. Les documents étaient prêts.

Elle allait commencer. Je remarquai le charme de ses yeux noirs, si résolus et si rêveurs, qui semblaient regarder au delà de vous et se souvenir. Je remarquai son grand deuil.

Je lui dis mon admiration pour les femmes anglaises et combien j'aime Londres où l'on se sent vivre si intensément.

Elle écoutait en souriant et répondit :

— Je préfère la France; la France est ma patrie d'adoption... J'ai travaillé à Paris... à Lille... une ville où il y a des canaux comme ici... où j'ai des amis...

Son intonation devint profonde, s'altéra. Elle s'interrompit et se mit à parler de Puvis de Chavannes et de Rodin. Son visage brillait, pâle, dans l'obscurité.

Toutes vagues se faisaient les ombres des béguines. Les grandes fenêtres ogivales de Sainte-Elisabeth resplendissaient. Les églises lointaines sonnaient le salut en se répondant comme des voix. C'était une vaste et enveloppante mélodie de cloches où, par instant, le carillon du Beffroi détachait ses notes qui tombaient à regret, lentes et mélancoliques, pareilles à des larmes.

Le brouillard se déployait en ondes glacées. Cependant nous ne pensions point du tout à

nous en aller. Nous demeurions là, elle, toujours assise, son pinceau dans les doigts, moi, debout devant elle, clouée par une irrésistible sympathie.

Et puis, je ne sais pas comment cela se fit, tout à coup elle me raconta son histoire.

Elle avait été fiancée pendant dix mois à un jeune peintre de Lille. Il l'avait initiée à son art, la faisait travailler, lui découvrant une vocation et lui communiquant son enthousiasme.

Il disait :

— Je ferai de vous une grande artiste !

Il était blond, avec une figure trop affinée, ressemblant aux Christs des vieux maîtres flamands.

Il peignait des paysages qui faisaient penser. Il était doux, à la fois très rêveur et très gai. Il aimait Verlaine et Mæterlinck. Et les enfants l'adoraient. L'automne dernier, ils peignaient ensemble dans un village de Normandie, en fiancés anglais. Il demeurait trop longtemps à travailler au crépuscule, sans souci des rosées et des brumes mauvaises. Il ébauchait un grand tableau, un clair de lune qui serait son chef-d'œuvre. Il avait un rhume qu'il ne soignait pas.

Quand le tableau fut achevé, sa fiancée obtint enfin qu'il vît un docteur, à Lille. C'était trop tard déjà. Mais on ne le leur dit pas.

— Mes parents me rappelèrent en Angleterre. Il semble que j'avais un pressentiment... L'Angleterre, c'était trop loin... Ils me permirent d'étudier à Paris.

En avril, seulement, trois semaines avant la mort, elle fut appelée à Lille. On lui écrivit que le malade demeurait des jours entiers étendu sur sa chaise longue et qu'il pleurait en regardant sa photographie.

Elle accourut.

Il lui fit l'effet d'un fantôme. Elle comprit. Mais lui ne se doutait de rien. Il parlait sans cesse de l'avenir, de leur mariage, l'automne suivant, et de l'hiver qu'ils passeraient à Bruges pour leur voyage de noce.

Elle aurait tant voulu lui avouer la vérité, afin qu'ils pussent se dire adieu, s'affirmer que la mort n'était qu'un accident et qu'ils s'appartiendraient toujours. Elle aurait au moins gardé de lui ses désirs, ses volontés, quelque chose pour l'aider à vivre. Mais la mère n'y consentit pas, craignant de hâter la fin.

Il voulait qu'elle travaillât. La veille de sa

mort, il l'envoya faire une étude, elle qui tremblait chaque fois qu'elle quittait la chambre. Lorsqu'elle rentra avec sa pochade, il était trop mal pour la regarder. Mais le lendemain il la demanda et fit signe que c'était bien.

Quelques heures après, l'agonie commença. Il ne parla plus.

Il était fils unique. Sa mère l'adorait.

— Nous donnerons son « Clair de lune » au Musée de Lille... Vous me comprenez, maintenant, ajouta-t-elle. Oh ! devenir une artiste... réaliser son rêve... Il l'avait voulu.

— Je vous admire, lui dis-je, saisie par l'énergie de son geste et de sa voix. Vous avez du courage...

— Oh ! dit-elle, seulement depuis mon arrivée ici, il y a quelques semaines... Mes parents désiraient m'emmener à Londres, me distraire. Mais c'est ici que je dois être, dans cette ville qui se souvient...

Elle reprit plus bas, d'une voix un peu hésitante :

— Ne croyez-vous pas qu'il y aura une autre vie ?

Un grand vent se levait, faisant gémir les ormes. Et, tout à coup, en sursaut, nous

sommes revenues à nous, dans ce pré tout frissonnant de la nuit de novembre, deux étrangères, parlant comme deux amies, des plus intimes angoisses de l'âme humaine.

— Je vous demande pardon, dit-elle en se levant. Vous devez être transie. C'est de ma faute...

Elle rassemblait à la hâte son bagage de peintre. Et nous avons marché l'une à côté de l'autre.

— Ma mère me dit toujours, reprit-elle : « Si seulement tu ne l'avais pas connu!... »

— Vous ne pensez pas cela, vous?

— Moi ! ah ! non!

Nous passions sous un réverbère et, pour la première fois, je la vis. Elle m'apparut belle, une étrange beauté, comme un rayonnement de souffrance. De cette parcelle d'infini qu'elle avait traversée, elle gardait une ivresse, une lumière qui éclairait son être et sa marche dans la vie toute noire.

Il fallait rendre la chaise empruntée à une pensionnaire des béguines. Nous avons sonné à une porte. On nous fit entrer. La chambre était chaude. La lampe, prête à s'éteindre, grésillait. Il y avait, dans un vaste lit, une très vieille femme qui ressemblait à une morte.

Des ombres grises lui creusaient les joues. Elle agitait ses mains et, continuellement, elle comptait sur ses longs doigts livides :

— Un, deux, trois... sept, huit, neuf...

— Elle déraisonne, dit sa fille qui voulait nous faire asseoir et nous offrir du café.

La jeune Anglaise s'était approchée du lit :

— Chut !... Il faut dormir...

Elle cacha les mains sous le drap, ramena les couvertures et embrassa doucement la figure décharnée.

Obéissantes, les mains squelettiques se laissaient calmer, ne remuaient plus.

Puis, se tournant vers moi :

— Où demeurez-vous ? demanda-t-elle. Voulez-vous que je vous accompagne ?

Nous avons franchi la porte du Béguinage. Sous la voûte, deux lanternes de forme bizarre éclairaient vaguement un grand Christ pâle, crucifié.

— Mon prochain tableau, dit l'artiste en s'arrêtant. Voyez comme la tête du Christ se penche... Je mettrai une béguine, au-dessous, dans l'ombre, agenouillée.

Nous marchions le long des quais, si calmes, qui fermaient déjà leurs boutiques. Nous ne disions rien. La brusque rentrée en

pleine vie réelle avait rompu le charme. Et nous ne pouvions plus parler de choses quelconques.

Seules, dans la ville sombre, les fenêtres s'animaient, flamboyaient. Sur les éblouissants vitraux des cathédrales, les silhouettes des saints se découpaient. De mystérieuses lueurs passaient dans l'eau noire. Les églises y reflétaient leurs vitraux et les maisons, leurs fenêtres, ces discrètes fenêtres qui semblent vous suivre de leur regard pensif. D'autres maisons, endormies ou mortes, avaient clos leurs yeux, et les rayons des réverbères, traversant le canal, venaient jouer sur leurs carreaux. Au coin des rues, des lanternes rouges ou vertes illuminaient, dans leurs niches, les saintes vierges.

— Dites, reprit soudain ma compagne, ne croyez-vous pas qu'il y aura une autre vie?

LES REVENANTS

Les Revenants.

Fatigué par les formalités, les visites, les réjouissances d'un mois de fiançailles à Londres, Hervé prit le train pour Hastings, rêvant toute une journée de tête à tête avec son bonheur, au bord de la mer.

A partir de Tunbridge Wells, il pose son journal et regarde la campagne qui s'étale en larges ondulations, souriante et calme.

Robertsbridge ! Il se rappelle une promenade à bicyclette, et cherche des yeux l'auberge où il a déjeuné.

Dès lors les noms revêtent une signification. Il retrouve des coins de paysage.

Voici la haute silhouette déchiquetée de la falaise ; au premier plan, la cheminée bien connue d'une briqueterie, et tout là-bas, sous le ciel gris qui s'abaisse, la mer.

— Saint-Léonards !

Il se souvient d'avoir épelé vingt fois ces syllabes sur ce réverbère, un soir qu'il attendait un ami.

Et les impressions anciennes l'assaillent en foule.

Trois ans auparavant, il est venu à Hastings, malade, et dévoré de chagrin. Sa fiancée, une femme qu'il adorait depuis des années, venait de mourir, à la veille de leur mariage.

Il a passé là six mois d'été, seul avec la falaise et la mer, tantôt comme fou, tantôt morne, désemparé, incapable de reprendre racine dans l'existence.

Le temps s'est écoulé, apportant l'apaisement. Hervé n'a pas osé revenir à Hastings, craignant d'y retrouver ses révoltes et ses désespoirs. Mais aujourd'hui, il se sent un homme nouveau, rajeuni, sûr de son bonheur, faisant encore dans la vie une tentative suprême et triomphante. Sans savoir pourquoi, il s'est senti poussé vers ces lieux où il a tant souffert.

Le train traverse un tunnel, ralentit, s'arrête.

— Hastings !

Hervé sortit de la gare à grands pas, s'amusant à reconnaître les rues, les fontaines, les

magasins, qu'il retrouvait familiers comme s'il les avait vus la veille.

La mer, enfin. Hervé s'arrêta sur le quai encombré de promeneurs.

Elle était d'un vert bleuâtre et devenait grise à l'approche des côtes. Les vagues montaient en jetant sur la grève des cailloux qui roulaient doucement et retombaient avec un bruit monotone, qu'il retrouva comme une berceuse ancienne.

Il descendit un escalier. Des familles, installées, s'abritaient contre le mur du quai, lisaient, mangeaient, regardaient venir l'eau.

Le baigneur le reconnut, et roula pour lui une cabine à l'arrivée des vagues.

Bientôt Hervé se jeta dans la mer et nagea avec ivresse. Oh! les délices de participer au rythme souverain. Il se souvint d'avoir désiré ardemment s'abîmer et se dissoudre en elle pour fuir sa souffrance.

Maintenant son âme se renouvelait, et la souffrance, d'elle-même, s'était évanouie. Ah! Dieu merci, telle est la loi universelle. L'existence serait intolérable si le poids du passé nous accablait sans fin. Mais non, chaque jour emporte un peu des chagrins morts, et ils se dispersent et disparaissent comme ces

cailloux que les vagues remmènent avec un chant mélancolique. L'homme est ainsi fait qu'il reconstruit sans se lasser, après que les orages ont brûlé sa maison.

Hervé élargit encore son geste vigoureux. Il se sentait si plein d'ardeur et d'espoir. Et il éprouvait une grande joie, avec un peu de honte, en songeant que trois années avaient suffi pour le transformer à ce point. Il avait vaincu sa désespérance. Il avait vaincu la vie. Il serait encore un homme heureux, un homme aimé, un homme utile. Et il humait avec transports le grand souffle du large.

Il alla manger des huîtres, sur la table même où on les vendait. Elles étaient fraîches, parfumées de la mer. Puis, ayant froid, il marcha.

Il grimpa sur la falaise, la vaste et exquise falaise où il avait vécu. En ce jour de septembre, les étendues d'herbes séchées la vêtaient de teintes adoucies, de jaunes pâles, où les chardons jetaient leur velours brun, et les ronces, leurs guirlandes vertes et rouges. Hervé marchait, regardant la mer. Seul avec elle, il l'aimait ainsi. Hervé songeait à sa fiancée. Il l'aurait voulue auprès de lui. Plus tard, ils reviendraient ensemble.

Il descendit au fond d'une combe tapissée de chênes et de fougères, franchit un ruisseau, et remonta le sentier escarpé. Maintenant des pâturages s'évasaient en une large demi coupe verte ; des silhouettes d'ajonc frissonnaient sur le ciel. Et la mer au-dessous s'étalait.

Hervé ralentit le pas.

Ce paysage entrait dans sa chair, et la faisait tressaillir en longues vibrations.

Il reconnaissait le lointain, les dunes barrant l'horizon, les lignes de haies et les files d'arbres grêles, tordus d'un seul côté par le vent du large.

Quoi, elles étaient toujours là, nichées dans ces replis de terrain, ces fermes dont le toit triangulaire émergeait ? Un jour, il avait frappé à la porte de celle-ci, afin de rencontrer un être humain, de n'être plus tout seul avec son âme ravagée.

Un autre jour...

Il se rappelait, il se rappelait...

Et soudain, les tristesses d'autrefois, les douleurs anciennes retombèrent sur lui comme un manteau glacial. Une à une, au coin des buissons, au détour des sentiers, elles l'avaient attendu, guettant son passage,

et ensemble, elles fondaient sur lui, irrésistibles et implacables.

Impatiemment, il tenta de les secouer, il fixa les yeux sur l'avenir, et ne voulut plus songer qu'à son bonheur. Mais de minute en minute surgissaient des réminiscences plus douloureuses.

Pour se distraire, il chercha des mûres, il cueillit un brin de chèvrefeuille sauvage. Il en respira l'odeur... Et il revit les gerbes de chèvrefeuilles qu'il arrachait, autrefois, sur les pentes éboulées, au péril de sa vie. Il les jetait dans l'abîme en disant : « C'est pour elle ! » Et il regardait longtemps les flots se les disputer.

Hervé hâta le pas, descendit au fond d'une coupure où la mer haute entrait, contourna le roc et se retrouva devant une grotte où il avait sangloté dans le vent qui emportait ses cris. Il se rappelait... Oh ! il se rappelait... Un jour, il s'endormit là, couché sur les pierres ; il rêva d' « elle » ; elle lui parlait. Les vagues l'éveillèrent en lui glaçant les pieds et il pleura de ce que la marée ne l'eût point emporté pendant ce rêve.

Ah ! oui, il était venu souvent à cette place désolée ; ces éboulis entre la mer et la falaise

haute, droite comme un mur, lui plaisaient. Il demeurait, le regard attaché aux roches à pic. Il se laissa tomber sur la même pierre. Tout à coup, il lui sembla que quelqu'un s'asseyait à ses côtés. Bouleversé, il ne tourna point la tête; il n'osa pas, comme s'il eût craint de voir un fantôme.

Mais son esprit s'exaspéra sur cette idée : il sentait une présence, quelqu'un.

Quelqu'un ! — Qui donc ? Qui ?

Soudain, sans voir, il reconnut. Il reconnut l'ancien lui-même, l'être qu'il avait été trois ans auparavant et qu'il n'était plus.

Hervé, les yeux tournés au large, tenta de lui parler.

— Va-t-en ! Je suis un homme différent. J'ai de nouvelles préoccupations, un but nouveau, un nouvel amour. Je ne te connais plus. Va-t-en !

Mais l'autre l'enlaçait comme s'il eût voulu rentrer dans son âme.

Hervé se leva et s'enfuit, courant à travers la falaise, essayant de ne plus rien regarder, de ne plus rien sentir. Mais les souffrances passées se dressaient sur ses pas et se mettaient à le poursuivre, d'instant en instant

plus nombreuses, hurlant à ses talons comme des chiennes affamées.

Epuisé, il s'arrêta à Lover's Seat, un rocher qui domine la mer. La légende raconte que des fiancés malheureux sont venus s'asseoir à cette place et se sont précipités dans l'abîme.

La falaise écroulée descendait en larges replis affaissés. Ici et là, une arête pelée, une courbe stérile, un amoncellement de gravier disaient les catastrophes anciennes. Mais les chênes et les ronces étaient venus tout recouvrir, tout envelopper de leurs étreintes; et dans cette vaste étendue verte aux lignes lasses, des harmonies se modulaient, des tons plus gris, plus roux, plus mauves.

Le vent tombait; la mer ne jetait qu'une dentelle légère autour des rocs, à peine quelques fils d'argent qui se balançaient sur les flots, et sa lamentation s'attendrissait. Le ciel se penchait sur elle, amoureusement. Les deux immensités se confondaient; il n'y avait plus de ligne d'horizon, rien qu'un infini d'un bleu gris, d'une ravissante douceur.

Hervé humait toute cette douceur. Il aurait voulu s'en envelopper, et qu'elle l'apaisât. Les caresses des falaises, de la mer et du ciel le berceraient.

Mais non. Il était venu là trop souvent. Il se débattait au milieu d'un réseau d'impitoyables souvenirs.

Le fantôme le rejoignit. Hervé se leva tout éperdu. Où fuir? Où aller?

Oh! retourner, retourner parmi les hommes, les vivants, les heureux, retourner à Londres, revoir sa fiancée, et oublier auprès d'elle cette journée de cauchemar!

Il reprit sa course et revint sur ses pas.

Il essayait de se raisonner. Non, c'était vraiment trop absurde de fuir ainsi devant des imaginations, au lieu de les braver, de les réduire à néant. Il s'arrêta encore. Et, s'adossant à une roche surplombante, il attendit, ferme, prêt à se battre.

Au-dessous de lui, la mer clapotait contre des pierres qu'il ne pouvait voir. Les falaises découpaient sur le ciel leur pur et hardi profil.

Hervé se retourna vers le fantôme, résolument.

— Eh bien! oui, les hommes changent! La revanche de la vie n'est-elle pas de pouvoir oublier? Faut-il donc que les douleurs éteintes couvent dans l'âme pendant des années, et, tout à coup, pour un parfum de

fleur, une courbe de paysage, se raniment, ardentes, comme autrefois ?

— Oui, dit le fantôme.

— Ainsi, à tous les soucis, aux tristesses, aux joies même du présent s'attache le passé lourd ? Le passé qui obsède, et défigure, et empoisonne, et flétrit ?

— Oui, dit le fantôme.

— Oh ! cria Hervé.

Et dans son égarement, il parlait à voix haute.

— Rien, rien au monde ne peut donc me délivrer de toi ? Tu reviendras ! Tu reviendras sans cesse, ici ou là, le jour, la nuit, suivant ton caprice, me torturer ?

— Oui, dit le fantôme.

La mer se retirait, découvrant les roches vertes ou noires. Et des filets d'eau couraient sur leurs faces, retombaient goutte à goutte, semblables à des larmes.

Devant l'immensité grise, une révolte affreuse secouait Hervé. A quoi bon ? A quoi bon vouloir toujours recommencer à vivre, à espérer, à être heureux, à édifier quelque chose ? A quoi bon ? Si les années mauvaises reviennent paralyser et détruire, si les souffrances passées demeurent latentes dans

votre âme et la rongent sans bruit, continuellement? Lorsque le bonheur s'approche enfin, l'âme ne sait plus en jouir; elle a trop pleuré, elle est usée, et elle retourne sans cesse aux agonies anciennes.

Il regardait la poussée puissante et vaine des flots contre le roc. Les flots savent bien qu'ils reculent à cette heure, emportés par une force invincible. Cependant ils s'acharnent à submerger ce roc, sans lassitude et sans découragement. Et toujours ils recommencent leur effort en le sachant inutile.

Pourquoi donc la mer éprouve-t-elle ce besoin de monter et d'envahir? Et le cœur, le pauvre cœur des hommes, pourquoi donc a-t-il, rivée en lui, cette folle soif de bonheur?

— Ah! criait Hervé, misérable, misérable!

— C'est toi-même que tu injuries, dit le revenant. Regarde.

Hervé, frissonnant, sentait autour de lui des présences inquiétantes. Des souffles passaient. Il entendait monter des bruits étranges, se croiser des murmures et des chuchotements.

Une atroce angoisse s'emparait de lui. Il détourna ses yeux de l'étendue, et regarda.

A la suite du premier, d'autres fantômes se pressaient, d'autres encore, et d'autres...

Il s'en vit entouré.

Tous ses anciens « moi » défilaient devant ses yeux dilatés de terreur. Il reconnut les fantômes de ses années de jeunesse, d'études, de jouissances, de voyages ; puis vinrent ceux de son adolescence et les formes plus vagues de l'époque où il était enfant. Il se vit le fils, le frère, l'ami qu'il avait été dans les diverses phases de sa vie. Il eut la révélation de ce qu'avaient souffert et pleuré à cause de lui ceux qui l'aimaient. Il comprit à quel point il n'avait pas su être fort, pas su être bon.

Et tous ces anciens « lui-même » apparaissaient à Hervé comme des ennemis dont la vue le faisait souffrir horriblement.

Non pas qu'il fût un méchant homme. Il était de ceux dont les aspirations sont hautes, et que leurs défaites laissent inconsolables.

Bientôt son épouvante fut telle qu'il crut se jeter dans la mer. Alors il bondit, et courut éperdument du côté d'Hastings, affolé, poursuivi, essayant en vain de secouer dans la fuite l'intolérable souffrance.

Le soir, lorsqu'il se présenta chez sa fiancée, il était hagard. Effrayée, elle demanda :

— Qu'avez-vous donc ? On dirait un homme qui a vu des revenants !

Il tressaillit, et, s'approchant d'elle :

— Oui, dit-il, j'en ai vu...

Et, comme elle le regardait, stupéfaite, il supplia :

— Défendez-moi ! Sauvez-moi ! Vous seule pouvez les tenir éloignés...

— Mais de quoi parlez-vous, Hervé ! quels revenants ?

Il lui prit les mains, et elle sentit son angoisse.

— Les anciennes souffrances et les anciens péchés, murmura-t-il.

TRISTAN CLESMOR

Tristan Clesmor.

— Tu vois bien, mon Tristan, qu'il faut te marier. Je me fais vieille, vieille, et bientôt tu sentiras du vide à t'en aller toujours tout seul dans tes grands bois.

Le garde-forestier, appuyé contre le mur, dominait de sa haute taille la paysanne ratatinée qui allait et venait autour de lui.

— Ma mère... je ne suis jamais seul...

— Oui, je sais bien, tu causes avec les feuilles et les rayons du soleil. Tu rêvasses... Pourtant, si tu nous amenais ici une belle jeunesse qui chanterait tout le jour long...

— Eh bien ! ma mère, aidez-moi donc à la trouver : je la souhaite pareille à vous.

— Ah ! mon Tristan, mon Tristan, murmura-t-elle attendrie.

Elle reprit :

— Ecoute, dimanche, tu mettras ton bel

uniforme et nous irons chez ton oncle Darbignon. Tu auras marge de choisir entre tes cinq cousines.

Tristan ne riait plus. Il atteignit son fusil, se pencha sur sa mère et baisa son front tout labouré de rides.

— Au revoir, mère, en attendant...

Puis il sortit, et marcha à grandes enjambées sous la voûte des pins.

Son père était mort quand il vint au monde.

— L'enfant de la tristesse, avait dit sa mère. Et elle voulut un nom chagrin afin de conjurer les mauvais sorts.

Tristan avait pour domaine la forêt qu'il aimait d'un amour mystique.

Il l'aimait dans les grands vents de mars, toute frissonnante sous les ciels lugubres, puis attendrie et rêveuse aux premiers soleils, berçant avec sollicitude ses bourgeons; aux jours radieux de juin, profonde, touffue, dans sa plénitude de force, lorsqu'elle s'enveloppe de mystère. Il l'aimait dans sa gloire d'automne, puis mélancolique, s'effeuillant à regret, puis sinistre, lamentable, nue. Il l'aimait toute blanche, illuminée de givre, palais de fées.

Sa voix d'enchanteresse berçait Tristan. Il suivait des heures les petits sentiers rongés de fougères. Elles s'en allaient jusqu'aux profondeurs lointaines et sur leur étendue verte ou cuivrée ondulait l'ombre des pins. Il savait tous les secrets de sa forêt, ses peines, ses surprises et ses espérances. Les vents d'automne irritaient Tristan : il la sentait souffrir. Elle se plaignait si douloureusement.

Quelquefois, la passion de la chasse le possédait. Il se l'interdisait parce qu'il avait pitié des bêtes, amantes comme lui des arbres et du soleil.

Cependant, il advenait que l'instinct l'emportât. Alors Tristan se livrait à des poursuites ardentes. Puis il pleurait en regardant sa victime panteler à ses pieds.

Le printemps lui apportait des ivresses, des extases, d'exquises et délicates voluptés.

S'il eût exprimé ses sensations aiguës, on l'aurait appelé un poète. Ignorant et simple, il se contentait de vivre à travers sa forêt.

Quelquefois, un autre homme s'éveillait en Tristan. Pareils aux vents d'orage, s'abattaient sur lui de grands désirs informulés de s'en aller très loin, d'accomplir des actions difficiles et braves qui le feraient admirer. Il éprou-

vait une lassitude de son existence monotone, dévorée par d'obscurs devoirs, troublée d'aspirations confuses. Son cœur, alors, grondait au dedans de lui. Ces jours-là, il arpentait les bois d'une brusque allure de mécontent. Les caresses des branches le faisaient frissonner. Il s'arrêtait à contempler le ruisseau glissant sous l'arc des feuillages, les fleurs que remuaient le vent, les pierres moussues où dansaient des ombres. La forêt le calmait peu à peu, l'imprégnait de sa grande paix. Et le soir il rentrait au logis plus doux et repentant.

Ce jour-là, Tristan marchait à grands pas, rêvant aux paroles de sa mère.

— Me marier... me marier... peut-être a-t-elle raison...

Il s'arrêta dans une clairière, devant un hêtre qui élevait très haut son tronc clair. Tristan, obscurément, rattachait à ce hêtre sa destinée.

Deux ou trois ans auparavant, il avait aperçu, parmi ses branches, les rameaux délicats d'une longue plante grimpante. Il s'approchait pour l'arracher, car il craignait que son hêtre n'étouffât, lorsque les purs boutons

blancs lui inspirèrent de la pitié. La clématite se tordait, si élégante et fine, entre les bras de l'arbre. Tristan la laissa vivre et, de mois en mois, il la vit devenir plus belle, grimper jusqu'à la cîme, s'enrouler aux branches qu'elle inondait de grappes embaumées.

Souvent Tristan s'asseyait au pied du hêtre et les fleurs retombaient sur son front, le caressant, le grisant de leur odeur sauvage. Il éprouvait à leur contact un enivrement. Son âme, allégée des pensées mauvaises, s'envolait toute blanche, s'abîmait en l'âme mystérieuse qui l'enveloppait de parfums, de soleil et le ravissait de tendresse, l'âme de la forêt... Parfois, pour étreindre la clématite, pour l'avoir à lui, l'emporter, il bondissait... Mais il s'arrêtait. A quoi bon la flétrir entre ses mains? Alors, goutte à goutte tombait sur son cœur une tristesse lourde, qu'il ne s'expliquait pas.

Ce jour-là, il appuya sa tête au tronc de l'arbre et pensa :

— Ce malaise se dissipera quand je serai marié, sans doute.

Quinze jours plus tard, il revenait de Lucel, joyeux, marchant très vite sous les berceaux de chêne. Il venait d'échanger sa parole avec

sa cousine Françoise, une grande brune au rire sonore, si active que jamais on ne la surprenait à se reposer. Il emportait avec lui la vision de ses dents fraîches, de ses yeux noirs.

— Je dois être ivre de bonheur, pensait-il. Comme il traversait la clairière, un sentiment de triomphe lui fit redresser la tête. Une longue guirlande de clématite effleura son cou, et de nouveau il se sentit le cœur mordu par cette même inquiétude qu'il ne comprenait pas.

La vieille mère Clesmor fut bien contente, ce soir-là.

— Je peux mourir tranquille à présent, je ne suis plus en peine.

D'un baiser rude, Tristan la fit taire, conscient vaguement que l'amour de cette belle fille ne lui remplacerait pas la tendresse infinie de sa mère.

Dès lors, tous les dimanches le garde forestier se rendit à Lucel. Il était heureux auprès de sa fiancée, ils riaient ensemble et se faisaient des taquineries. Sous les boutades de Françoise, il se sentait rajeunir.

Le soir, il revenait d'un pas allègre en chantant et disait à sa mère :

— Que vous aviez donc raison, mère !

Certains soir, cependant, il la sentait étrangement loin de lui, cette fille trop gaie, à jamais différente.

A quoi bon lui confier les secrètes idées qu'il roulait dans sa tête? Elle ne comprendrait pas.

Un jour il l'avait conduite par les petits chemins à travers sa forêt.

Au lieu d'admirer les vieux troncs de chêne qui se nouaient si fiers et si puissants, elle avait dit :

— Quelles bûches de Noël ils nous feront !

Lorsque Tristan l'arrêta devant son hêtre, tout souriant dans sa neige de fleurs blanches, Françoise s'égaya en demandant si l'on ne pouvait pas faire des tisanes avec ces fleurs-là.

Tristan se jeta devant sa plante.

— Tu vas lui faire du mal !

Elle rit et le regarda, croyant qu'il plaisantait. Mais il se détournait, mécontent, les sourcils froncés. Il l'entraîna et, pour la distraire, lui montra les longues ombres des pins tremblant dans les fougères.

— Regarde ! les arbres projettent leurs ombres un peu comme des pensées qui cherchent à se joindre, à se fondre et à s'aimer.

Elle haussait les épaules et souriait, un peu dédaigneuse.

— Poète, va !

Il voulut encore lui faire admirer une touffe de chardons ; les trois tiges symétriques se dressaient, balançant majestueusement leurs sceptre, couleur de pourpre.

— Fi donc ! La fleur des ânes, s'écria-t-elle.

Ce soir-là, Tristan s'en alla sous sa clématite, rêver à son bonheur. Un vide douloureux s'élargissait en lui. Les caresses de sa fleur l'attristèrent.

— C'est l'amour, se dit-il, c'est parce que je suis loin d'elle...

Un matin qu'il suivait la route, il aperçut une voiture à deux chevaux arrêtée sous les arbres.

A quelques pas, un valet attendait, tenant un manteau de satin chatoyant au soleil.

Tristan reconnut la livrée du comte à qui appartenait la forêt. Obliquant brusquement,

il prit une étroite sente serpentant sous le fourré et déboucha dans sa clairière.

Il s'arrêta.

Une forme blanche se tenait debout, immobile, adossée au hêtre. Tristan distingua un flot de boucles dorées qui s'échappait d'une auréole de dentelles. La tête se renversait et le regard suivait un écureuil parmi les branches. Tristan reconnut la fille du comte.

Des guirlandes de clématites s'enroulaient à sa ceinture, enlaçaient ses épaules et retombaient jusqu'au sol, l'enveloppant toute d'une onde fleurie.

Tristan, ébloui, crut contempler sa plante devenue fée, comme au temps des légendes. Puis, la sentant si frêle, si pure, si délicate, si différente des jeunes filles qu'il connaissait, il se demanda un instant de quelle étoile elle descendait. Il l'avait vue maintes fois de loin, passer dans sa calèche. Si jeune, presqu'une enfant, toujours en robes blanches, toujours seule, elle lui apparaissait comme une petite princesse, vivant dans une autre sphère que le reste des hommes.

Tristan était tout près, lorsqu'elle l'aperçut avec son uniforme couleur des verdures. Elle

lui fit un petit signe de tête, et, soudain l'interpella.

— Monsieur le garde-forestier, voulez-vous m'aider à atteindre des clématites. J'en voudrais plein ma voiture.

Il se précipita et abaissa les rameaux afin qu'elle pût cueillir elle-même.

Le valet s'avançait. Elle le renvoya du geste et ne permit point à Tristan de porter une branche. Elle tenait la lourde gerbe à deux bras contre sa poitrine et enfouissait avec délices son visage au milieu des fleurs.

— Elles sont si belles, si belles. Je les aime, disait-elle en baisant les corolles délicates.

Tristan la suivait sans parler, comme un grand chien docile.

Il croyait rêver.

Longtemps après que l'équipage eût disparu, il demeura immobile, les yeux fixes, s'imaginant toujours revoir l'apparition.

Le lendemain, dimanche, Tristan arpenta tout le jour la clairière. L'idée ne lui vint pas qu'il aurait dû être à Lucel auprès de sa cousine. Il ne raisonnait pas, il ne songeait même point. Parfois il entendait sa propre voix murmurer :

— Peut-être qu'elle reviendra...

Elle revint cueillir des clématites et les longs épilobes lilas qui fleurissent au milieu des fougères.

Tristan n'était jamais bien loin. Il se présentait inopinément et demandait permission de l'aider. Il se coulait dans les taillis, affrontait les épines, grimpait aux arbres, abaissait des branches. Elle le remerciait d'un sourire et d'une gentille parole de sa douce voix rêveuse. Parfois elle le questionnait sur les fleurs, les oiseaux, s'intéressait aux insectes. Ou bien elle parlait à demi-voix, les yeux perdus, contemplant de vagues choses lointaines. Brusquement elle sortait du rêve et, souriante, regardait Tristan.

— Je crois que les épilobes sont tristes parce qu'ils sont toujours seuls, ils ne peuvent pas se rejoindre, et le vent les incline toujours du même côté. C'est pourquoi je les aime... et vous ?

Puis elle demeura trois mois sans revenir.

Enfin elle réapparut un jour de décembre, dans une tourmente de feuilles mortes.

Elle regardait, surprise, la forêt dépouillée qui lui paraissait agrandie. Elle avait perdu son chemin, ses lèvres étaient bleues et ses

dents claquaient. Mais elle refusait d'écouter les conseils respectueux du grand valet.

Tristan survint, la mena dans sa cabane, lui fit boire une tasse de lait chaud. Elle s'amusait comme une enfant, baisa la vieille paysanne ravie et ne parla point de payer son lait.

Et Tristan se sentit heureux, heureux comme un fou.

Cependant il avait recommencé à passer à Lucel tous ses dimanches. Il remplissait les mêmes actes, prononçait les mêmes paroles qu'autrefois. Mais il n'était plus le même homme. On eût dit qu'il avait perdu son âme.

Le rire éclatant, les joues roses de Françoise le froissaient. L'idée ne lui vint pas qu'elle souffrait de son indifférence.

Elle s'ingéniait à l'égayer et se dépitait de le voir écouter, morose, ses plaisanteries, tandis que ses yeux distraits s'en allaient toujours vers la fenêtre, chercher la forêt.

Un jour, elle se fâcha, et, d'un geste brusque, ferma les contrevents.

— Je suis jalouse, jalouse de ta forêt, je la déteste !

L'hiver passa lentement.

Tristan parfois se raisonnait :

— Voyons, je dois être gai, je dois être heureux !

Alors il s'apercevait qu'il n'avait goût à rien et qu'aucune chose ne l'intéressait plus.

Cependant, l'approche du printemps le ressuscita. Il guettait les bourgeons. Il se grisa de l'odeur des violettes. Inconsciemment, tout son être attendait.

Les ardeurs de juin, l'épanouissement splendide de sa forêt, grandirent son émoi. Sa joie devenait du délire. Il n'était bien qu'étendu sous les fourrés, dans la caresse des feuilles, ou courant éperdument à travers les taillis.

Un beau matin de juillet, il découvrit sa clématite tout en fleurs et s'arrêta ébloui. Il la contemplait avec vénération. Elle lui apparaissait plus pure et comme surnaturelle.

Dès lors, il revint chaque jour. Il s'asseyait au milieu des branches. Il sentait sur son cou, sur ses mains, cette pluie de fleurs et leur attouchement l'exaltait.

Françoise le suivit un soir, l'observa, cachée dans les verdures. Le dimanche suivant, pour lui plaire, elle se para des longues guirlandes. Les étoiles blanches seyaient à ses

cheveux de brune. Pourquoi donc Tristan les arracha-t-il avec colère, comme si elle les eût profanées ? Pourquoi donc toujours était-il si pressé de la quitter, de retourner à la forêt ? Quel charme étrange le ramenait parmi les arbres silencieux, au sein des tristes fougères, tandis que sa fiancée se tourmentait !

L'amour d'une autre femme ? Non, un rêve seulement, bizarre, et si vague qu'il n'eût pu lui-même le formuler avec des mots, un amour immatériel pour une fleur et pour un souvenir, des chimères, des folies...

Françoise sentait toujours l'âme de Tristan loin d'elle, et comme elle s'était prise à aimer ce beau garçon farouche, elle pleurait la nuit, se reprochait des torts imaginaires et se désolait.

La date fixée pour le mariage approchait. Tristan n'avait point parlé de rompre. Et lorsque sa cousine l'interrogeait de ses grands yeux où l'amour et l'anxiété allumaient une flamme, il fixait sur elle une seconde son regard distrait et l'assurait qu'il l'aimait toujours.

A la fin d'une après-midi d'août, Tristan arpentait son sentier préféré, lorsqu'à travers les arbres il distingua, sur la route, la

grande calèche et les chevaux qu'il connaissait bien.

Son cœur sauta dans sa poitrine et ses genoux s'entrechoquèrent, il se sentit devenu faible comme un enfant. Il pénétra sous le couvert des hêtres et demeura immobile, se croyant caché.

Elle était là, mille fois plus belle, devenue femme. Les rayons obliques l'enveloppaient d'une gloire. Ses cheveux se relevaient en torsade sur son cou, les plis de sa robe blanche dessinaient sa taille, quelque chose de grave était répandu sur toute sa personne.

Ebloui, chancelant, Tristan tomba à genoux et adora, les mains tendues vers elle comme vers la madone.

Enfin, il put se relever. Il s'avança et, la saluant jusqu'à terre, demanda la permission de l'aider, comme autrefois, à cueillir des clématites.

Elle l'avait reconnu et sourit.

— Oh ! oui, aidez-moi, il m'en faut une quantité, j'en veux remplir le grand salon, demain soir.

Sans oser la regarder, il l'écoutait, enivré, heureux infiniment pour la première fois depuis de longs mois.

Elle reprit, très grave :

— Demain, mon père donne un grand bal, pour que je puisse choisir un mari.

Il ne broncha pas, tant cela lui parut naturel. Il n'avait jamais pensé à lui tout en l'adorant, pas plus qu'il n'avait rêvé posséder son ange gardien ou la madone.

Cependant une souffrance intense croissait en lui.

Elle reprit plus bas, tout en effeuillant distraitement une fleur de clématite :

— J'ai peur...

— Pourquoi donc ? demanda Tristan, à voix basse aussi et sans savoir ce qu'il disait.

Elle le regarda, sourit et reprit doucement :

— Je suis trop riche... beaucoup d'hommes convoitent ma richesse et ils essaieront de me faire croire à leur amour. J'ai peur...

Tristan murmura :

— Il est des hommes pourtant qui seront sincères...

Elle ne l'écoutait plus.

— Je voudrais... je voudrais...

Sa voix s'éleva vibrante tandis que ses yeux se fixaient sur les grands hêtres en face d'elle, si hauts et si fiers.

— J'ai rêvé un amour d'homme qui m'envelopperait de soleil, et descendrait jusqu'au fond de mon être, le remplissant comme un parfum remplit une amphore. Les clématites n'ont-elles pas besoin pour fleurir de lumière et de chaleur ?

Elle se tut un instant et reprit, le regard toujours perdu dans l'espace :

— J'ai rêvé un amour d'homme assez puissant pour me prendre et m'emporter au loin, sans souci de mon nom, de ma fortune, de mes domaines...

Elle parut revenir à elle tout à coup et ajouta d'une voix plus basse :

— Mais c'est fou, je sais bien ; les paysannes ont le droit de rêver... et moi je ne l'ai pas ! Elle s'était laissée tomber sur le sol, le visage caché, elle haletait, sa poitrine déchirée par de grands sanglots.

En silence, Tristan contemplait la tête blonde qui s'abandonnait, la forme claire allongée sur le vert tendre des mousses. Le soleil faisait briller la soie des jupes, resplendir les cheveux et semblait jouer autour de cette désolation d'enfant.

Tristan frissonnait. Il se sentait à la fois heureux et malheureux intensément.

Enfin, elle se redressa. Un sourire illuminait ses yeux humides.

— Vous ne direz jamais, jamais, n'est-ce pas ? Vous voyez, je vous traite en ami...

Elle reprit avec mystère :

— Tout à l'heure, pardon, je vous voyais à travers les branches, quand vous ne me voyiez pas, vous étiez à genoux, vous faisiez vos prières. Voulez-vous prier pour que je rencontre demain, au bal, un homme qui m'aime et que je puisse aimer ?

Il l'assura en balbutiant qu'il ferait toujours des vœux pour son bonheur.

Oh ! combien il aurait voulu baiser les petits doigts qu'il apercevait au milieu des dentelles ! Il n'osa pas. Il l'accompagna jusqu'à la voiture.

Il n'a jamais pu se rappeler ce qu'il lui dit lorsqu'ils se séparèrent.

Tristan demeura étendu sous le berceau de clématites dont le parfum l'alanguissait. Il éprouvait des vertiges. Un instant il espéra mourir.

Il ne songeait pas, il souffrait sans pensée, sans même être conscient de sa souffrance. C'était une douleur morne, écrasée. Il se rappelait l'avoir ressentie déjà, mais atténuée

infiniment, les jours où le vent d'automne trop hâtif effeuillait les arbres et les fleurs.

Ce fut là que sa mère, folle d'inquiétude, le retrouva le lendemain.

Il se laissa conduire à la maison, docile, la regardant de ses grands yeux de fou, ses yeux qui cherchaient toujours. Elle lui parlait comme à un enfant. Et il répondait :

— C'est vrai, c'est vrai... il faut travailler... c'est la semaine prochaine que je me marie ; j'avais oublié.

Le jour vint où Tristan épousa Françoise. Les gamins avaient décoré l'église de Lucel avec du hêtre, du chêne, de longues fougères déjà blondes et des branches de mûres rougissantes, chargées de fruits.

Ils étaient bien beaux tous les deux ; lui, si fier dans son uniforme, elle fraîche et splendide.

La mère de Françoise rayonnait.

Mais celle de Tristan soupirait à la dérobée. Plus affinée, elle avait senti en eux une tristesse. Elle avait reconnu sur leurs lèvres l'amertume des sourires qui aiment et ne se sentent point aimés. Dans leurs yeux, elle avait lu le regret poignant des êtres qui ont, une seconde, entrevu le bonheur et savent qu'à jamais le bonheur leur échappe.


ALDEN

Alden.

— Alden ! Je vous en prie, ne marchez pas dans l'eau ! Que va dire miss Pattison ? criait Mademoiselle, au désespoir.

Alden, sans l'écouter, gambadait parmi les hautes fougères trempées qui cinglaient son visage, et il ne se retournait vers Mademoiselle que pour lui jeter à la face un éclat de rire.

Elle aurait voulu courir et le ramener de force. Mais d'autres enfants l'entouraient ; deux fillettes se suspendaient à ses bras, jumelles de sept ans aux brunes figures.

Ce n'était certes pas une tâche facile que de promener dans les bois de Byfleet trois petits Anglais et sept petites Anglaises qui lui désobéissaient en contrefaisant son accent.

— Dolly !

La grande fille ébouriffée qui marchait en avant, se retourna.

— Dolly, supplia Mademoiselle, allez donc chercher votre frère. Miss Pattison m'a tant recommandé qu'il ne se mouille pas !

Une poursuite s'engagea entre les pins, dans les feuillages de cuivre, encore alourdis par la pluie du matin. Alden sautait les ruisseaux, tournait autour des troncs, se glissait sous les branches et son rire aigu retentissait comme un cri d'oiseau moqueur.

Dolly le ramena enfin.

C'était un gamin de huit ans, au grand front bombé, aux yeux trop brillants, ayant cette apparence frêle et charmante des petits Anglais renvoyés des Indes.

— Et maintenant le voilà en nage ! s'écria Mademoiselle désolée.

Dolly garda la main du coupable et ils arrivèrent à une clairière. Une brume bleue flottait, adoucissant les contours des hauts troncs, rendant plus profonde la voûte d'un vert sombre ; çà et là, les hêtres jetaient une flambée de joie. Le soleil de novembre se faisait chaud pour cette fête dernière des feuilles.

Elles riaient et se balançaient et babillaient au bout des branches, frileuses et coquettes encore, avant d'aller rejoindre leurs sœurs qui pourrissaient sous les fougères. Des chemins

s'enfonçaient entre les taillis, se perdaient dans de mystérieux infinis d'or ; et il y avait des échappées sur d'autres clairières, envahies de plantes rousses et voilées de brumes.

Mais Mademoiselle dut réprimer son amour des bois et de l'automne.

Alden avait échappé à sa sœur et s'enfuyait en bondissant.

— Alden ! ce n'est pas notre route !

Il daigna se retourner et répondre :

— Le facteur !

De très loin il l'avait reconnu et maintenant il sautait autour de lui.

— Donnez-moi nos lettres ! nos lettres ! Nous rentrons. Nous serons à Motibad avant vous.

Triomphant, il rejoignit Mademoiselle et lui brandit une enveloppe à la figure.

— C'est pour Auntie. Le facteur me l'a confiée.

Et se rengorgeant, il ajouta :

— Il sait mon nom, vous comprenez.

— Maintenant, Alden, rentrons vite, nous serons en retard pour le thé.

Bientôt toute la bande passait la grille de Motibad, traversait la pelouse humide, le potager mort, puis disparut dans la maison de briques rouges.

C'est là que miss Pattison élevait, comme ses neveux et nièces, une dizaine d'enfants dont les parents étaient aux Indes.

Le gong a retenti. Bruyamment ils descendent l'escalier et entourent, debout, la longue table de la salle à manger.

Les plus jeunes ont des tabliers frais à larges collerettes ; les grandes filles ont brossé leurs cheveux et changé de robe.

Le court après-midi d'automne est fini déjà. Il n'est pas cinq heures et les lampes sont allumées.

— Alden, dites les grâces.

Il les bredouille si vite qu'on n'en peut saisir un mot.

Puis tous s'assoient.

Le bas de la table est occupé par les deux institutrices anglaises et Charlie, l'homme de la maison, un gros garçon de seize ans, qui se trouve là on ne sait trop pourquoi. A côté de Mademoiselle, une dame en noir, veuve d'un officier, hébergée à Motibad, s'enfonce dans un fauteuil. Miss Pattison, en parlant d'elle, ajoute toujours : « une femme dont le cœur est brisé ». Elle est grasse, fraîche, se lève à onze heures et fait ses quatre repas par jour.

A l'autre extrémité de la salle, miss Pattison, debout, s'affaire autour du samowar.

Elle est si petite, avec une taille d'enfant, que Dolly l'a dépassée déjà de toute la tête. Elle porte une robe de laine brune, toute droite; une quantité de bracelets indiens lui font des mitaines brillantes et accompagnent chacun de ses gestes d'un joyeux bruit de sonnette.

Sa figure est ronde, blanche, un peu ridée au coin des paupières. Ses yeux gris sont si perçants et si vifs qu'ils font penser à deux pointes de fleurets en mouvement. Mademoiselle, tous les jours, se demande quel âge peuvent bien avoir ces yeux-là.

Miss Pattison distribue des baisers, régulièrement, soir et matin, à son petit monde. Sa voix calme, un peu métallique, ne s'altère jamais, excepté lorsqu'elle s'adresse à Alden. Alors elle devient enveloppante et anxieuse. Miss Pattison aime Alden avec idolâtrie, on ignore pourquoi. Est-ce parce qu'elle a sauvé deux fois, à force de soins et de veilles, sa petite vie déjà condamnée? Ou bien les yeux noirs d'Alden lui rappellent-ils d'autres yeux, aimés il y a bien longtemps?

Encore un problème que Mademoiselle a débattu en vain.

— Auntie! crie Alden, à peine assis. Nous avons rencontré le facteur. Et voici une lettre pour vous !

— Une lettre de maman, ajoute Dolly.

— Merci, enfant, dit miss Pattison.

Et elle met la lettre dans sa poche.

Les piles de tartines circulent. Les grandes filles prennent soin des petites, tandis que les institutrices surveillent bébé Eric et bébé Maud qui ne se lassent pas de réclamer des confitures. Les yeux de miss Pattison, sans cesse, reviennent à Alden. Elle lui sert des friandises réservées pour lui seul dans l'espoir d'éveiller son appétit, et l'observe avec anxiété. Il n'est pas bien. Aurait-il la fièvre ?

— Mademoiselle ! j'espère que vous l'avez empêché de se mouiller les pieds !

— Hum ! pense Mademoiselle.

Après le thé, les enfants s'installent autour de la longue table, devant des livres d'images ; quelques-uns dessinent. Les ainées lisent ou brodent. Au coin du feu, la femme dont le cœur est brisé, a repris son éternel tricotage. Alors on amène, dans son fauteuil roulant, la mère de miss Pattison, infirme, énorme, sourde et tombée en enfance.

Ses fillettes l'appellent Grannie ; chacune vient à tour de rôle lui faire à tue-tête la conversation pour la distraire, et elles rient de l'entendre répéter cinq ou six fois de suite la même question imbécile.

— Qui êtes-vous ? parlez-vous l'espagnol ?

Mademoiselle est au supplice lorsqu'il lui faut répondre avec son anglais incorrect, hésitant, timide, qui n'arrive point à l'entendement de la vieille femme ; Grannie alors s'impatiente, s'obstine à demander :

— Parlez-vous l'espagnol ? l'espagnol ? l'espagnol ?

Les enfants, ravis, prolongent la scène pour s'amuser.

Aujourd'hui, un peu à l'écart, Mademoiselle écrit ses lettres qu'elle date, avec un petit sourire mélancolique, de « Byfleet, Motibad, la Lapinière ».

— Venez près de moi, Alden, dit miss Pattison, qui s'est établie sur une chaise basse devant le feu. Nous allons lire la lettre de votre mère.

Il s'allonge à ses pieds et s'empare en jouant d'un peloton de laine.

— Alden ! gronde la femme dont le cœur est brisé.

Dolly, à l'autre bout de la pièce, songe avec un peu d'amertume qu'Alden ne se souvient pas de sa mère, lui, il l'a quittée trop petit... tandis qu'elle...

Miss Pattison déchire l'enveloppe.

Un quart d'heure plus tard, précipitamment, miss Pattison quittait la chambre.

Dolly, avec un battement de cœur, regarda la porte se refermer.

Une heure s'écoula. Puis la bonne vint la prier d'aller au salon.

Dolly, tremblante, osait à peine entrer.

Une seule bougie éclairait la pièce froide. Miss Pattison, assise, avait la figure très pâle et les paupières rouges.

Dolly s'élança.

— Auntie... Auntie... est-ce que ?...

— Asseyez-vous, mon enfant. J'ai de bonnes nouvelles pour vous. Votre mère va arriver.

— Maman ! cria Dolly suffoquée. Oh ! Auntie !... Auntie !...

C'était un tel soulagement, une si grande joie.

On répétait chaque jour à Dolly que le « self control » est la première des vertus sociales. Néanmoins, elle se mit à bondir autour du salon. Miss Pattison la retint du geste.

— Quand ? Auntie, oh ! dites-moi quand ?

— Dans huit jours. Elle passera une nuit ici, et vous emmènera le lendemain, en Ecosse, où elle va se fixer.

L'exaltation de Dolly allait croissant.

— Auntie !...

— Laissez-moi parler à Alden, reprit miss Pattison. Et surtout ne faites aucune allusion au départ. Pas encore. Vous comprenez, ce sera dur pour lui. Il quitte tout ce qu'il aime au monde. Il ne connaît pas sa mère, lui.

En effet, Alden parut assez indifférent à la grande nouvelle du retour.

— Maman... dit-il rêveusement, comme s'il n'avait jamais pensé que ce mot lointain pût correspondre à une réalité.

— C'est vous qui êtes maman ! cria-t-il. Et, dans une de ses brusques expansions, si rares, il se jeta sur la vieille demoiselle, la couvrant de baisers.

Un voile obcurcit les perçants yeux gris.

— Ah !... murmura miss Pattison, le cœur éperdu de joie et de chagrin, plût à Dieu que je sois ta mère, mon petit... Je ne pourrais pas t'aimer davantage... mais tu m'appartiendrais !

Un brouillard opaque pèse sur Byfleet. On ne distingue plus les arbres du jardin.

Les enfants ne peuvent sortir. Réfugiés dans la salle d'études, le nez contre les carreaux, ils guettent l'arrivée de «la maman de Dolly».

Depuis le matin, miss Pattison a disparu. Alden, pour la première fois de sa vie, paraît intimidé. Il erre fiévreusement dans les chambres, taquine tout le monde.

Une autre mère, la mère des petites jumelles brunes, est là ; elle est venue à Motibad leur dire adieu, avant de repartir pour cinq années. Elle a fui le salon qui glace les fillettes ; dans un coin, elle s'assied, les prend sur ses genoux et les regarde, les regarde. Oh ! combien elle jalouse la mère qui revient ! Cinq ans ! Elles seront changées. Elles ne la reconnaîtront plus. Cinq ans de leurs sourires, de leur grâce enfantine, de leurs yeux de soleil lui seront volés sans qu'elle puisse jamais les reconquérir. Les petites, l'entraînant, lui montrent leur chambrette, les canaris, la corbeille du chat, la nursery où, chaque matin, elles tracent des bâtons et apprennent des mots français, si difficiles !

— Au printemps, nous aurons un jardin à nous, dit l'une, je me réjouis !

— Oh ! May, ma petité May.., au printemps...

Néanmoins, elle n'a pas une plainte, cette femme pâle aux yeux énergiques ; elle ne permet point que des étrangers lui témoignent leur pitié. Et Mademoiselle, qui hasarde deux mots de sympathie, est repoussée d'une brève parole :

— Que voulez-vous ? Quand on ne peut pas faire autrement...

Les enfants se taisent. Ils entendent une voiture. Deux vagues lueurs apparaissent. Une ombre noire s'est arrêtée devant le perron. Et bientôt quelqu'un, ouvrant la porte, appelle :

— Dolly, Alden, venez au salon !

En face d'Auntie, dans un fauteuil, est assise une dame élégante, blonde, qui rejette en arrière son manteau de fourrure. Elle se retourne, se lève et ouvre les bras. Dolly s'y jette en sanglotant. Alden se cache derrière miss Pattison. Auntie lui prend l'épaule et parle très vite, à demi-voix. Mais sa mère n'attend pas la fin de la réprimande ; elle est trop pressée de voir son petit garçon.

— Alden, Alden !

Il se retourne à demi, surpris de cette voix mélodieuse et profonde, caressante comme un

baiser. Une main se tend vers lui, l'attire doucement. Il se hasarde à lever son visage et il rencontre des yeux bleus, remplis de larmes, et qui pourtant sourient. Il se sent baigné par une tendresse inconnue, exquise.

— Maman !

Elle l'a pris sur ses genoux, l'enveloppant de ses deux bras. Il laisse retomber sa tête sur la poitrine de sa mère, et demeure immobile, si heureux, qu'il voudrait rester ainsi toujours. Une joie descend en lui comme un fleuve et emporte son cœur.

— Maman...

Un grand silence a envahi le salon. On n'entend que les bracelets de miss Pattison, qui s'entrechoquent, qui s'entrechoquent en cliquetant.

Deux heures plus tard, Alden galope à travers toute la maison.

— Auntie, Auntie! Il faut que je fasse mes malles, je pars demain !

Et dans l'étourdissement de son bonheur, il redit la même phrase vingt fois, sans se lasser.

Auntie le savait trop bien. Après le thé, elle s'est réfugiée dans sa chambre, où, depuis sept ans, Alden dort auprès d'elle, sous des

rideaux des Indes. La malle est à moitié faite, déjà.

Le petit garçon découvre Auntie agenouillée sur le tapis, ployant, sans les froisser, ses grands cols et ses blouses.

Radieux, il danse autour d'elle.

— Laissez-moi vous aider, Auntie !

Il prend sur la couchette les objets préparés et les lui apporte, pêle-mêle.

— Auntie, vous ne m'aviez pas dit que maman est si belle... Je la croyais vieille... comme vous.

— Alden... cela ne vous fait-il point du tout de chagrin de quitter Motibad ?

Une seconde, il eut conscience de son ingratitude, et, se calmant, il embrassa la vieille demoiselle.

— Oh ! si Auntie... et maman dit que vous avez été bien, bien bonne. Mais, vous comprenez, je vais avec maman, dans notre maison à nous !

On frappa doucement à la porte. C'était la mère des jumelles. Elle partait. Elle voulait dire adieu à miss Pattison.

— Je vous les recommande, je vous les recommande... redisait-elle d'une voix étranglée. Vous serez leur mère...

Miss Pattison l'accompagna sur le perron.

Là, dans la nuit, la mère qui n'avait voulu laisser à personne deviner son chagrin, saisit les deux petites et les pressa contre elle d'une étreinte qui leur fit mal. Puis elle les embrassa longuement, désespérément. Se redressant enfin, elle les laissa aller, se tourna vers miss Pattison et lui saisit la main.

— Si vous saviez, si vous saviez ce que c'est de les quitter... Pardon ! Vous ne pouvez comprendre...

—Ah ! si, je comprends... murmura Auntie.

Et lorsque la voiture eut disparu, elle ramena les deux petites qui pleuraient...

Le lendemain eut lieu l'autre départ.

Il pleuvait. Le brouillard, se déchirant, découvrait des morceaux de ciel, des ondulations violettes à l'horizon, et de lugubres silhouettes de pins.

Dolly prenait congé de ses amies. Elle avait une mine un peu solennelle, consciente de son importance.

Alden, depuis le matin, transportait un rouleau de châles, qui, pensait-il, lui donnait l'air d'un voyageur. Comme d'habitude, miss Pattison présida le déjeuner, souriante et affai-

rée, attentive à chacun. Mais son regard fixait, morne, ceux qui lui parlaient; son sourire se figeait. Elle agissait en machine bien remontée; son âme était absente.

La voiture est là!

Il semble à miss Pattison que ce départ a eu lieu déjà la veille, l'avant-veille, la semaine précédente, et qu'elle repasse par une horrible douleur éprouvée plusieurs fois.

La mère d'Alden lui saisit les mains et balbutie des remerciements.

Miss Pattison sourit.

— Vous me le ramènerez bien quelquefois, n'est-ce pas, madame?

— Tu nous écriras, Dolly! crient ensemble les petites amies désolées.

Alden se campe devant Mademoiselle et lui dit en manière d'adieu:

— Je vais me dépêcher d'oublier votre affreuse langue française!

Puis il se précipite dans la voiture et bouscule les colis avec délices.

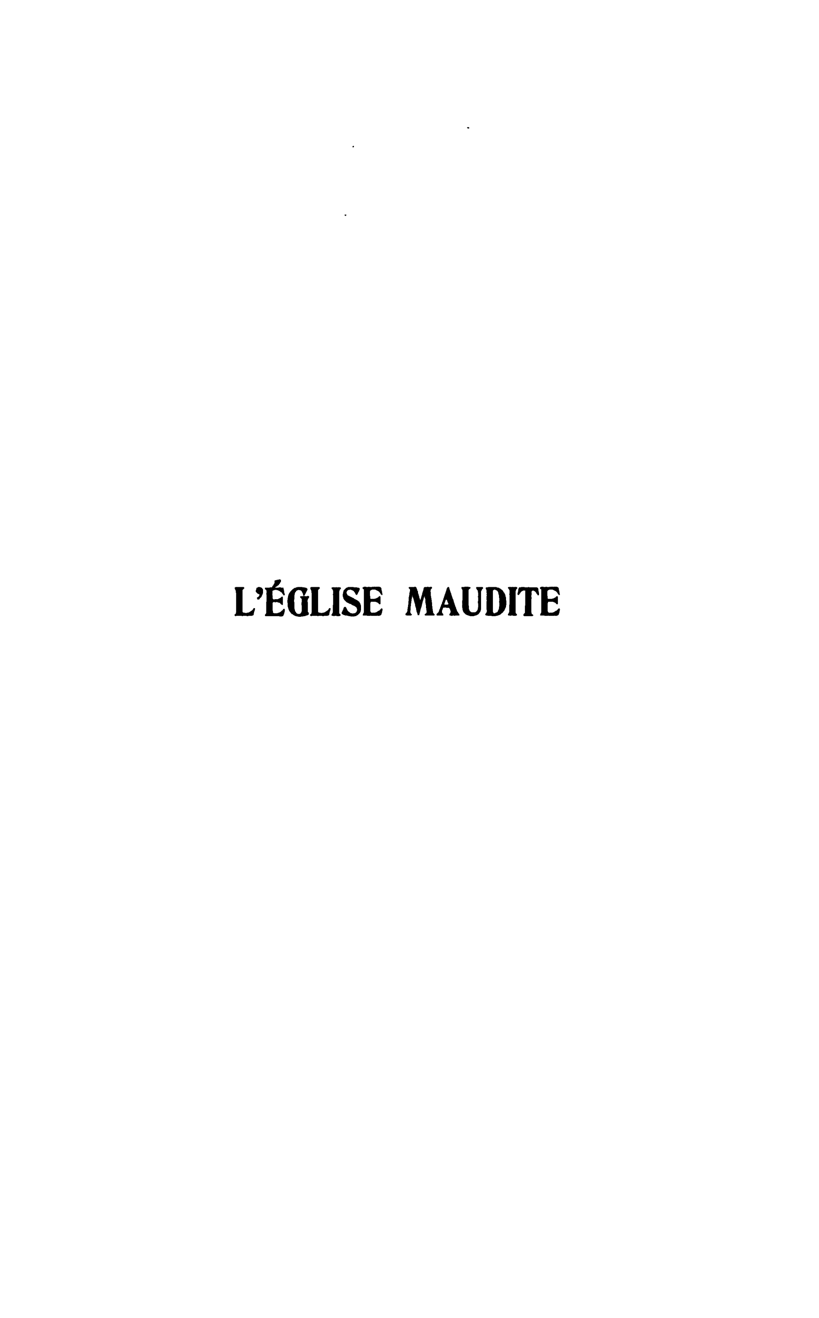
— Alden, chuchote sa mère en le rejoignant, descend vite embrasser Auntie encore une fois. Elle a tant de chagrin, cette pauvre Auntie!

Jusqu'au tournant du chemin, on vit la

jolie tête d'Alden encadrée dans la portière, puis tout disparut.

Mademoiselle eut un petit soupir d'aise en voyant s'éloigner son tourmenteur.

Soudain elle se sentit heurtée par quelqu'un qui se sauvait en étouffant de gros sanglots: Miss Pattison, se cachant la figure, regagnait sa chambre, sa jolie chambre encombrée de bibelots indiens, où, jusqu'au soir, elle demeura invisible.



L'ÉGLISE MAUDITE

L'Eglise maudite.

Ils venaient de quitter le Saxon nouveau qui étale au pied de la montagne ses maisons toutes blanches. Ils montaient. Le jeune homme s'amusait à poursuivre sa jeune femme le long du chemin rapide. Elle fuyait, l'appelait, et tournait vers lui sa figure rieuse. En quelques enjambées il la rejoignait. Il était robuste et souple, beaucoup plus grand qu'elle. Ils burent au goulot de la fontaine, jouant comme des gamins à se jeter de l'eau.

Ils s'arrêtaient devant une fleur, la fenêtre noircie d'un chalet tout éclairée de géraniums rouges, une vieille femme assise dans un rayon de soleil, joliment encadrée par l'arc de sa porte. Ils se montraient, sous un auvent, des moulures anciennes. Et ils se retournaient pour contempler la plaine qui s'enfonçait au-dessous d'eux. Ils se tenaient tout près l'un de

l'autre et se regardaient, émus soudain. Puis ils repartaient en riant. Ils prenaient des photographies. Ils auraient voulu tout emporter, tout fixer de ces choses qui passaient.

Au dessus d'eux, très blanche sur son éminence projetée de la montagne, la vieille église de Saxon les regardait venir.

— Nous arrivons bientôt! dit la jeune femme en la montrant du doigt. Elle est abandonnée, n'est-ce pas?

— Oh! depuis des années.

— Heureusement, dit-elle en riant.

— Pourquoi!

— On dirait une église qui ne croit plus, une église qui hait.

Ils la regardèrent.

Deux fenêtres perçaient le long vaisseau bas et la tour étroite dont le toit s'aplatissait, comme si quelque avalanche l'eût enfoncé. Au-dessous bâillait une ouverture irrégulière. La destruction lente commençait.

Le jeune homme interpella un paysan, un grand vieux, sec, dont la peau tannée ressemblait à du cuir.

— C'est bien le chemin de l'église?

— Oui, oui, tout droit, le chemin de l'église maudite. C'est là que vous allez?

Et le vieux marmotta en les regardant s'éloigner:

— Drôle d'idée...

— L'église maudite, murmura la jeune femme, comme son nom lui va bien!

Cependant ils ne riaient plus. Ils avaient dépassé le dernier chalet. Le sentier montait parmi les vignes, entre deux haies qui rayonnaient de toute la splendeur d'août. Des clématites s'enroulaient. Le soleil rendait plus intenses les parfums. Derrière eux les vergers descendaient, toute la longue théorie des pommiers, inclinant leur tête alourdie, et les ciguës étendaient leurs dentelles sur le vert cru de l'herbe.

Mais les jeunes gens ne regardaient plus que l'église, comme fascinés par sa désolation sinistre.

Sur les profondeurs violettes de la montagne, elle se profilait. Ils distinguaient à présent des fenêtres murées. De grandes lézardes l'entaillaient. Et elle était piquée de trous noirs. Sous le toit le plâtre avait glissé. On détaillait les pierres jaunâtres.

Et comme ils obliquaient un peu, ils aperçurent une autre façade, aussi fermée, aussi lugubre.

— On dirait une église secouée par un tremblement de terre, dit le jeune homme.

Ils franchirent une dernière épaule verte. Ils étaient dans le cimetière tout recouvert d'herbe où des bosselures régulières indiquaient les tombes anciennes.

La jeune femme s'écria:

— Paul, j'ai peur... Cette église nous regarde...

— Peur avec moi ? reprocha-t-il doucement. Viens ici !

Il l'entraîna au bord du plateau, et, lui désignant la plaine à leurs pieds:

— Vois donc, comme c'est beau ! dit-il.

Les champs et les prés alternaient, tapissant la vallée, grimpant les rampes de la montagne. Des noyers étageaient leurs masses de feuillage. Un long chemin clair descendait au vieux Saxon, décrivait une courbe et se bifurquait. Les toits montaient les uns par dessus les autres, biscornus, s'appuyant aux arbres. Un ruisseau écumait, blanc comme une coulée de neige, se précipitait sous la scierie. Et là-bas, tout là-bas, entre ses rives plates, si vertes, si douces, le Rhône, élargi, dormait.

La jeune femme, rassurée, s'appuyait au bras de son mari. Leurs deux silhouettes

amoureuses se détachaient sur l'espace bleu.

— Paul, tu m'as dit que cette église avait une histoire.

— Oui, dit-il, très grave.

— Conte-la-moi, veux-tu?

— Non, répliqua-t-il, tendrement. Pas ici. Tu as peur.

— Oh! conte-la-moi!... Je n'ai pas peur à présent. C'est fini. Dis-moi l'histoire!

Il céda. Ils allèrent s'asseoir à l'ombre, dans un creux d'herbe, en face de l'ossuaire qui trouait l'église à ras du sol. Un arbuste voilait à demi l'entrée. Une clématite s'enlaçait à ses branches. Ils distinguaient, dans l'obscurité du caveau, des amoncellements blanchâtres. En se penchant, ils reconnurent des crânes.

— Ne te l'ai-je pas racontée, déjà? demanda-t-il.

C'était au temps où il y avait à Saxon un établissement de jeux. Un officier de marine vint, un jour, préparer l'installation de sa femme et de ses enfants qui devaient arriver quelques heures après lui. Il se rendit au casino... Il joua...

— Oh! je me souviens! interrompit-elle. Il perdit toute sa fortune, tout ce qu'il possédait... Oui, tu m'as raconté... Alors il est monté à

l'église abandonnée. Il avait un revolver. Il est entré. Et il s'est suicidé dans l'église.

Elle s'arrêta. Il y eut un silence.

Elle reprit très vite :

— Et, n'est-ce pas ? personne n'entendit le coup de feu. Le soir, lorsque sa femme fut arrivée, on le chercha partout... Le lendemain on vint ici, par hasard. On trouva le cadavre renversé dans les bancs.

— Oui, acheva-t-il. Et le sang avait coulé dans l'ossuaire, juste au-dessous, coulé sur les crânes.

Ils se turent encore.

Quelque chose de ce désespoir semblait flotter autour de l'église.

La jeune femme reprit d'une voix plus basse :

— Je n'aimerais pas venir ici, la nuit... Oh ! je t'en prie, marchons un peu !

Il s'écria :

— Veux-tu descendre ?

— Tout à l'heure.

Elle prit son bras. Ils firent quelques pas, s'approchèrent de la porte, tentèrent de l'ouvrir. Elle résista. La ferrure avait disparu. Ils tournèrent l'église et aperçurent, à hauteur d'homme, une large fenêtre vide.

— Tiens, dit-elle, n'est-ce point par là qu'il est entré?

Ils demeurèrent immobiles à regarder ce grand trou noir. Tous les deux, sans rien dire, évoquaient la scène: l'officier arrivant dans le cimetière, découvrant la fenêtre. Peut-être hésita-t-il un instant avant de se précipiter dans la nuit de l'église. Peut-être était-il retourné contempler la plaine ensoleillée à ses pieds, la plaine joyeuse, tachetée de jaune, de rouge, de vert où les hommes vivaient, où peut-être déjà s'avançait le train qui amenait ses enfants.

— Paul... crois-tu qu'il ait pleuré?...

Paul haussa les épaules.

— Il était fou...

Alors, voyant sa femme toute pâle, les yeux dilatés, il voulut l'entraîner.

— Encore un moment...

Elle s'appuyait sur lui, et très bas:

— Paul, dit-elle, nous aussi... nous aussi nous mourrons.

— Dans si longtemps! s'écria-t-il. Quand nous serons deux vieillards, tout blancs, rassasiés de l'existence.

Il riait. Et elle rit aussi. Tant ils se sentaient jeunes, forts, sûrs de leur bonheur. Ils étaient

une telle protestation contre la souffrance! Que leur importait comment allait le monde: qu'on mourût, qu'on se suicidât, qu'il y eût des églises maudites? Ne se suffisaient-ils pas l'un à l'autre, entièrement? Ne défiaient-ils pas la peine, les difficultés, la souffrance, tous les obstacles, puisqu'ils étaient ensemble? Ils savaient bien qu'en quittant cette place, ils riraient de nouveau, se poursuivraient le long des pentes, cueilleraient des fleurs. Et même c'était un jeu d'une saveur rare que de s'en aller ainsi dans des endroits lugubres, revêtir des tristesses étrangères, alors qu'ils se sentaient si divinement heureux.

Il la prit entre ses bras, et l'emporta, riant toujours.

— Que tu es fort! s'écria-t-elle. Oh! vois donc la vallée, comme elle s'éclaire, comme elle rit!

Le soleil faisait étinceler les chaumes sur toute l'étendue des champs moissonnés.

Les pommiers rougissaient. Et les maisons blanches du Saxon nouveau étaient éclatantes comme des points de lumière.

Ils se retournèrent soudain.

L'église blême, avec sa grande lézarde grimaçant, se dressait, comme un spectre, au dessus des demeures humaines.

— Paul... n'est-ce pas? on dirait qu'elle ricane...

Les jeunes gens s'étaient tus. Immobiles, ils regardaient l'église. Et tout à coup, chacun sentit frissonner l'autre.

L'être invisible venait de les frôler. L'être invisible, sans cesse oublié, qui rôde en attendant son heure, et parfois s'évoque, au milieu des félicités et vous met brutalement la main sur l'épaule : Je suis là...

Ensemble ils l'avaient senti, implacable, irrésistible, plus fort que la jeunesse et narguant l'amour. Et comme leurs deux âmes vibrantes se révoltaient, protestaient éperdument, demandaient à durer, à survivre, en pleine ferveur d'amour, ils avaient eu la trouble vision des crânes enfouis, là-bas, dans l'obscurité de l'ossuaire. Ils avaient beau se cramponner l'un à l'autre, ils se savaient si faibles, vaincus d'avance, deux fêtus emportés par le vent au-dessus d'un abîme d'épouvante. Et dans cet abîme, durant une seconde, chacun vit l'autre s'enfoncer, disparaître, et se sentit seul. Le même cri d'atroce souffrance leur échappa.

— Oh!

Ils s'interrompirent, glacés par la crainte

superstitieuse de rendre plus réelle, en l'exprimant l'obsédante image.

Paul se ressaisit le premier.

— Viens ! ne regarde plus. Cette église agit sur les nerfs.

Sans rien dire elle se laissa entraîner. Ils descendaient. Et comme elle se retournait encore.

— Viens, redit-il.

Et, doucement, il baisait son visage.

— Viens, il ne faut pas penser à cette chose...

LA MÈRE

La Mère.

Les employés, une dernière fois, crièrent : « Dulwich ! »

L'un d'eux, rapide, à mesure que les wagons passaient, ferma successivement toutes les portières. Et le train accéléra sa marche.

C'était la dernière station suburbaine.

Par la fenêtre de son wagon de IIIe classe, Mme Armand se pencha et guetta la campagne.

De petites maisons se succédaient, entourées de jardins ; les fleurs se desséchaient dans les plates-bandes et les pelouses prenaient des tons de paillassons. Puis, vinrent des prés enserrés de haies, et des arbres apparurent, tout blancs de poussière, et comme las de cet éternel soleil d'août.

N'importe, c'étaient des verdures, des espaces ; au sortir des rues étouffées de Londres, Mme Armand s'en délectait les yeux.

Elle portait une jupe de serge noire, une blouse de soie trop bon marché, fripée, à laquelle une cravate de mousseline donnait un air distingué. Ses cheveux blancs se lissaient en bandeaux soignés sous une capote démodée, regarnie avec des fleurs grises. Elle avait des gants de fil raccommodés.

Mme Armand, joyeuse, souriait. Elle allait chez son fils, qui habitait une bourgade aux environs de Londres. Toujours elle avait refusé d'y passer une semaine, par discrétion, craignant de gêner sa belle-fille anglaise. Elle se contentait d'un après-midi auprès d'eux, le dimanche, de loin en loin, car le train coûtait cher.

Cette fois-ci, Jane, souffrante, allait passer quinze jours chez ses parents et l'avait priée de tenir son ménage. Mme Armand accourait, heureuse d'être utile et de retrouver un peu de son bonheur d'autrefois, l'exquise intimité à eux deux, tout seuls, son fils et elle.

Lorsque son mari, professeur dans un lycée de Boulogne, mourut, la laissant pauvre et seule au monde avec cet enfant, elle partit pour Londres, trouva des leçons de peinture à donner, quelques commandes de portraits et de vieux tableaux à remettre en état. A force

d'économie et de travail, elle l'éleva. Peu à peu, lorsque entré dans une banque, il gagna à son tour, leur vie s'élargit. Ils connurent des joies charmantes, un peu de bien-être conquis, de courtes vacances à la campagne, où ils peignaient ensemble.

François se maria et Mme Armand se retrouva seule, dans son atelier désert, vieillie, usée, ayant plus de peine à rassembler quelques élèves, obligée d'accepter de son fils une petite pension. Oh ! ces quelques mille francs nécessaires à sa vie, que de scrupules ils lui causaient, combien elle tâchait d'en économiser des miettes pour les rendre en cadeaux au jeune ménage pauvre! Ces deux dernières années avaient été mauvaises. Les élèves ne venaient plus. Mme Armand n'en réunissait que trois à sa classe de modèle vivant, dont une petite voisine qui ne payait pas. Et Mme Armand eut beau se priver de vin et ne prendre pour son souper qu'un peu de lait, elle ne put rien donner à son fils. Elle vieillissait, devenait maigre, courbée, et ses joues d'une pâleur grise se creusaient.

La campagne, la vraie campagne !

On n'avait pas coupé les foins, trop rares

cette année, à cause de la sécheresse. L'herbe haute avait jauni sur pied, et, dans les prairies blondes, les longues ombres des arbres tremblaient, plus bleues et vaporeuses. Des vaches cherchaient leur vie le long des fossés.

Mme Armand poussa un cri de joie en apercevant un vaste étang sur lequel un saule renversé se penchait.

« Sutton ! Sutton ! »

Elle se leva et, d'un mouvement jeune, sauta sur le quai.

Sa belle-fille courut au-devant d'elle, à la porte du jardin, et l'introduisit dans son petit cottage rose, arrangé avec tant d'amour qu'il prenait des airs élégants malgré sa pauvreté.

Avec quelques draperies, quelques coussins, les aquarelles de son mari encadrées, Jane avait su rendre son salon si coquet, si confortable, que sa belle-mère chaque fois s'écriait :

— Qu'il fait bon ici ! Vous êtes une petite fée, Jane.

Ce jour-là, Jane étouffa un soupir.

— Ah ! si j'avais un peu d'argent... vous verriez alors ! Il me faudrait un tapis, des rideaux... tant de choses...

Elle s'arrêta, devinant la douloureuse pensée de sa belle-mère, et il y eut un silence

embarrassé. Chacune des deux femmes savait que l'autre songeait à la somme que François, chaque année, détournait de son traitement, et Jane se reprochait d'avoir peiné sa belle-mère.

— Bah ! dit-elle bravement, qu'importe ! On n'a pas besoin de tapis pour être heureux.

François arrivait de la Cité. Il vint embrasser sa mère et fut navré de lui trouver si mauvaise mine.

— Londres t'éprouve, mère. Il faut que tu te fasses du bien ici !

Le dîner, très gai, fut un vrai gala. Une poule au riz trônait, flanquée d'une salade, et des fruits s'empilaient dans les coupes. Mme Armand n'y fit guère honneur, ayant perdu l'habitude de manger. Les deux jeunes gens causaient et riaient avec entrain, parlant beaucoup d'une surprise qu'ils préparaient à leur mère et qu'ils ne voulaient lui dire que le lendemain pour faire durer le plaisir.

Ils passèrent une douce soirée dans le jardin minuscule, fleuri de dahlias et de tourne-sols.

François arrosait. Mme Armand aspirait les senteurs de terre mouillée, de fleurs et regardait s'allumer les étoiles dans le ciel lourd, ce ciel d'Angleterre où les astres ne scintillent pas.

Le matin suivant, Jane, déjà prête pour son voyage, prit un air mystérieux et conduisit sa belle-mère à une chambre contiguë à la sienne.

Des flots de mousseline blanche et bleue enveloppaient d'une vaporeuse auréole un berceau.

— Je veux coudre tout moi-même, dit Jane, un peu embarrassée du saisissement de sa belle-mère, les rideaux, les draps et la layette...

Elle riait, son visage resplendissait de joie et de fierté. Mme Armand, ne trouvant point de mots, tant son émotion était grande, ouvrit ses bras et la pressa contre son cœur. Tout de suite un soupir gonfla leurs poitrines et une tristesse qu'elles ne se formulèrent point, plana sur elles.

« Ah ! si seulement nous avions un peu plus d'argent... à présent, à présent surtout ! »

Jane partit.

Alors Mme Armand vécut une période heureuse. Elle avait son fils pour elle toute seule, sans crainte d'être une intruse. Le matin, elle lui servait son déjeuner pressé d'homme d'affaires, préparait son paletot, son sac, une fleur qu'elle épinglait à sa boutonnière et l'accompagnait jusqu'à la porte du jardin.

— Au revoir ! à ce soir !

Et ses yeux le suivaient, le voyaient disparaître au tournant de la route.

Elle rentrait et jouissait pleinement d'être maîtresse de maison, elle, qui depuis si longtemps vivait en *lodgings*. Elle surveillait la petite bonne, époussetait le salon, combinait les dîners et s'en allait aux provisions. L'après-midi, elle peignait un peu, faisait son thé au jardin, sous le gros ormeau, et recevait les visites au nom de sa belle-fille.

Bientôt des couleurs revinrent à ses joues. Son fils la trouva mieux. Lui-même semblait heureux de l'avoir. Mais une barre de soucis, qu'il s'efforçait d'effacer pour elle, traversait son front. Mme Armand se rappelait quelques mots échappés à Jane, se persuadait qu'ils avaient des embarras d'argent. Et cette idée la rongeait.

Tous les jours, elle allait revoir le berceau blanc et bleu. Et lorsqu'elle évoquait le cher petit qui reposerait là, cette continuation, à travers son fils bien-aimé, de son mari mort et de son propre être, un tel ravissement s'emparait de son âme, qu'elle demeurait là, de longs moments, agenouillée, comme en extase. Puis, revenant aux réalités, elle songeait et sa physionomie s'attristait.

Son fils remarquait bien que quelque chose la préoccupait. Mais il s'imaginait que c'était l'approche du départ et il comptait bien prier sa mère de rester encore avec eux lorsque Jane serait là.

Mme Armand s'emparait de tous les journaux qu'il apportait, et, dès qu'elle se trouvait seule, dévorait les pages d'annonces, les reprenait une à une en suivant avec son doigt. Un jour, elle entra dans la chambre du berceau, se jeta à genoux et enfouit sa tête dans les plis de la mousseline. On eût dit qu'elle implorait du courage.

L'après-midi, elle écrivit une lettre qu'elle n'expédia pas. Son fils lui trouva très mauvaise mine, et, la nuit qui suivit, l'entendit, de sa chambre, gémir et marcher. Elle était si pâle au matin qu'il la craignit malade. Mais le soir, elle l'accueillit, toute souriante, et leur dîner fut très gai.

La lettre était partie.

Quelques jours se passèrent. Mme Armand, un après-midi, prit le train pour Londres et se rendit à Chelsea, dans son atelier.

C'était une pièce sombre et crue au rez-de-chaussée. La lumière, même en ce clair jour de septembre, y pénétrait toute grise, et l'on

trissonnait en songeant combien il devait y faire froid l'hiver. Le bahut de vieux chêne, les chaises sculptées, recouvertes d'une peluche gros bleu, qui donnaient à la pièce une si belle allure, étaient des meubles loués. Mme Armand, à force de vivre au milieu d'eux, les aimait comme des amis. Douloureusement elle songea qu'elle ne pourrait pas les laisser à ses enfants.

Elle réunit les toiles, les quelques bibelots, les livres qui lui appartenaient, une aquarelle de François, un coussin brodé par sa belle-fille et les cloua dans une caisse. Le bois résonnait sous son marteau tremblant comme le bois d'un cercueil. Agenouillée sur le plancher vernis, elle revit les jours de travail et de lutte, son existence, si difficile, qui était malgré tout indépendante, libre, une existence fière d'artiste. Les misères disparaissaient dans l'éloignement, tandis que les joies se recoloraient. Elle se rappelait ses souffrances comme des amies douces et mélancoliques qui lui tenaient compagnie aux jours de solitude. Se laissant tomber sur le divan jaune, elle sanglota. Ses peines passées, ses bonheurs finis lui remontaient au cœur, et les adieux qu'elle allait dire, l'avenir qui l'épouvantait, sa vieillesse lamen-

table et glacée, tant de désespérances, se pressaient, inexorables, dans ce pauvre cœur, tout près de se briser.

La vision bleue d'un petit berceau sous des mousselines lui rendit un peu de courage. Ells se leva, essuya ses yeux, marcha quelques minutes d'un bout à l'autre de l'atelier et le quitta enfin, sans se retourner, appelant la concierge pour lui remettre les clefs.

Lorsqu'elle se retrouva en wagon, l'air vif lui fit du bien. Au soleil implacable d'août avaient succédé les longs rayons obliques des après-midi d'automne. Une brume lumineuse enveloppait les prés ; et les arbres semblaient tout renouvelés dans leurs feuillages qui se doraient.

Mme Armand, cette fois, ne les regardait plus. Ses yeux se fixaient, en face d'elle, sur un groupe joyeux d'une grand'mère et de trois petits enfants qui jouaient sur la banquette avec des éclats de rire. Comme il y a des gens heureux, pourtant ! Et ils ne paraissent point se douter qu'ils sont l'exception. La vie est injuste ! Elle aurait pu être comme cette femme. Quelques milliers de francs, voilà tout ; il lui manquait deux ou trois milliers de francs pour avoir le droit de vivre et de refleu-

rir sa vie désolée dans l'affection de ses enfants.

Le lendemain, dimanche, Mme Armand dit à son fils :

— Pourras-tu m'accompagner à la gare ? Il faut que je parte ce soir.

Il la regarda tout ébahi.

— Mère ! attends au moins le retour de Jane. Il fait si chaud encore à Londres. Pourquoi es-tu si pressée ? Reste avec nous !

Elle secouait la tête doucement, d'un mouvement lent et tenace.

— Non... non... il faut que je parte ce soir...

— Mère, redit-il, tu seras malade à Londres... je serai si triste tout seul...

— Je ne vais pas à Londres, François. Des amis m'invitent dans le Devonshire. Je ne voudrais pas les désobliger. Il faut que j'aille tout de suite. La grande campagne achèvera de me guérir.

Elle parlait avec l'hésitation maladroite de ceux qui ne savent pas mentir. Et un peu de rouge monta à ses joues fanées.

Son fils pressentit qu'elle lui cachait quelque chose, et, par discrétion, n'osa pas insister.

Le soir, à la gare, tandis qu'ils arpentaient le trottoir, François se sentait nerveux, troublé, attendant toujours une explication de ce départ si brusque.

Il parlait par petites phrases entrecoupées :

— Mère, mère, le train va venir. Mère, j'ai été si heureux de t'avoir ! Tu reviendras, n'est-ce pas ?... Oh ! combien je regrette que tu partes ainsi !...

Ce fut au moment où, de la portière, elle lui donnait son dernier baiser qu'elle parla enfin, la voix agitée :

— François... François... il ne faudra plus m'envoyer d'argent, désormais, plus rien... Ces amis... miss Benson... me garderont longtemps... des mois peut-être... Et je ne dépenserai rien, là-bas, rien.

Elle redisait « rien... plus rien... » avec une sorte de rage désespérée.

Et comme il la regardait, stupéfait, elle ajouta :

— J'ai remis l'atelier, ne t'inquiète pas, François, je n'ai plus besoin de rien. Au revoir. Je penserai à vous... Je t'écrirai... Adieu.

Le train partit, l'emportant dans la nuit.

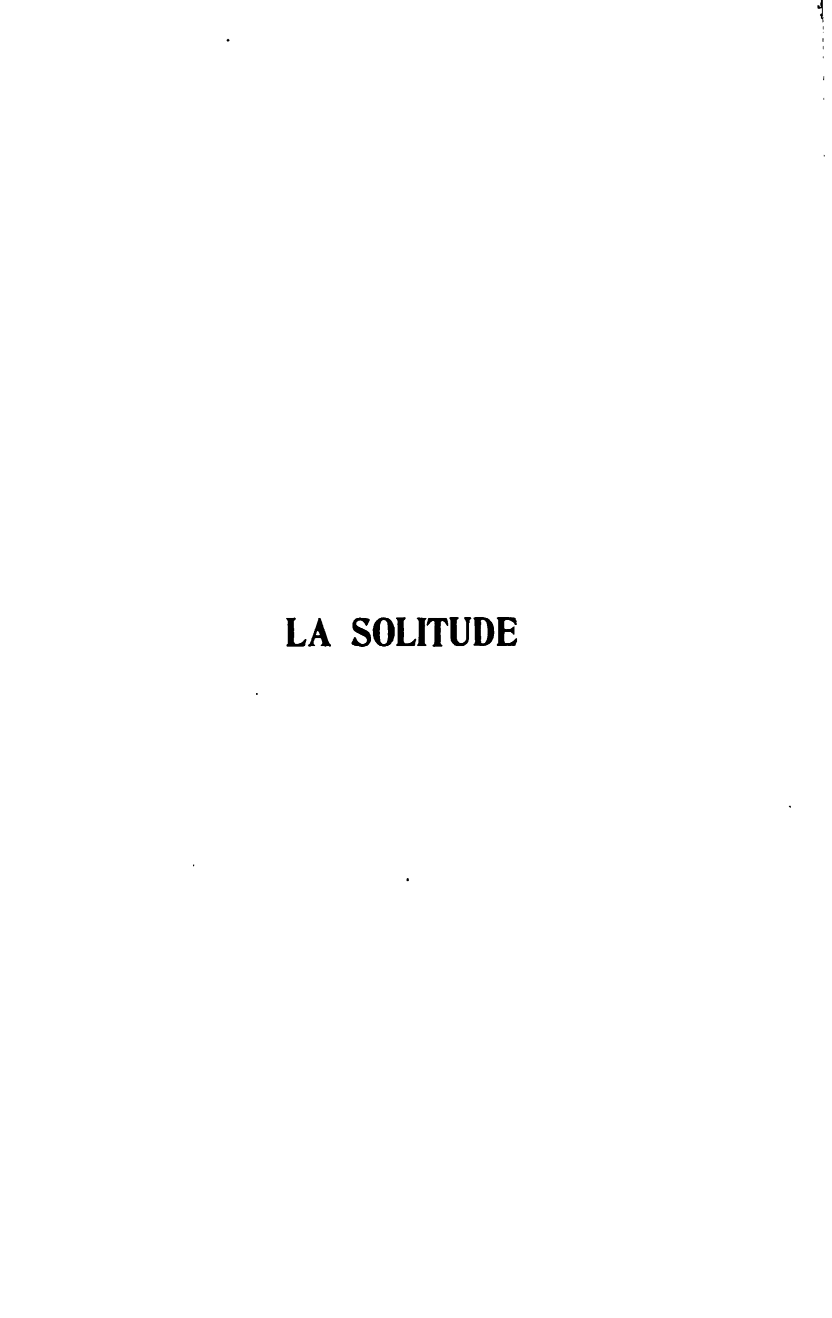
Et François, figé d'angoisse, demeurait sur le trottoir, ne pensait plus à s'en aller.

De retour chez lui, il courut à la chambre de sa mère et alluma sa lampe. Déjà plus rien ne restait d'elle qu'un dahlia qui se flétrissait dans un verre et quelques lettres déchirées au fond d'une corbeille. Un rayon de lumière fit ressortir un carré de papier, une annonce de journal découpée, qui traînait sur le plancher. Il la saisit et lut :

« On demande pour une grande école de jeunes filles une femme de charge française, qui entretiendrait le linge des élèves et surveillerait les autres domestiques. »

François reconnut l'adresse que lui avait donnée sa mère. Une terreur subite l'envahit. Il se jeta sur la corbeille et fouilla parmi les papiers, cherchant à reconstituer les fragments. A la fin ses doigts rencontrèrent les morceaux d'une carte de visite froissée qu'il parvint à rapprocher. Il déchiffra ces mots :

« Miss Benson, directrice de Chalton College, informe Mme Armand qu'elle est agréée et la prie d'être à son service dès le lundi 15 courant. »



LA SOLITUDE

La Solitude.

Au fond d'une forêt de Belgique, dans un étang mystérieux, vivait une sirène, belle d'une beauté si merveilleuse que les hommes à qui elle apparaissait demeuraient tristes leur vie durant. Ils s'en allaient, désormais, rongés de regrets, les yeux fixes, cherchant toujours à revoir son image. Aussi les bûcherons de la Hulpe et de Boisfort évitaient-ils cet étang maudit qui dérobait la joie de vivre.

Le jeune instituteur de la Hulpe se prit à rêver d'elle. On l'estimait pourtant un esprit fort, car il ne fréquentait point la messe. A force de rêver, en regardant son bock, après la classe, il devint amoureux de la sirène. Dès lors il n'aperçut plus ses écoliers que derrière un brouillard. Elle le hantait continuellement, elle l'ensorcelait à distance. Enfin, il n'y tint plus. Il résolut de la voir quand même il devrait perdre le bonheur de sa vie.

Un samedi soir, Delplanque embrassa ses enfants et sa femme avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire, et, leur ayant conté quelque mensonge, il partit le dimanche avant l'aube, marcha sous les étoiles et s'enfonça dans la forêt.

Elle était immense, profonde, obscure. Il allait par des chemins qui se rétrécissaient toujours.

Bientôt le ciel s'éclaira. Les hêtres se dressèrent comme de hautes colonnes grises, multipliées à l'infini, de plus en plus lointaines, jusqu'aux profondeurs noires qui les engloutissaient.

Des clartés roses parurent entre les feuilles. Soudain, les cimes des hêtres furent trempées d'or. Les rayons glissaient le long des troncs.

Delplanque hâta le pas.

Une tristesse subtile, goutte à goutte, s'infiltrait dans son cœur. Et, vainement, il en cherchait la cause.

Alors il pensa :

— Je vais la voir.

Et il s'efforça de se préoccuper de la sirène uniquement.

Parfois, la forêt grimpait sur des collines, les pins remplaçaient les hêtres, et elle s'égayait,

plus ouverte et plus claire. A travers le tamis des longues aiguilles, la lumière descendait, légère et bleue. Les mousses rongeant les vieilles écorces rouges scintillaient.

Des fougères et des myrtilles envahissaient l'herbe. D'un arbre à l'autre se coulaient des écureuils en glissant sur les rameaux enchevêtrés. Les hautes cimes s'inclinaient au vent et les troncs oscillaient. Plus grave que la plainte des hêtres, retentissait la plainte des pins, rythmée par le craquement des branches mortes. Delplanque se représenta la surface de la forêt comme une mer houleuse et verte qui ondulait et se lamentait continuellement. Lui marchait sous les lourdes couches d'eau, il parcourait les profondeurs, d'où se lèvent les vagues, où vivent les sirènes.

Sa tristesse augmentait. Il eut conscience de l'immense solitude qui l'entourait. Pour la première fois de sa vie, il était seul à ce point-là. Un frisson le saisit et, de nouveau, il pressa le pas.

Les hêtres se rapprochaient toujours. Delplanque se mouvait dans une atmosphère bleue et le soleil n'apparaissait sur le sol que par petits rayons brisés. Des chèvrefeuilles s'élançaient de branche en branche; très haut,

les fleurs s'épanouissaient et retombaient, triomphantes.

Enfin Delplanque aperçut, entre les troncs, une lueur verte.

Son cœur cessa de battre.

Les arbres brusquement s'écartèrent et l'étang apparut, immense et sombre, se contournant en larges rivières noires qui enlaçaient le sol comme des bras. Des roseaux géants se pressaient sur les rives et les hêtres, au-delà, dressaient leurs murailles d'émeraude.

Cette eau immobile dormait ainsi de toute éternité, pesante, sans une ride.

Delplanque s'assit et attendit.

Midi vint. L'étang miroita. Les petits rayons se multiplièrent et tombèrent sur la mousse, drus comme une averse, faisant reluire les hautes herbes, les angéliques et les hampes des roseaux. Les masses de feuillage s'éclairaient de cette étrange lumière qui fait pressentir l'automne; elles n'étaient plus vertes et ne s'empourpraient point encore. Doucement, elles rayonnaient en une splendeur de verts fauves et d'ors bleuâtres.

Delplanque attendait toujours.

Il songea que l'heure avait sonné où sa

classe se dispersait, où il rentrait dîner et embrassait sa femme. Il revit la mine drôle de son fils cadet, un blondin toujours barbouillé.

Et Delplanque se sentit horriblement seul. Il était habitué à se voir entouré d'hommes, encadré d'admiration et d'estime, suivi du regard, salué, attendu... Là-bas, il était Monsieur le maître d'école devant lequel chacun tirait son chapeau. On redoutait son blâme. Les paysans riches cherchaient à gagner sa faveur. Les mères lui envoyaient des fruits de leurs espaliers ou quelque friandise savamment préparée. Monsieur le curé devait compter avec lui.

Et soudain, au bord de l'étang maudit, séparé des hommes par des lieues de forêt, il eut peur. Il se sentit étrangement rapetissé, amoindri, faible et quelconque. Qu'était-il, après tout, Jean Delplanque, et que lui servait de savoir le latin ?

La sirène pourrait l'entraîner au fond des eaux sans que personne entendît ses cris et ne vînt à son aide. Il mourrait. Jean Delplanque mourrait. Il demeura bouleversé par cette perspective. Et les autres continueraient à vivre. Et l'on se passerait de Jean Delplanque.

Sa vie se déroula devant lui. Ses sensations heureuses ou malheureuses n'en étaient plus le centre. Pour la première fois, il s'examina, il pensa. Il se demanda s'il avait rendu les autres heureux et s'il manquerait à leur bonheur.

Ses yeux restaient fixés sur les hêtres géants qui flamboyaient dans la magnificence de cet après-midi. Un frémissement errait au sein de leurs masses profondes. Il semblait à Delplanque entendre une voix humaine.

Non, il n'était pas un malhonnête homme. Il n'avait ni tué, ni volé, ni trop souvent menti. Et, cependant, une épouvante l'envahissait. Des scènes s'évoquaient, qu'il avait oubliées, ensevelies depuis si longtemps dans la nuit de sa conscience, d'inexorables détails. Il se rappela avoir été injuste envers un ami d'enfance, ingrat souvent, brutal avec sa femme, d'humeur irritable. Ses fils le redoutaient.

Et pourtant il était un brave homme.

Que de fois on l'avait répété :

— Jean Delplanque, quel brave homme !

Le vent se réveillait. L'immense forêt tressaillit et se mit à se plaindre.

Soudain, Delplanque comprit sa grande

voix. Elle redisait une parolė, toujours la même, qui se levait à droite, à gauche, derrière lui, se répandait d'arbre en arbre et l'enserrait dans un vaste et solennel reproche.

— Tu as fait pleurer ceux qui t'aiment... Ceux qui t'aiment ont pleuré...

Delplanque éperdu voulut se disculper, répondre.

Et autour de lui la voix puissante répétait :

— Ceux qui t'aiment ont pleuré...

Sa mémoire, implacable, fouilla plus loin, au fond du passé.

Il se revit enfant, souvent dur avec sa mère, autoritaire envers ses sœurs plus jeunes. Les heures anciennes se réveillaient où il avait peiné un être cher. Il s'imaginait distinguer des larmes descendant lentement le long des branches. Et toutes les blessures qu'il avait faites avec ses ironies, blessures qui se creusent et s'élargissent dans les cœurs, saignaient en lui.

Delplanque, grelottant, se représenta qu'il allait mourir ainsi, sans avoir rien fait de sa vie — excepté du mal. C'était donc si court, si incertain, la vie, et elle vous échappe au moment où l'on arrive à la comprendre. Les autres hommes lui ressemblaient-ils ? Gais,

insouciants, égoïstes, heureux, ils ne réfléchissaient point à ces choses. Mais lorsqu'un jour, se trouvant loin des distractions humaines, ils regardaient, par hasard, au fond d'eux-mêmes, frissonnaient-ils comme frissonnait Delplanque ?

— Ceux qui t'aiment ont pleuré...

La voix grandissait, devenait un orage bouleversant la forêt. Tous les arbres, à présent grondaient à la fois, hurlaient, se démenaient, dans le crépuscule tombant. De hauts voiles de nuit descendaient entre les troncs et la tempête allait s'amplifiant.

— Ceux qui t'aiment... Ceux qui t'aiment...

Soudain, Delplanque crut s'éveiller d'un cauchemar. Il secoua l'horreur qui le paralysait, et il s'enfuit sans plus penser à la sirène.

Il reprit le sentier qui s'enfonçait dans l'obscurité. Autour de lui se creusaient des abîmes d'ombre, élargis de minute en minute.

Longtemps la voix des arbres poursuivit Delplanque.

— Ceux qui t'aiment... Ceux qui t'aiment...

Puis ses idées chavirèrent. Il marcha comme un automate, ressentant l'effroi de la nuit et l'animal besoin de se terrer au gîte. De vagues

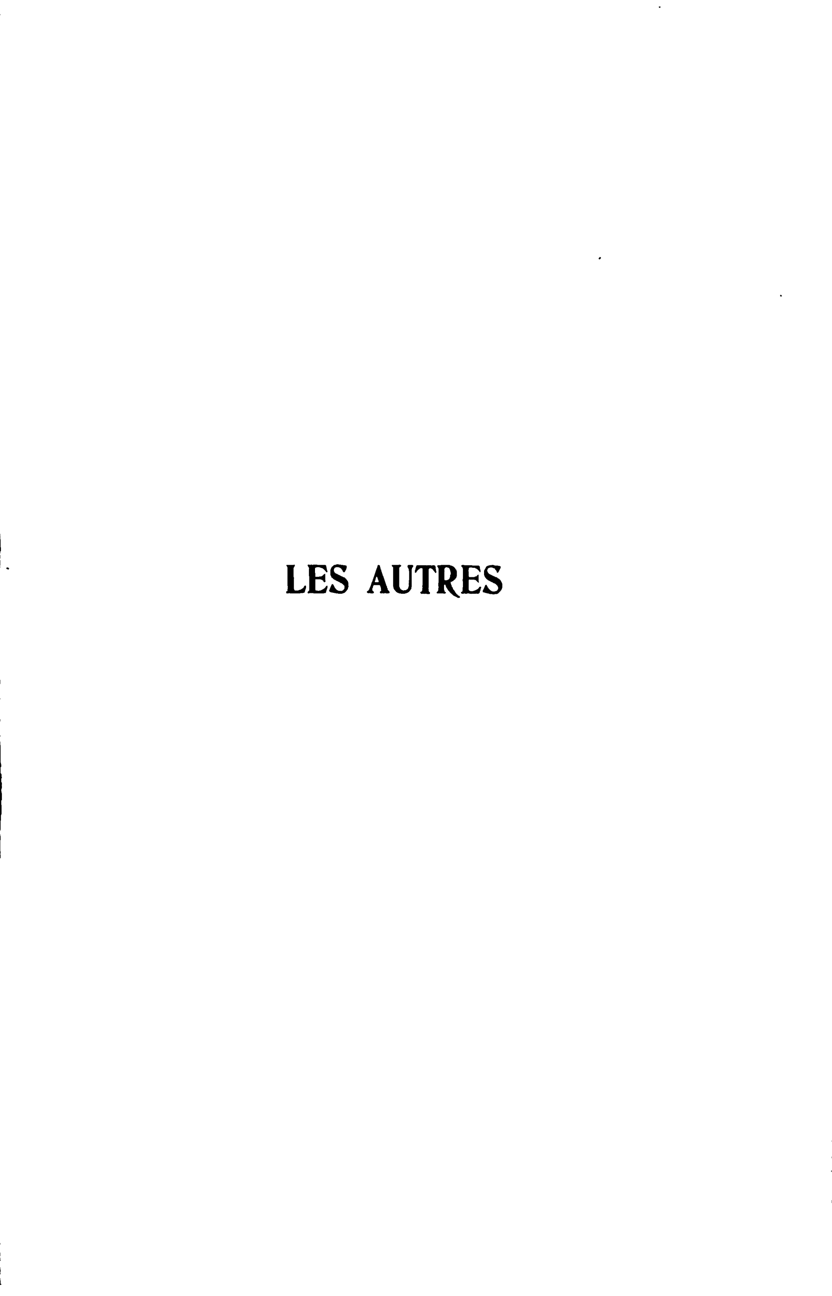
images l'obsédaient encore. Des formes étranges se jetaient en travers du chemin, s'évanouissaient, reparaissaient plus loin. Au coin des fourrés, de gigantesques silhouettes l'attendaient. Les arbres parlaient toujours dans le lointain, mais il ne les comprenait plus.

Delplanque marcha jusqu'à l'aube. L'orage s'était calmé. Le clocher de la Hulpe apparut, baigné du soleil levant. Delplanque sanglota de joie.

Sa femme ne comprit rien à son émotion. Dès ce jour, elle le trouva changé, plus doux; il s'occupait des enfants, cherchait à l'aider, lui témoignait de la tendresse. Inquiète, elle craignait que la santé de son mari ne se fût altérée pendant ce dernier voyage.

Quant aux gens de la Hulpe, lorsqu'ils le virent désormais, souvent triste et rêveur, ils se dirent entre eux :

— Pour sûr, monsieur le maître d'école a vu la sirène.



LES AUTRES

Les Autres.

Conte de Noël.

On les traitait de fous parce qu'étant jeunes, riches, et s'aimant d'amour, ils se dépouillaient et s'appauvrissaient à force de souffrir avec ceux qui souffrent.

Tous deux, dès l'adolescence, avaient ressenti un indéfinissable mal, une aspiration vers un idéal qu'ils n'entrevoyaient même pas. Et les injustices autour d'eux, les larmes des autres faisaient crier leur chair comme une douleur intolérable. Lui, grand seigneur, habitait un château à quelque distance du bourg où, jeune fille, elle aidait sa mère dans son commerce de soies.

Un jour qu'ils se rencontrèrent, ils se comprirent comme jamais personne ne les avait compris. Et ils s'unirent afin de chercher ensemble à réaliser leur rêve.

Ils entendirent la merveilleuse histoire d'un

être qui avait répandu sa vie pour soulager les hommes et disait à ses amis :

— Faites de même.

Catherine dit à Théodore :

— Suivons-le, veux-tu ?

Il répondit :

— Suivons-le.

Dès lors, ils se mirent à aimer les hommes. Et ils connurent la paix. Ils quittèrent leurs vêtements de riches et s'habillèrent pauvrement afin de donner davantage. Ils réunissaient chez eux les mendiants, les infirmes. Ils pleuraient avec ceux qui étaient tristes. Ils soignaient les malades et logeaient les vagabonds.

Théodore fut élu maire du village. Tout d'abord ses administrés l'affectionnèrent. Mais comme aux riches fermiers qui malmenaient leur valetaille il donnait toujours tort, comme il blâmait les fils de bourgeois qui séduisaient des filles, comme il ramassait les ivrognes, s'intéressait aux braconniers, aux voleurs, prétendant qu'on devait les aider à subsister honnêtement, comme il invitait aux mêmes repas les notables et de misérables affamés, la commune le prit en haine et monta contre lui une cabale telle qu'il donna sa démission.

Théodore et Catherine quittèrent le château, la vieille comtesse qui les reniait, et s'en allèrent à la ville.

Ayant vendu leurs meubles et leurs tableaux, ils louèrent, sous les toits, au fond d'un quartier pauvre, un logement d'ouvriers. Des fenêtres, le regard plongeait dans la désolation des masures qui s'en allaient à l'infini.

Parfois ils demeuraient à les contempler.

Les premiers temps, une foule d'arrière-cousins et de prétendus amis, attirés par le grand nom de Théodore et sa fortune, l'accablèrent de leurs prévenances. Ils le vantaient, croyant à quelque excentricité, à une montre de socialisme à la mode.

Bientôt ils jugèrent cette affectation exagérée. La mansarde blanchie à la chaux les rendait stupides d'étonnement. La première visite faite, ils ne revinrent plus.

Théodore et Catherine ouvrirent une école. Ils aimaient les enfants et rêvaient d'ensemencer l'avenir avec ces âmes fraîches.

Ce fut une école nouvelle et étrange qui ne favorisait point les élèves bien nés et accueillait les petits vagabonds. Loin d'être encensés, les parents riches, tout stupéfaits, recevaient souvent des vérités cruelles. Ils retirèrent

leurs fils. Les bourgeois pauvres s'empressèrent de les imiter. Bientôt les va-nu-pieds, se voyant seuls, cessèrent de venir. Un jour, Catherine et Théodore trouvèrent leur salle vide, et ils la fermèrent, tout attristés.

Cependant les philanthropes et les gens bienfaisants cherchaient à les attirer dans leurs organisations. On prônait leurs vertus. On les citait en exemple. Mais eux, effrayés des compromis, et voulant rester libres, se refusaient. Ils redoutaient les œuvres, les comités, les phrases et les gens qui emploient tout cet appareil pour servir leurs intérêts. Alors les philanthropes les déchirèrent, les dénoncèrent comme des créatures de scandale ne croyant à rien.

Peu à peu, le vide se faisait autour de Théodore et de Catherine. Ils s'en apercevaient à peine. Ils s'aimaient. Leur amour s'exaltait dans l'effort commun, la souffrance des autres qu'ils portaient ensemble. Et chaque jour, plus douloureusement, plus absolument, ils aimaient les hommes. Lorsqu'étant sortis la nuit, ils avaient vu sur le trottoir les pauvres filles faire signe aux passants, ils ne pouvaient dormir et Catherine pleurait.

Ils nourrissaient à leur table les enfants

des déshérités. Ils ne jugeaient personne. Lorsqu'on les insultait, ils se disaient l'un à l'autre: « Présentons l'autre joue ». Ils souffraient d'une façon indicible en tous les misérables. Mais ils étaient heureux de souffrir, car ils aimaient ces gens-là d'amour.

A la mort de la comtesse, Théodore vendit à ses frères sa part des domaines et, de nouveau, put donner.

Cependant, la mère de Catherine entendit un écho des étranges récits qu'on se racontait. Quoique se refusant à les croire, elle s'inquiétait. Petite bourgeoise dont l'existence tournait dans un cercle de mesquineries, elle avait failli se trouver mal le jour où la comtesse était venue en grand équipage lui demander sa fille.

Ayant donc revêtu ses plus beaux habits, elle se rendit à la ville.

Lorsqu'elle pénétra dans la mansarde, elle demeura muette et ne s'aperçut point des baisers de Catherine. Puis, violemment, elle accusa Théodore de l'avoir trompée. Ensuite elle s'attendrit, s'apitoya sur elle-même, et voulut rappeler ses enfants à leur devoir d'obéissance filiale.

Catherine répondit :

— Le Christ n'a-t-il point dit au jeune homme riche de vendre ses biens et de les donner aux pauvres?

— Mais la vie de fous que vous menez vous fera mourir. A quoi bon se rendre malheureux?

Catherine et Théodore se tenaient debout dans l'embrasure de la fenêtre. Ils se souriaient. Et leurs visages resplendissaient d'une félicité et d'une paix surhumaines.

— Ah! nous sommes heureux, répondirent-ils ensemble.

La vieille plébéienne les renia plus durement que ne les avait reniés la comtesse.

Et elle s'en alla.

Ils ne la revirent plus.

En dépit de tout, leur demeurait fidèle le plus jeune frère de Théodore qui étudiait à l'Université. Il était doux et délicat. La mansarde, tout illuminée de tendresse, l'attirait. Catherine et Théodore lui parlaient de leurs pauvres, se réjouissaient de son bon cœur, le traitaient comme leur enfant.

Un jour il arriva chez eux, au sortir d'une fête d'étudiants, très échauffé par le bon vin. Il portait une pelisse de fourrures rares. Théodore, attristé, lui demanda comment il trou-

vait du plaisir aux excès de vin, alors que tant de misérables se mouraient d'anémie, et si ses fourrures ne le brûlaient pas lorsqu'il voyait un loqueteux grelotter sous la bise. L'adolescent demeura sans parole.

Il ne revint plus.

Théodore et Catherine désormais furent tout seuls. Ils s'appauvrissaient. Leurs biens fondaient entre leurs mains compatissantes.

Et les pauvres, les pauvres eux-mêmes, à présent qu'ils recevaient moins, s'éloignaient d'eux. Certains les calomniaient pour obtenir des philanthropes une plus large aumône.

Du haut en bas de l'échelle sociale, dans la petite ville méchante et cancanière, on répétait : « Ils sont fous ! »

De bonnes âmes s'écriaient :

— Voyez où ils en arrivent ! C'est bien fait !

Un jour enfin, poussés à bout par la détresse des autres, ils allèrent à la campagne trouver leur oncle, un vieil oncle très riche, qui, une fois déjà, les avait chassés.

Au fond de sa vaste bibliothèque, à son bureau sculpté, l'oncle inscrivait ses dons de nouvel-an aux œuvres philanthropiques.

Théodore et Catherine demeuraient sur le seuil, intimidés, conscients soudain de leurs haillons et de la maigreur de leurs visages.

L'oncle, se retournant, ne les reconnut pas tout d'abord, tant ils étaient changés.

Alors, comme ils s'avançaient, l'oncle s'écria :

— Vous voilà donc !

— Monsieur, dit Catherine, nous n'avons plus rien... et tant de malheureux ont faim.

— Ah ! fainéants, pourquoi ne travaillez-vous pas ? cria l'oncle en colère. Que ne m'avez-vous écouté ? Vous ne seriez pas obligés de mendier ! Non, je ne vous donnerai rien ! Je ne veux pas vous encourager au mal. Mes principes me l'interdisent.

— Mon oncle... hasarda Théodore.

L'oncle poursuivit :

— Vous seriez des gens utiles, respectés, faisant du bien !... Tandis que vous êtes la risée du pays. Allez-vous-en ! Allez !

Catherine intercéda :

— Monsieur...

— Allez !

Ils partirent et rentrèrent chez eux.

La neige tombait. On était à la veille de Noël.

Ils s'assirent au coin de leur cheminée sans feu, dans laquelle, parfois, des flocons égarés tourbillonnaient. Ils avaient faim. Ils ne parlaient point. Une immense tristesse les oppressait.

— Tant d'hommes et de femmes souffrent à cette heure du froid et de la faim... murmura Catherine.

— Oui... répondit-il. Tant d'autres...

Ils se turent. On entendait, toute proche, la grande voix du vent qui se battait avec les cheminées et faisait hurler les girouettes.

Des larmes coulaient lentement le long des joues blanches de Catherine.

Théodore crut qu'elle avait une faiblesse. Il l'attira contre lui, disant :

— Ne nous inquiétons pas... Avons-nous jamais manqué de pain ?

Catherine, comprenant sa pensée, le regarda et sourit. Et ce radieux sourire la transfigura.

— Ce n'est point sur moi que je pleure, murmura-t-elle. Nous sommes heureux.

Il redit :

— Nous sommes heureux...

Ils s'endormirent doucement dans la chambre glacée.

Au matin, les cloches de Noël les réveillèrent.

Ils écoutèrent toute cette allégresse qui enveloppait leur mansarde comme un battement d'ailes.

D'ordinaire, la voix des cloches tressaillait en eux. C'était la fête de leur Christ. Et le monde incrédule et mauvais ne la célébrait-il point avec eux? Mais, ce jour-là, ils demeuraient mornes, assis, l'un à côté de l'autre, et regardant le ciel, un ciel froid, implacablement gris.

Ils songeaient à tous les êtres qui auraient faim en ce jour de Noël. Et pour les affamés, désormais, ils ne pouvaient plus rien.

Ils se sentirent seuls. Ils avaient tendu au monde leurs mains consolantes toutes chargées de leurs biens.

Et le monde les rejetait. C'est à cela qu'aboutissait leur amour.

L'horrible question se posait:

Se trompaient-ils? Se méprenaient-ils sur les paroles du Christ? N'avaient-ils pas su comprendre?

On frappa à leur porte.

Ils crièrent:

— Entrez!

Une pauvresse entra, hâve, courbée dans ses haillons. Elle tenait un bouquet de violettes.

— Heureux Noël ! dit-elle en présentant les fleurs à Catherine.

Les violettes, flétries par la bise noire, remplirent la mansarde de leur parfum.

Catherine s'était levée, elle l'embrassa.

— Ainsi... vous vous êtes souvenue...

— Ne m'avez-vous pas aidée à souffrir, répondit la vieille femme de sa voix chevrotante. Je n'ai rien à vous donner. Mais que le Christ vous récompense !

Elle s'en alla. Ils se retrouvèrent seuls. Les fleurs embaumaient la chambre. Catherine se sentit toute réconfortée.

— C'est un beau Noël, Théodore, dit-elle. Viens, sortons, veux-tu ?

Ils sortirent.

Des dentelles de glace se suspendaient aux toits. Le boulevard déroulait sa perspective d'arbres couverts de givre, purs comme des fleurs blanches.

De toutes les églises s'échappaient des foules en habits de gala. Il faisait grand froid. Les femmes disparaissaient sous leurs fourrures. Des exclamations se croisaient : « Joyeux Noël ! » Et sur les visages resplendissait la satisfaction du devoir accompli. Quelques-uns se détournaient vers les mendiants, accrou-

pis le long du trottoir ou s'adossant contre les murs. Une aumône tombait dans les chapeaux tendus. Et toute cette multitude heureuse, souriante, emmitouflée, s'écoulait en se hâtant.

Les hommes qui venaient de prêcher Noël se mêlaient aux groupes. Ils marchaient à pas rapides, songeant aux bonnes pièces chauffées, au repas fumant qui les attendaient. Bientôt les enfants se réuniraient autour de l'arbre illuminé. Ils comptaient leur faire entendre quelque allocution sentie sur l'oubli de soi et la bonne volonté.

L'un d'eux disait à son ami :

— Combien il est beau, combien il est consolant de songer qu'aujourd'hui, dans toutes les parties du globe, les peuples en allégresse célèbrent Noël !

Théodore, qui entendit ce mot, regarda sa femme.

— Les peuples en allégresse ? murmura-t-il.

Devant ses yeux passaient des images lugubres. Il revit l'immense masse du peuple qui doit travailler si dur dans les angoisses du froid et de la faim pour acquérir seulement le droit de ne pas mourir. Il revit la foule des misérables femmes qui vivent dans la honte ; et dans la honte contribuent à les maintenir

tant de ces beaux messieurs autour de lui, les dévots auditeurs des prières de Noël.

Les peuples en allégresse...

Catherine comprit sa pensée.

Une vague de dégoût bouleversa leur cœur, submergeant l'amour.

— Allons dans la campagne, là où il n'y a point d'hommes, dit Catherine.

Ils s'en allèrent dans la campagne blanche. Les dernières laideurs du faubourg disparurent et une solitude s'étendit, un désert de neige où se dressaient les silhouettes des arbres nus. Les cloches lointaines d'un village sonnaient dans l'air ouaté.

Théodore et Catherine marchaient. La paix lentement revenait à leurs cœurs. Ils se laissaient bercer par la pureté de cette plaine si majestueuse et si douce. Ils marchaient, oubliant la faim, la fatigue, la neige qui glaçait leurs pieds.

Ils se sentaient très près l'un de l'autre, liés d'un lien plus indissoluble, tel que n'en pourraient rêver les tendresses humaines. Ils étaient un dans l'oubli de soi. Le grand amour palpitait autour d'eux et soulevait leurs âmes.

Des broussailles émergèrent. Les baies écarlates des houx luisaient ; des moineaux vole-

taient avec de petits cris. Le ciel prenait des teintes fauves. Sa tendresse les ravissait. Il se penchait vers eux, il les enveloppait, il les consolait du monde ingrat. Et l'avenir s'effaça. L'heure présente exista seule.

Il neigeait. Au loin, Théodore et Catherine aperçurent, se détachant sur l'horizon obscurci, une grande forme rigide, semblable à un homme géant.

Ils se rapprochaient. Ils distinguèrent un crucifix. La neige couvrait ses longs bras, et les flocons voltigeants tombaient autour de lui comme des voiles de dentelle.

Les chairs livides du Christ étaient tachées de sang. Ses yeux, enfoncés dans son visage exsangue, regardaient avec une affreuse tristesse.

Théodore et Catherine s'agenouillant, levèrent leurs faces suppliantes.

— Seigneur, nous avons douté... Dis, ne nous trompons-nous point en essayant de faire revivre ton amour? Car les hommes nous rejettent...

Ils se turent. Un sanglot de Catherine résonna longuement. Puis, leurs yeux fixés sur les yeux du Christ, sans se lasser, ils redirent leur prière.

— Seigneur, nous avons douté...

Alors, pour ces deux purs, les seuls aimant les autres parmi la foule des hommes, un miracle se fit.

Le Christ, qui depuis des centaines d'années regardait, immobile, souffrir et passer les êtres, le Christ, pour ces deux, décloua ses grands bras rigides et les étendit sur leurs têtes inclinées. Ses lèvres blêmes s'ouvrirent afin de leur délivrer le message divin.

— Théodore, Catherine, vous ne vous êtes point trompés... Lors même que vous étiez tout seuls... Vous m'avez suivi... Mais le monde, endurci d'égoïsme, ne comprend pas l'amour...

Théodore et Catherine, sans mouvement, éblouis, en extase, contemplaient toujours le Christ qui leur parlait.

La neige tombait, opiniâtre, tourbillonnait en vagues épaisses. L'immense campagne blanche disparut dans la nuit. La neige couvrit les deux corps renversés au pied de la croix.
